This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

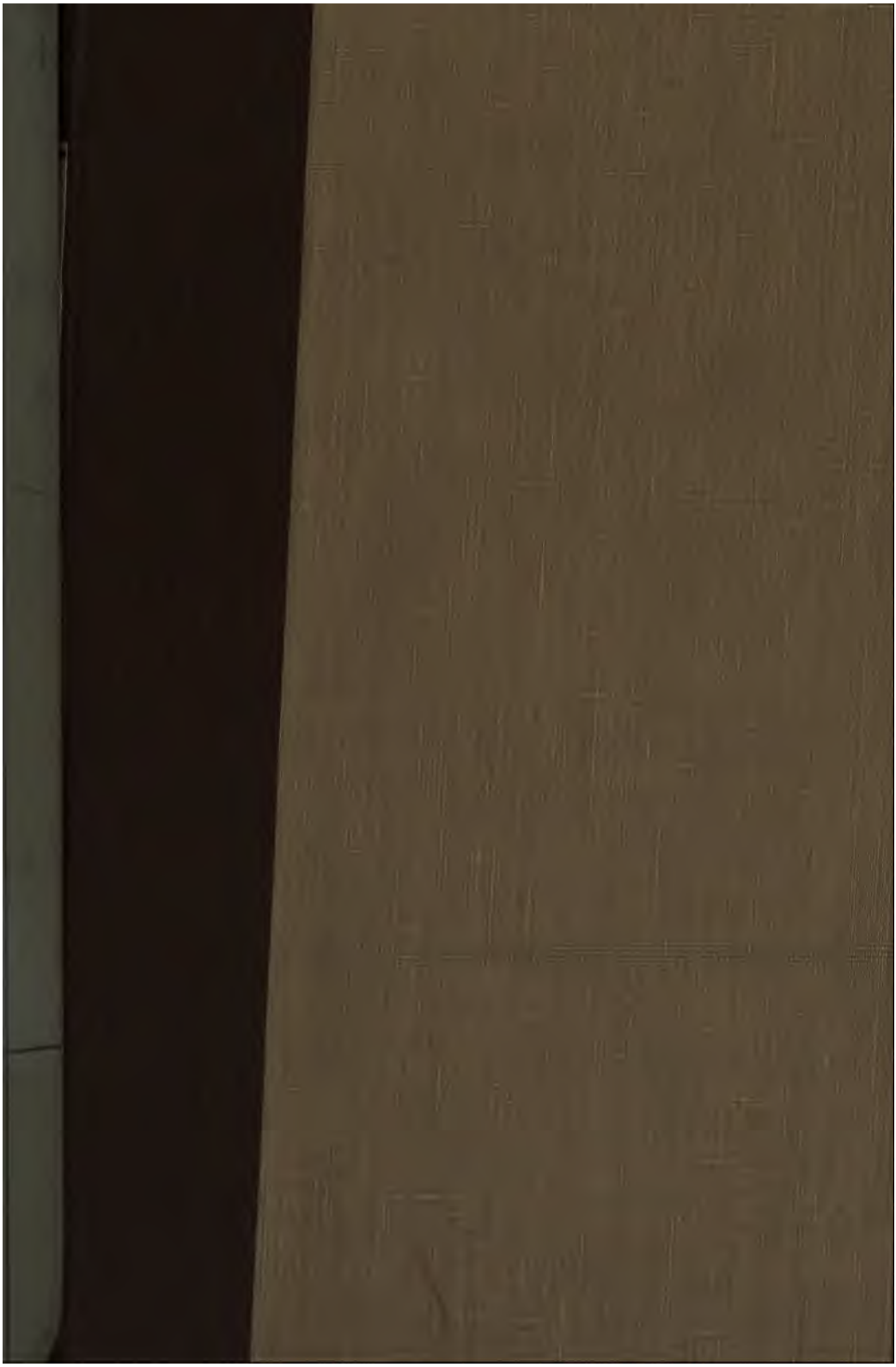
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

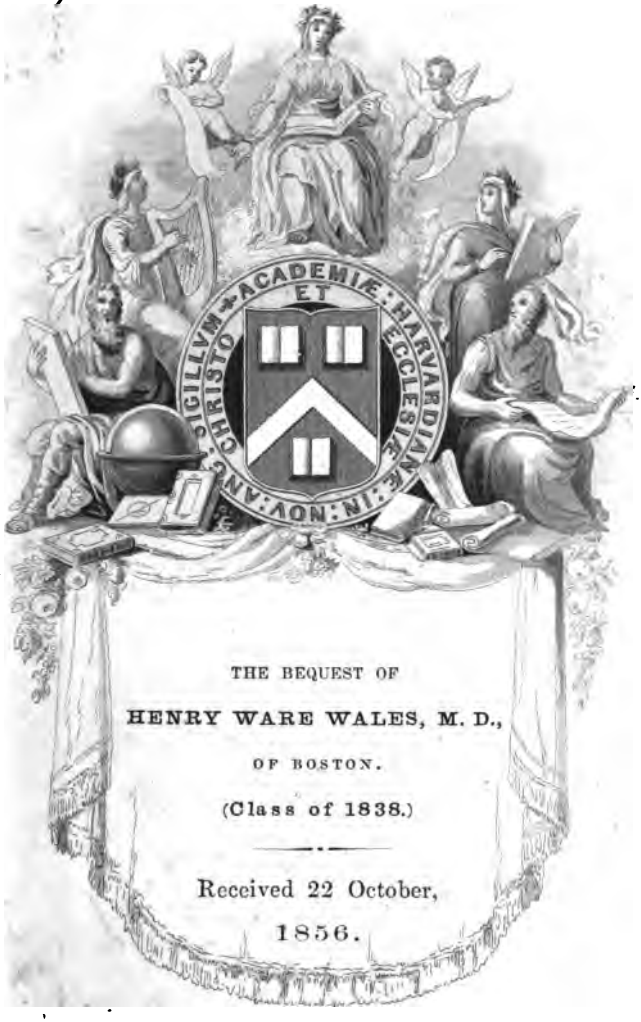
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



27234.20



THE BEQUEST OF

HENRY WARE WALES, M. D.,

OF BOSTON.

(Class of 1838.)

Received 22 October,

1856.

CHANTS POPULAIRES

DES SERVIENS.

TOME II.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, N° 24.

CHANTS POPULAIRES

DES SERVIENS,

RECUEILLIS PAR WUK STÉPHANOWITSCH,

Vuk Stefanović Karadžić

TRADUITS, D'APRÈS TALVY,

PAR

Mme ÉLISE VOÏART.

TOME II.

IAM

PARIS,

LIBRAIRIE GRECQUE-LATINE-ALLEMANDE-ANGLAISE
ET DÉPARTEMENTALE

DE J. ALBERT MERCKLEIN,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 11.

M D CCC XXXIV.

27234.20

1856. Oct. 2.

DESCRIPTION

D'UNE NOCE SERVIENNE.

Quelques détails sur les mariages des Serviens, considérés comme utiles documents de l'histoire des mœurs nationales, ne peuvent manquer d'être accueillis des personnes qui s'intéressent à la peinture des coutumes étrangères. Ces détails trouvent naturellement leur place dans un recueil de chants populaires, d'autant plus que plusieurs de ceux-ci ne s'entendraient que difficilement sans ces éclaircissements, et qu'en même temps la description d'une noce servienne offre de fréquents témoignages de l'élan poétique qui se manifeste chez ce peuple dans les occasions importantes de la vie.

Les cérémonies de toutes les nations slaves ont beaucoup de rapports entre elles; essentiellement nationales, elles expriment, d'une manière énergique, l'opinion qu'ils ont du mariage, et surtout ce qui concerne la condition des femmes. La seule différence que l'on remarque dans les noces des diverses parties de la religion slave, consiste en ce que l'épouse y est plus ou moins humiliée;

car si, dans nos contrées occidentales, et parmi les peuples de races germaniques, le jour des noces est pour la femme un jour de triomphe et d'honneur, dans lequel, élevée à une nouvelle dignité, elle fait le premier pas dans la condition honorable qui lui impose de nouveaux devoirs, en lui assurant de nouveaux droits, les usages slaves ne nous montrent la femme que plus étroitement assujétie et courbée sous de nouveaux et sévères devoirs, à une sorte d'humiliante domesticité; et il n'est une des moindres cérémonies en usage à cette occasion, qui ne sente la rudesse d'une impérieuse protection. Toutefois le sentiment doux et tendre que l'humble Slavine développe dans cette circonstance solennelle, et pour laquelle elle s'est préparée dès l'âge le plus tendre, comme à une destinée inévitable, le charme poétique dont elle sait parer cet acte de son assujétissement, atténue ce qu'il aurait d'odieux ou de trop austère.

On ne connaît ni l'origine des chansons nuptiales des Serviens, ni l'époque de leur création; elles portent l'empreinte d'une haute antiquité: une foule de traits y indiquent même le temps du paganisme; dans leurs refrains, à peine intelligibles, dans quelques faibles allusions à des usages religieux entièrement inconnus, on retrouve quelques traces des mœurs grecques antiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes ont dû être les auteurs de la plupart de ces chants; et le talent

poétique qui s'est conservé parmi elles jusqu'à nos jours en fait foi; de là vient qu'on ne trouve dans ces compositions rien de cette grossièreté rebutante qui caractérise les analogues de ces chants dans nos contrées. Quelques-uns sont sévères, d'autres très-tendres, mais presque tous expressifs, pittoresques et dramatiques.

Pour ne pas donner trop d'étendue à cette notice, nous ne signalerons point à l'attention du lecteur les rapports et les différences qui existent entre les diverses cérémonies nuptiales des provinces serviennes; nous nous bornerons à rapporter les poésies relatives à ces cérémonies, ainsi que les explications que nous avons empruntées à l'article *Mariage* du dictionnaire de M. Wuk.

Il est rare que ce soit l'amabilité personnelle ou l'amour qui porte un jeune Servien à se marier. Le choix d'une épouse et les stipulations du contrat sont presque toujours abandonnés aux parents, qui font beaucoup moins attention à la fiancée elle-même qu'à la famille et à ses relations. Communément le mariage est conclu sans qu'aucun des deux époux se soit jamais vu; et il est encore moins d'usage que le jeune homme fasse quelques démarches pour obtenir le consentement de la jeune fille, dont le refus du reste ne peut jamais avoir lieu. Dans le cas où les parents refuseraient la jeune fille demandée, il ne reste au jeune homme d'autre moyen que l'enlèvement. Mais ce moyen devient extrêmement

périlleux pour celui qui y recourt sans le consentement de la belle, et l'honorable fille d'une famille honorable ne le donne pas légèrement. Un certain nombre de jeunes hommes se réunissent; ils s'arment avec soin comme pour une expédition de guerre; la jeune fille est surprise et enlevée par eux, soit en gardant les troupeaux, soit à la fontaine. Quelquefois la maison est entourée pendant la nuit, et l'enlèvement n'a pas lieu sans qu'il y ait beaucoup de sang répandu, surtout lorsque la famille est nombreuse, et que le village, pour lequel une telle audace devient un affront, est assez considérable. En 1805, au village de Jadar, un Klepht et le frère de la jeune fille succombèrent dans un enlèvement semblable, qui, par cette raison, ne put avoir lieu. Maintenant de telles violences sont rares. Au surplus, si les ravisseurs réussissent dans leur tentative, ils ne s'aventurent point à conduire la jeune fille dans la maison de son époux: c'est au fond des forêts, sous l'ombrage d'un hêtre, où dans la cabane de quelque pâtre ou d'un vigneron qu'un pope, la plupart du temps amené avec violence, sanctifie le mariage. Aussitôt après, les partisans du ravisseur font les démarches les plus actives auprès des parents, pour obtenir la paix et le pardon des coupables. Si ce pardon est accordé, tout s'arrange; dans le cas contraire, la chose est portée aux tribunaux, et les ravisseurs doivent paraître en justice avec la personne enlevée. La première

demande faite par le juge à cette dernière est si c'est par force ou volontairement qu'elle a quitté ses parents. Si elle répond qu'elle y a été forcée, et que, *dût-on la couper par morceaux*, elle ne veut point vivre avec cet homme, la chose va mal pour le ravisseur : il est traîné en prison et contraint à payer une forte amende aux parents. Mais si la jeune fille, comme il arrive communément, répond : « Ce n'est *ni par violence, ni avec mon consentement*, mais je consens à vivre avec lui, que ce soit dans les bois, les montagnes ou sur les mers, » alors les ravisseurs font au juge un faible présent, et celui-ci se charge de les réconcilier avec la famille.

Czerni George avait établi des peines très-graves contre de tels attentats; mais leur exécution s'est évanouie avec sa puissance. C'était, la mort pour le ravisseur; pour le prêtre, la privation de sa barbe et la destitution; les verges pour les compagnons, et cinquante coups de bâton pour chacun des assistants.

Quelque nombreux que puissent être encore de tels excès, par l'effet des passions indisciplinées, ils demeurent cependant dans le rang des exceptions, et la règle n'en a que d'autant plus d'exactitude et de force.

C'est le père ou le frère du mari, souvent tous les deux, ou le parent le plus proche, qui fait la demande en mariage; il ne peut se dispenser, dans ce cas, de faire des présents aux parents de la

jeune fille; il donne au frère une paire de bottes, à la mère une robe d'étoffe; mais, avant tout, une somme d'argent pour le ménage; c'est la dot. Le prix d'une jeune fille s'était accru de telle sorte, dans ces derniers temps, qu'un homme pauvre ne pouvait plus se marier, et Czerni George trouva nécessaire d'établir un maximum s'élevant à un ducat (12 francs).

Lors de la demande, qui est comme un premier acte du mariage, les femmes, c'est-à-dire les chanteuses, ont peu à faire.

— O vous, coureurs de fiancées, beaux prétendus !
Lé lélja lé ! *
Où allez-vous? que cherchez-vous ?
Lé lélja lé !
— Nous allons, nous cherchons une fille.
Lé lélja lé !
— Nous en avons une non encore demandée.
Lé lélja lé !
— Nous venons pour la courtiser.
Lé lélja lé !
— Vous aurez beau venir, nous ne la donnerons pas.
Lé lélja lé !
— Par Dieu ! vous la donnerez, elle sera à nous.
Lé lélja lé !
— Quand le beau-père apportera une robe.
Lé lélja lé !
— Il viendra, et la robe apportera.
Lé lélja lé !
— Quand le fiancé viendra, et apportera un anneau.
Lé lélja lé !

* Voyez ce mot aux notes du 2e volume.

— Le fiancé viendra, et l'anneau apportera.
Lé lélja lé !
— Quand le parrain viendra, il apportera la couronne.
Lé lélja lé !
— Le parrain viendra, et la couronne apportera.
Lé lélja lé !

Quand la réponse a été favorable, le héraut, et quelquefois aussi le parrain, portant un flacon rempli de vin, va deux ou trois jours avant celui de la cérémonie, de maison en maison, inviter les convives aux noces, qu'on appelle *swati* (voyez ce mot aux notes du 1^er^ volume). Le flacon est une bouteille de bois appelé *tschutura*, ornée de fleurs et de pièces de monnaie, et à laquelle chaque invité attache une pièce d'argent, après qu'il a bu un coup de vin (*sdrawitza*) à la santé des futurs époux, et au milieu de mille vœux pour leur bonheur. Pendant ce temps, le fiancé, ou son père, fait la distribution des différentes dignités du cortége, et choisit les témoins de la célébration du mariage. 1° Le premier de tous et le plus important est le parrain (*kum wjentschani*). Cette dignité, offerte au nom de Dieu et de saint Jean, ne peut se refuser. D'ordinaire le propre parrain du fiancé remplit cette fonction; du moins, nul autre n'oserait l'accepter sans sa permission expresse, et sans encourir les plus redoutables malédictions. 2° Le parrain est accompagné d'un aide (*prikumak*) qui porte l'étendard. 3° L'ancien (*stariswat*) ou chef du cortége: c'est ce dernier qui règle l'ordre et la marche; il jouit de beaucoup de considéra-

tion. 4° Vient ensuite le waiwode : il marche en tête de la troupe, mais son rôle, assez insignifiant, fait que souvent cette dignité est supprimée. 5° Le conducteur de la mariée, le *djewer:* c'est ordinairement le frère du fiancé qui remplit cette importante fonction ; s'il n'a pas de frère, son neveu ou son plus cher ami le remplace. Le titre de djewer peut être également confié à un enfant de dix ans, et même à un homme marié. La fiancée est remise au djewer, qui la protége, la défend en toute circonstance ; il reste auprès d'elle, l'aide à servir les convives, et couche dans sa chambre jusqu'à ce qu'après la célébration nuptiale, elle soit conduite dans la demeure de son mari : quelquefois le djewer fait partie du cortége des demandeurs. 6° Vient le *tshausch :* c'est le bouffon de la compagnie, vêtu d'une manière bizarre; toutes sortes de plaisanteries et de lazzi sont permises à ses caprices malins et spirituels. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, il faut rire : il s'efforce par mille obsessions bouffonnes, par de joyeuses attaques, d'exciter la générosité des convives au profit des mariés. 7° Enfin un joueur de cornemuse (*gadljar*) complète le nombre voulu par l'usage ; les autres membres du cortége sans emploi déterminé sont désignés sous le titre d'*écornifleurs*.

Il paraît que les femmes ne font pas toujours partie du cortége, si ce n'est dans les villes de la Bosnie et de la Servie et dans les villages du Batschka et de la Sirmie; dans les villes de ces deux pro-

vinces, elles n'y paraissent point, sans doute parce qu'avec les progrès de la civilisation, les cérémonies nationales tombent peu à peu en désuétude : au surplus, ces femmes qui chantent encore aux noces, portent le nom de *jendjébulen*. Ce mot est turc.

Cependant les convives se rassemblent, et les principaux d'entre eux sont accueillis gracieusement.

Voici le parrain; la cour retentit du pas des chevaux :
Dites, où attacherons-nous le coursier du parrain ?
La bonne mère du fiancé, par précaution,
A planté force pommiers et coignassiers;
Nous y attacherons le coursier du parrain,
Du cher parrain et du vénérable doyen;
Nous y attacherons aussi celui du conducteur de la mariée.

AU WAIWODE.

Qu'est-ce qui brille à travers la forêt des montagnes ?
Est-ce le soleil ? est-ce la blanche clarté de la lune?
Ce n'est point le soleil, ce n'est point la lune,
C'est le beau-frère qui fait les fonctions de waiwode.

Chacun en arrivant est salué et félicité de la sorte sur les fonctions qui lui sont assignées; cependant le fiancé s'abandonne à de sérieuses inquiétudes : la femme qu'on lui a choisie est-elle jeune et belle? sera-t-elle douce et bonne? fera-t-elle le bonheur et la joie de sa maison? Il craint, il espère, et, sous le voile de l'allégorie, les chanteuses racontent ses secrètes angoisse :

Milo s'occupe à ferrer son coursier;

Il ne le ferre point comme on ferre un cheval ;
Non, il le ferre de plomb et d'argent.
Le coursier frappe du pied et se cabre,
Et Milo dit tout bas au coursier :
« Demeure, ami ! oh ! demeure, mon brave coursier !
Si nous ramenons quelque chose de bon,
Le bien sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crêche d'aubépine;
J'y mettrai des lis et des immortelles,
Afin que tour à tour tu manges et t'amuses.
Mais si nous amenons quelque chose de mauvais,
La mort sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crêche de saules pleureurs;
Je n'y mettrai que d'amères ellébores,
Qui loin de te nourrir te feront mourir. »

Le moment critique est arrivé, et ce n'est pas sans de bonnes instructions que le jeune homme quitte la maison paternelle.

« Allons, Paul ! il est temps, cher frère,
Il est temps de donner l'anneau à la belle fiancée.
Quand tu t'approcheras de la demeure de ta belle-mère,
On conduira dehors la fille de beauté.
Ne regarde point à ses joyaux de tête et d'oreilles,
Ne regarde point sa jupe brodée en soies variées,
Et encore moins ses manches galonnées.
Un tailleur a pu varier les soies de sa jupe,
Une brodeuse galonner ses manches,
Et l'orfèvre ciseler ses ornements d'or.
Regarde seulement sa démarche et son visage,
Car c'est avec eux que tu dois passer ta vie. »

Enfin le cortége se forme, l'étendard flotte en tête; tous les swati sont armés de sabres et de longues carabines, richement damasquinées; le

fiancé prend congé des siens. L'idée que les anciens liens se rompent, quand de nouveaux se forment, est exprimée avec grace et mélancolie.

Un nuage s'étend sur le ciel serein;
Il s'étend sur la blanche demeure de Ranko;
Il prie sa mère de lui pardonner;
Il implore sa mère, il implore son père :
« Chère mère, veuille me pardonner!
Chère mère, mon doux amour!
Accorde-moi pardon et bénédiction!
Je m'en vais vers un village étranger,
Vers une demeure nouvelle, vers une sœur étrangère,
Vers une sœur étrangère, vers une épouse... »

La troupe enfin se met en marche. Le fiancé est facile à reconnaître au voile blanc attaché à son bonnet; le djewer, ou conducteur de la mariée, se distingue des autres swati par une rose, naturelle ou artificielle, attachée à son côté; tous ceux qui viennent à la rencontre du cortége sont régalés d'une coupe de vin ou d'une petite mesure d'eau-de-vie. Quand on traverse un village, les habitants accourent et offrent généreusement toutes sortes de provisions; malgré l'eau-de-vie et les armes, rarement une dispute trouble cette paisible marche.

Cependant, au logis, la fiancée s'arme de courage; les plaisanteries ne sont point épargnées à la pauvre fille.

Voisine, chère compagne de nos jeux,
Compagne chérie, mais cœur sans foi!

N'est-ce pas hier encore que tu nous disais :
« Voisines, n'allez jamais avec l'étranger !
Ne baisez point la main de l'étranger ;
Ne laissez point mettre à votre doigt la bague étrangère ! »
Et maintenant tu veux aller avec l'étranger.
Voisine ! tu as baisé la main de l'étranger,
Et la bague étrangère est à ton doigt !

Tout-à-coup les malignes jeunes filles entendent de loin les sons de la cornemuse et les cris des swati ; elles entourent la fiancée :

« Ne souffre point, ô vierge ! ne souffre point
Que le cerf qui vient dans ta cour
Broute tes blancs basilics * ! »

« Laissez, amies, laissez-le faire ;
Je ne l'ai planté que pour lui. »

Qui ne sait quels vœux secrets, quelles pensées d'amour un jour de noce éveille ; tandis qu'ici des nœuds se forment, là d'autres liens commencent : on entend

Les canons dorés retentissant sur les remparts.
Le cortége des noces arrive chez la fiancée,
La belle fille attendait ses convives ;
Le long du jour elle a semé des basilics,
Pour consulter le sort sur son fiancé.
Si le fiancé est beau et bien fait,
Les basilics germeront avant le soir ;
A minuit ils auront quatre feuilles,
Et à l'aurore ils seront en fleurs.

Le fiancé était beau et bien fait,

* Fleur royale, le lis.

Les basilics germèrent au soir ;
A minuit les feuilles poussèrent,
Au point du jour ils étaient en fleurs.
Chaque convive en reçut un bouquet,
Mais le fiancé eut la fille de beauté.
Le djewer seul n'eut point de bouquet,
Mais la jeune mariée lui parla ainsi :
« Ne te courrouce point, ô mon cher beau-frère !
Je veux te donner un meilleur bouquet
Que les basilics ; je te destine ma compagne. »

Maintenant tout le monde est à table. Le fiancé ne sait où il en est de trouble et de confusion. Il regarde devant lui, mange, ne parle point, et en toutes choses est effacé par le parrain, qui parle pour lui, et occupe constamment la première place.

Pendant le repas, la belle-mère et les autres parents de la famille attachent une quantité de voiles blancs au bonnet du jeune homme ; pendant ce temps, on habille la mariée dans la chambre voisine ; elle se laisse parer en versant des torrents de pleurs, et poussant des sanglots auxquels se joignent ceux de ses compagnes. Cet instant est douloureux pour la pauvre fille ; elle va se séparer de ses proches pour appartenir à des étrangers ! ses amies la couvrent de longs voiles blancs.

Une feuille a volé des champs,
Et s'est reposée sur la couronne verte de la vierge.
Sur sa petite couronne, sur ses blonds cheveux,
Ce n'est point une feuille qui vient des champs,

C'est le grand voile blanc des mariées.
« O voile blanc ! objet de mes soucis !
Il faut que je nomme une étrangère ma mère !
Hélas ! et que j'oublie ma propre mère !
Que je nomme un étranger mon frère !
Hélas ! et que j'oublie mon propre frère ! »

Les convives, pleins d'impatience, s'adressent au djewer, et rappellent leurs droits :

Amène-nous ta sœur, que nous la voyions !
« Hélas ! le faut-il ! mon cœur en est chagrin. »
Chagrin ou joyeux, amène-la sur l'heure !
Amène-la, car elle est à nous;
Elle est à nous et nous appartient !

Le frère amène alors la belle éplorée.

Paix ! ne pleure point, fille chérie !
C'est ta mère qui pleurera;
Éternellement elle pleurera, et te regrettera.
Elles pleureront les jeunes filles, tes compagnes,
Quand elles ne trouveront plus Rosa à la fontaine,
Ni Rosa, ni fraîches eaux.

Le frère remet sa sœur au djewer, comme *un gage sacré*, et les assistants adressent ces paroles au marié :

Jeune fiancé, beau rosier rose,
Voici, voici que tu as une tige de romarin;
Si le romarin se flétrit,
A toi la honte, à nous la faute;
Cultive donc le romarin,
Afin que ses fleurs demeurent fraîches !

Maintenant commence une pénible corvée pour

la fiancée. Conduite par le djewer, la pauvre enfant est obligée d'aller à chaque convive, et avec une profonde révérence, baiser la main à chacun d'eux. Après les santés portées, elle recommence. Long-temps après le mariage, la jeune épouse est soumise à cet humiliant cérémonial, jusqu'à ce que la certitude d'être mère l'en affranchisse.

Dans le Batschka, il paraît que la célébration du mariage suit de près le repas. Dans la Servie proprement dite, elle a lieu d'abord dans la maison du fiancé.

On s'apprête enfin au départ; les parents veulent retenir la fiancée, mais il est trop tard.

Du tronc d'un sureau un rameau se détache,
La belle Smilja se sépare de sa mère,
De sa mère et de tous les siens!
Retourne, ô Smilja! ta mère te rappelle;
Elle te rappelle, et te donnera une tunique.

« Tu m'aurais dû rappeler plus tôt,
Plus tôt, ô ma mère! et me donner la tunique,
Avant que je sois remise à mon cher parrain,
Avant que l'anneau d'or soit à mon doigt,
Avant que la couronne fût sur mes cheveux...»

Au surplus, elle paraît préparée à son destin, et disposée à prendre les choses du beau côté.

Les canons dorés retentissent dans le fort,
Nous conduisons la belle Mara à son époux.
Belle Mara, pleures-tu une mère?
« —Pourquoi pleurerais-je une mère?
Mon bien-aimé doit en avoir une meilleure. »

Belle Mara, pleures-tu un père?
« — Pourquoi pleurerais-je un père?
Mon bien-aimé doit en avoir un meilleur. »
Belle Mara, pleures-tu un frère? etc.

En même temps la jeune femme, prudente et bien apprise, cherche à savoir comment elle pourra plaire à ses nouveaux parents, et gagner leur affection. Qui la pourra mieux instruire que celui pour l'amour duquel elle est prête à s'imposer ces nouveaux devoirs?...

Il fait beau voir là-bas, le soir,
Lorsque la mariée, assise près du djewer,
Regarde sous sa couronne son jeune époux,
Et il lui parle ainsi, le jeune marié :
« Pourquoi me regardes-tu ainsi, ô chère ame? »
« Je te regarde, ô toi! désormais mon maître,
Pour connaître, si tu veux me l'apprendre,
Ce qui plaît le plus à ta mère. »

« Il t'est facile de faire au gré de ma mère :
Couche-toi tard, lève-toi matin,
Porte de l'eau, tiens la maison propre,
Et peigne souvent tes blonds cheveux. »

Pendant ce temps, tout chez le marié est dans une vive attente; on attend le cortége des noces; on l'épie au loin, et l'on envie à l'aigle son regard perçant.

O aigle! ô aigle!
Voles-tu haut, voles-tu loin?
Vois-tu en long, vois-tu en large?
Aperçois-tu le cortége?

Amènent-ils la mariée ?
Est-elle grande et svelte ?
Est-elle blanche et rose ?

La nouvelle couronne ne tremble-t-elle pas sur sa tête ?
La bannière rouge ne flotte-t-elle pas devant le parrain ?
Le coursier blanc du marié est-il solide ?

Bientôt arrivent les messagers; d'ordinaire, ce sont les gendres de la maison qui remplissent ces fonctions; ils viennent annoncer l'approche du cortége ; la poudre alors n'est pas épargnée, et d'innombrables coups de fusil et de pistolet retentissent dans tout le voisinage.

On tire un coup, voici un cavalier !
On tire deux coups, en voici un second !
On tire trois coups, voilà le woiwode !
Woiwode ! où est le cortége des noces ?
« Nous les avons laissés ramant sur la mer. »

Mais, ô woiwode ! quel était le rameur !
« C'était la belle mariée, notre maîtresse ;
Sa rame est un bouquet de fleurs ;
Une tige de romarin, l'aviron du marié. »

Les messagers reçoivent de la mère de famille le pour-boire du message; ils la félicitent sur l'arrivée d'une belle-fille; car elle peut maintenant espérer d'être servie et de se reposer.

Réjouis-toi, mère du marié !
Voici ton fils, il amène la jeune femme.
Jusqu'ici tu n'as bu que de l'eau,
Tu t'es levée avant le jour, pleine de soucis, d'inquiétude ;
Désormais tu boiras du vin, tu dormiras
En respirant l'odeur des roses et des basilics.

Le cortége arrive :

Salut à la mère !
Voici le faucon, il apporte sa femelle ;
Que son aile soit dorée (bénie) !

La belle-sœur du marié ou sa sœur sort de la maison pour recevoir la jeune épousée ; elle porte sur le bras droit un enfant, sous le gauche une pièce de toile. La mariée, aidée de son Djewer, descend de cheval, prend l'enfant et l'entoure de bandelettes de laine rouges ; on déploie la pièce de toile, sur laquelle marche la jeune femme, tandis qu'elle se jette sur la tête les différentes sortes de grains qu'on lui a offerts. Elle entre dans la maison ; là on lui présente la quenouille chargée de lin et un fuseau ; elle touche avec la quenouille les murs de la salle ; enfin un pain sous chaque bras, une bouteille de vin dans une main, une cruche d'eau dans l'autre, et un morceau de sucre dans la bouche, elle entre dans l'appartement intérieur, où elle pose le tout sur une table préparée à cet effet.

Le jour suivant, on fait de nouvelles courses et de nouvelles invitations ; mais cette fois chacun apporte avec soi ce qu'il doit consommer, et le siége sur lequel il veut s'asseoir. De cette manière les hôtes se trouvent pourvus de toutes sortes de provisions, telles qu'agneaux rôtis, coqs d'inde, cochons de lait, etc. De plus, chaque convive apporte une bouteille de vin et un flacon d'eau-de-

vie. Le *Tschausch* ne manque pas alors, par mille remarques plaisantes et mille sollicitations adroites, de grossir la part des mariés avec l'éternel refrain : *C'est tel ou tel qui a apporté cela pour faire honneur à la mariée*, etc.

On distribue ensuite avec des quolibets semblables les présents que la mariée fait aux assistants. Deux jeunes gens apportent en boitant, et comme succombant sous le faix, un grand coffre, souvent à moitié plein : ces présents consistent en vestes de drap, chemises de fine toile, ceintures tressées en laine et soie, et autres objets de toilette; pendant ce temps la mariée demeure voilée, et salue incessamment à droite et à gauche, pour répondre aux remerciements des convives.

Le lendemain la jeune femme commence à son tour à recevoir des présents. Dès la veille, dans la maison on a déposé les pièces de toile, les paquets de chanvre dont les conviés avaient chargé leurs chevaux; mais aujourd'hui la mariée montre qu'elle sait faire autre chose que saluer et baiser la main : dès le matin elle prend un bassin et une serviette, et va d'un convive à l'autre leur offrir à laver, office qu'elle remplit avec grace et pour lequel chaque hôte jette une pièce d'argent dans le bassin. Les jeunes femmes s'emparent de la mariée et cherchent, par d'innocentes plaisanteries, à faire augmenter la collecte; dans ce but toutes les supercheries sont permises à la jeune épouse, et plus elle va loin à cet égard et plus elle

s'élève dans la bonne opinion de ses hôtes. Le jeune marié lui-même paraît s'applaudir de l'adresse financière de sa moitié, et il en éprouve une joie semblable à celle d'Ulysse lorsqu'il voyait la prudente Pénélope soutirer des présents de ses poursuivants dédaignés.

Les auteurs que nous avons consultés ne désignent pas d'une manière précise le moment fixé pour la célébration du mariage. Nous trouvons même que, dans les chants nuptiaux, tout ce qui tient à la formalité religieuse n'est mentionné que fort légèrement, et on en trouve à peine un qui ne soit pas aussi convenable à une bouche musulmane ou païenne qu'à des lèvres chrétiennes. Il est probable que c'est le matin, après la célébration, que les femmes apportent dans un voile de lin la coiffure de femme à la jeune épouse; instruites par l'expérience, elles ne la laissent pas manquer de bons conseils par ces paroles :

« O toi, germe de froment,
Apprends à maîtriser ta langue,
Et tout ira bien pour toi;
Si tu ne retiens pas ta langue,
Tout ira mal pour toi. »

Pendant ce temps on rit, on boit, on fait tapage; tout est employé à la cuisine, les volailles sont plumées, le four est allumé; plus il y a de bruit, plus il y a de plaisir, et pendant huit jours on mène joyeuse vie. Une fête *licencieuse et bruyante comme une noce servienne* est une expression deve-

nue proverbiale, ainsi que celle-ci : « Qu'as-tu donc à crier, à te débattre? tu ne mènes pas la mariée. »

A travers ces coutumes sauvages, brillent d'une manière remarquable, dans les chansons de table, les étincelles d'un esprit réellement poétique; et parmi les traits d'une nature rude et grossière, les images les plus gracieuses trouvent place.

Un pommier croissait devant la porte de Ranko;
Le tronc était d'argent, les branches étaient d'or;
Les branches d'or, le feuillage de perles;
Le feuillage de perles, les fruits de corail :
Vient une volée de blanches colombes;
Elles se posent sur l'arbre et roucoulent;
Elles roucoulent et becquètent les perles;
Une seule colombe gémit et ne rouconle pas;
Elle ne roucoule pas, et ne becquète point les perles;
La mère de Ranko la chasse au loin :
« Blanche colombe, fuis loin d'ici !
Ranko a planté cet arbre;
Il l'a planté, il l'a arrosé,
Pour que les convives à sa noce
S'égaient et boivent du vin sous son ombre. »

Quelque favorable lumière que répandent ces divers traits sur le tableau d'une noce servienne, elle ne nous aveugle pourtant point sur la honteuse et cruelle humiliation où vivent les femmes dans ces contrées; cette condition apparaît plus triste et plus affligeante encore dans les récits de quelques voyageurs tels que Fortis (*Viaggo in Dalmatia*, 1770), Taunson (*Voyage en Hongrie*, 1797). Selon ces auteurs, la condition d'une femme ser-

vienne et dalmate n'est guère au-dessus de celle d'une bête de somme; soumise aux plus durs travaux, tenue dans la plus étroite dépendance, elle est traitée par son mari avec le plus grand mépris. Quelques-uns des traits que rapportent ces voyageurs passent toute croyance. M. de Pouqueville décrit la situation des Albanaises comme plus intolérable encore. Quelque créance que méritent ces récits, nous remarquerons pourtant que, bien qu'on ne puisse se dissimuler que la situation des femmes de ces contrées ne soit une sorte de servitude avilissante, nous n'avons trouvé nulle part dans nos chants serviens les traces d'un mépris aussi positif, ni d'un aussi rude esclavage. Nous y voyons, au contraire, les femmes occupées à de légers travaux de couture, de broderie; elles s'appliquent au soin de leur ménage et à celui plus doux de conserver leur beauté; leurs bons conseils sont souvent sollicités, leur approbation n'est point dédaignée, et la femme qui s'estime ce qu'elle vaut acquiert le respect et la considération de ses proches. Ces remarques nous feraient conclure que la condition des femmes serviennes, fondée sur des usages particuliers, est plus relevée que n'ont pu le croire des voyageurs qui, n'ayant pas visité l'intérieur du pays, n'ont pu étudier le véritable caractère des mœurs de ses habitants.

TROISIÈME PARTIE.

LES AVENTURES DE MARKO, FILS DE ROI.

MARKO CHOISI POUR ARBITRE.

Quatre camps s'étendent
Sur la belle plaine d'Amsel*,
Près de la blanche église de Samodresha :
A Wukaschin le roi, est le premier,
A Ugljescha le despote, appartient le second,
Au waivode Gojko appartient le troisième,
Et le quatrième est celui d'Urosch, fils du tzar.
Ils se disputent l'héritage, les tzars,
Et l'un veut égorger l'autre;
Ils se menacent de leurs coutelas d'or,
Et nul ne sait à qui le trône et l'empire appartiendront.
« Ils sont à moi ! » dit Wukaschin le roi;
« Ils m'appartiennent ! » dit Ugljescha le despote;
« A moi seul ! » s'écrie le waivode Gojko;
Et cependant le jeune Urosch se tait,
Il se tait, l'enfant du tzar, et n'ose dire une parole,
Il n'ose parler devant les trois frères,

* Voyez les notes géographiques à la fin du volume.

Devant les frères, les trois Merljawtschewitsch.
Wukaschin le roi écrivit une lettre;
Il envoya cette lettre par un héraut
A Prisen, la blanche forteresse,
Au patriarche Nedijelko.
Il doit venir sur la plaine d'Amsel,
Et dire à qui le trône appartient;
Car il a donné les derniers sacrements
Au défunt tzar, et reçu sa confession;
Et de plus, il possède les anciennes traditions.
Il écrivit de même, le despote Ugljescha,
Une lettre, et l'envoya par un héraut
Vers Prisen, la blanche forteresse,
Au patriarche Nedijelko.
Le waivode, de son côté, écrivit,
Et envoya sa lettre par un héraut.
L'enfant du tzar, Urosch
Écrivit également au patriarche.
Les quatre lettres sont petites et bien écrites;
Prompts sont les hérauts qui les portent,
Et leur message est un secret pour tous.
A Prisen, dans la grande forteresse,
Devant la maison du prêtre Nedijelko
Arrivent à la fois les quatre hérauts.
Mais le patriarche n'est point au logis;
Il est à l'église, à l'office du matin,
A l'office de la sainte messe, exerçant son saint ministère.
Voyez! comme s'irritent ces hautains messagers,
Les plus arrogants de tous les hommes!
Ils ne quittent point leurs montures;

Ils courent à cheval jusque dans l'église,
Et, agitant leurs fouets tressés,
Ils en frappent le vénérable patriarche.
« Or sus! patriarche Nedijelko!
Viens à l'instant sur la plaine d'Amsel.
Il faut que tu déclares à qui le trône appartient;
Car tu as donné la communion
Au défunt tzar, et reçu sa confession;
Et de plus, tu possèdes les anciennes chroniques.
Viens avec nous, si tu veux conserver ta tête! »
Des larmes coulèrent des yeux du prêtre,
Des larmes, en se voyant ainsi outragé:
« Hommes audacieux et impies!
Attendez que le service soit fini,
Vous saurez à qui le trône doit appartenir. »
Alors les messagers honteux se retirèrent.
Mais, quand le service divin fut terminé,
Ils s'assemblèrent devant la blanche église,
Et le patriarche Nedijelko commença ainsi:
« Messagers impatients et zélés!
A la vérité, j'ai donné la communion
Au défunt tzar, et reçu ses aveux;
Mais je ne me suis point enquis de son trône,
Je ne lui ai parlé que de ses péchés:
Mais allez vers Prilip, la haute forteresse,
A la cour de Marko, fils de roi,
Du noble Marko, mon disciple,
(Car j'ai moi-même élevé ce héros);
Marko était écrivain près du tzar;
Il possède aussi les anciennes chroniques;

Il doit savoir à qui le royaume appartient.
Appelez Marko sur la plaine d'Amsel,
Marko parlera selon la vérité;
Car ce héros ne tremble devant personne,
Excepté devant le Dieu de toute vérité. »
Aussitôt et diligemment les messagers
Chevauchent vers Prilip, la haute forteresse,
La belle demeure de Marko, fils de roi.
Quand ils sont devant la blanche maison,
Ils frappent à la porte avec l'anneau;
Ce que la mère Euphrosine entendant,
Elle dit à Marko, fils de roi:
« Dis-moi, mon fils, mon cher Marko,
Qui frappe à la porte avec l'anneau?
On dirait des messagers de ton père! »
Marko se leva, ouvrit la porte,
Et les hérauts s'inclinèrent profondément devant lui:
« L'aide de Dieu soit avec toi, seigneur Marko! »
Et Marko leur frappant sur l'épaule:
« Soyez les bien-venus, mes chers enfants!
Vous, sans doute, les nobles hérauts
De nos vénérables rois et tzars. »
Les messagers s'inclinèrent de nouveau:
« Tu l'as dit, noble Marko!
Mais la paix n'est point avec nos nobles seigneurs.
Là-bas, sur la blanche plaine d'Amsel,
Près de la vaste église de Samodresha,
Ils se disputent l'empire.
Un tzar veut égorger l'autre,
Ils se menacent de leurs coutelas d'or,

Car nul ne sait à qui le trône et l'empire appartiennent.
Ils te mandent sur la plaine d'Amsel,
Afin que tu dises à qui la couronne doit échoir.»
Alors Marko rentra dans la maison,
Et appelant sa mère Euphrosine:
« Euphrosine, ma vénérable mère,
Ils sont en querelle, tous les princes,
Là-bas sur la vaste plaine d'Amsel,
Près de la blanche église de Samodresha;
Ils se disputent l'héritage du tzar;
L'un veut égorger l'autre,
Ils se menacent de leurs coutelas d'or.
Aucun ne sait à qui le trône appartient.
C'est pourquoi ils m'appellent vers Amsel
Pour leur dire qui est destiné à régner.»
Aussi tendrement qu'il aimait la vérité,
Aussi tendrement le pria Euphrosine:
« Marko, fils unique et chéri de ta mère!
Si mes soins maternels n'ont pas été perdus,
Ne produis dans ceci nul faux témoignage,
Ni pour ton père, ni pour tes oncles.
Prononce d'après la vérité de Dieu.
Crains, mon fils, de perdre ton ame;
Mieux vaudrait pour toi perdre la tête,
Que de charger ta conscience d'un tel péché.»
Marko prit en silence les anciennes chroniques,
Sella son coursier bigarré pour le voyage,
Et, montant sur le dos du scharatz (1),
Il se dirigea vers la plaine d'Amsel.

Quand il approcha des tentes du roi,
Wukaschin s'écria, et dit:
« Bonheur à moi, et gloire à Dieu dans le ciel!
Mon fils Marko revient avec les messagers.
Il dira que l'empire doit m'advenir,
Car un jour l'héritage sera pour lui. »
Marko entendit ses paroles, et, sans y répondre,
Sans tourner la tête du côté de la tente,
Il passa outre. —
Quand Ugljescha vit ceci,
Il se réjouit dans son ame, le despote,
Et dit: « Bonheur à moi! voilà mon neveu Marko!
La couronne est à moi, il le dira.
O Marko, prononce en ma faveur,
Et nous régnerons ensemble comme deux frères! »
Marko se tut, et, sans répondre,
Sans tourner seulement la tête du côté de la tente,
Il passa outre. —
Quand son second oncle l'aperçut,
Joyeux, il s'écria, Gojko le waivode:
« Eh! bonheur à moi! voici mon neveu Marko!
Il dira sans doute que l'empire est pour moi;
Car, lorsqu'il n'était encore qu'un jeune enfant,
Je me suis montré pour lui tendre et caressant.
Je l'enveloppais dans ma veste de soie
Comme une précieuse pomme d'or;
Et quand je montais à cheval,
Je prenais toujours l'enfant avec moi.
Dis, ô Marko! que l'empire est à moi,
Et tu en seras le plus puissant, ô Marko!

Et même, je t'en ferai hommage à deux genoux(2)!»
Marko garda le silence, et, sans répondre,
Sans tourner la tête vers son oncle,
Il passa outre, et se dirigea
Vers la blanche tente du jeune Urosch,
Et, s'arrêtant devant le royal pavillon,
Il sauta à bas de son coursier.
Quand le jeune Urosch l'eut aperçu,
Il s'élança aussitôt de ses coussins de soie.
Il courut à l'entrée de la tente en criant:
«Eh! bonheur à moi! voici mon cher parrain!
Mon parrain Marko, fils de roi,
Qui nous dira en vérité à qui le royaume appartient.»
Et, se jetant au cou l'un de l'autre,
Ils se baisèrent tous les deux le visage,
Se demandèrent des nouvelles de leur santé,
Et s'assirent ensuite sur les carreaux de soie.
Cependant le jour brillant s'éteignait,
Et la sombre nuit descendit sur la terre.
Mais quand l'aube matinale parut,
Et que les cloches appelèrent à l'église,
Tous les princes allèrent à la prière du matin;
Et lorsque le service divin fut achevé,
Ils quittèrent la blanche église,
Et s'assirent devant ses portes sur des bancs
Pour manger des sucreries et boire le brandwin.
Marko prit le livre des anciennes chroniques,
L'ouvrit, et dit d'une voix sévère:
«Roi Wukaschin, mon honorable père!
Ne te suffit-il pas de ton royaume?

Ne te suffit-il pas, et doit-il rester sans maître,
Tandis que tu poursuis un royaume étranger?
Et toi, oncle, despote Ugljescha,
Ne te suffit-il pas de ton despotat?
Ne te suffit-il pas, et doit-il rester sans maître,
Tandis que tu poursuis un royaume étranger?
Et toi, oncle, waivode Gojko,
Ne te suffit-il pas de ton waivodat?
Ne te suffit-il pas, et doit-il rester sans maître,
Tandis que tu poursuis un royaume étranger?
Ignorez-vous, et Dieu vous en punisse!
Ce livre le dit, que l'héritage est à Urosch?
L'héritage du père demeure au fils,
Il lui appartient; héritier de sa race,
Le tzar l'a transmis à son enfant
Lorsqu'il alla goûter l'éternel repos.»
Quand le roi Wukaschin eut entendu ceci,
Il frappa du pied la terre,
Et, tirant son coutelas d'or,
Il voulut en frapper son fils.
Il fuit devant son père, le noble Marko,
Car il ne convient point au fils
De se battre contre son propre père.
Marko fuit autour de la blanche église,
Autour de la blanche église de Samodresha.
Marko fuit, et le roi le poursuit,
Jusqu'à ce qu'il en ait fait trois fois le tour,
Le tour de la blanche église de Samodresha.
Le roi était près de l'atteindre,
Quand une voix sortit de l'église:

« Fuis! criait-elle, fuis dans l'église, Marko!
Ne vois-tu pas que tu dois mourir aujourd'hui?
Mourir de la main de ton propre père,
Pour l'amour de la vérité! »
Les portes de l'église s'ouvrirent,
Marko se précipita dans la blanche église,
Et les portes se refermèrent sur lui.

A l'instant Wukaschin, le roi, parut;
Il frappa de son coutelas les portes,
Et voici que le sang jaillit sous la lame!
Le roi ressentit alors un soudain repentir,
Et, plein d'effroi, il dit ces paroles:
« Malheur à moi! malheur à moi! ô Dieu vivant!
J'ai tué mon propre fils! »
Mais une voix sortit de l'église et dit:
« Roi Wukaschin, écoute et comprends ceci:
Ce n'est point Marko que ta lame a blessé,
Mais à sa place elle a blessé un ange de Dieu! »
Alors le roi, en colère contre son fils,
Commença à le maudire:
« Que le Seigneur Dieu t'écrase, Marko!
Que tu n'aies jamais ni enfants, ni tombeau!
Et puisses-tu ne rendre l'ame
Que quand tu auras servi le sultan des Turcs! »

Le roi maudit Marko, le tzar le bénit:
« Parrain Marko! Dieu te soit en aide!
Que ton visage brille dans le conseil!
Que ton sabre hache sur le champ de bataille!
Que nul guerrier ne te surpasse en gloire!
Que partout ton nom soit vanté

Aussi long-temps que luiront le soleil et la lune!
Et ainsi qu'il dit, ainsi il arriva.»

MARKO, FILS DE ROI, ET LA WILA.

Un jour deux frères adoptifs chevauchaient
A travers la belle forêt de Mirotsch.
L'un était Marko, fils de roi,
Et l'autre le waivode Milosch.
L'un près de l'autre leurs bons coursiers,
L'un près de l'autre leur lance de bataille,
Et tous deux se baisaient le visage
Avec l'affection de deux frères d'adoption.
Mais Marko sommeillait à demi sur le scharatz,
Et il dit à son frère adoptif:
«O waivode Milosch! frère chéri!
Le sommeil pèse sur mes yeux,
Chante, mon frère, pour me réveiller!...»
Et le waivode Milosch lui répondit:
«O mon frère! Marko, fils de roi!
Volontiers je chanterais, mon frère,
Mais j'ai beaucoup bu de vin naguère
Avec la Wila de la verte forêt,
Et en me menaçant la Wila m'avertit
Que si jamais elle m'entendait chanter,
Elle me percerait de ses flèches,
Non-seulement la gorge, mais le cœur!»
Toutefois Marko, fils de roi, répondit:

«Chante, frère, ne crains pas la Wila;
Non! tant que Marko, fils de roi, vivra,
Moi, mon bon cheval le Scharatz,
Et ma rapide et pesante massue dorée,
Ne crains point la Wila, frère!»
Alors le waiwode commença à chanter;
Et ce fut un beau chant que celui qu'il commença
Sur nos pères et nos héros,
Lorsque jadis ils possédaient un royaume,
Et que dans la glorieuse Macédoine
Ils fondaient de pieux monastères pour se sanctifier.
Mais quelque agréable que fût le chant à Marko,
Il tomba endormi sur le pommeau de sa selle.
Marko dormait, Milosch chantait;
Voilà que la Wila Rawjolila l'entendit,
Et elle commença un double chant avec Milosch.
Milosch chantait, la Wila répondait;
Mais plus beau était le chant de Milosch,
Plus belle était sa voix que celle de la Wila.
Alors, courroucée, la Wila Rawjolila
S'élança dans la forêt de Mirotsch,
Tendit son arc, prit deux blanches flèches,
Dirigea l'une dans la gorge de Milosch,
Et l'autre vers le cœur du héros.
Alors Milosch s'écria: «Malheur à moi! ma mère!
Malheur à moi! ô mon frère d'adoption!...
Malheur, Marko! la Wila m'a blessé!...
Ne te l'avais-je pas dit d'avance
Que je ne devais point chanter dans la forêt?»
Aussitôt Marko s'arracha au sommeil;

Il sauta à bas de son cheval tacheté,
Resserra les sangles du brave Scharatz,
Et caressant et flattant le coursier :
« Scharatz ! dit-il, mon aile rapide !
Si tu m'attrapes la Wila Rawjolila,
Je te ferrerai de pur argent,
De pur argent et d'or bruni ;
Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux,
Et de franges depuis les genoux jusqu'aux pieds ;
J'entremêlerai ta crinière de fils d'or,
Et je l'ornerai de perles fines.
Mais si tu n'atteins pas la Wila,
Je t'arracherai les deux yeux du front,
Je briserai tes quatre pieds,
Et je t'abandonnerai seul ici,
Mourant et chancelant d'arbre en arbre,
Parce que Marko n'aura plus de frère. »
Et il s'élança sur les épaules du Scharatz,
Et se mit à galoper à travers la forêt.
Sur le sommet de la montagne volait la Wila.
Le Scharatz se mit à gravir la montagne
Du côté d'où la Wila ne pouvait ni le voir ni l'entendre.
Quand le beau cheval aperçut la Wila,
Il fit un bond en l'air de trois longueurs de lance,
Et un saut en avant de quatre lances,
Et soudainement atteignit la Wila.
Quand la pauvrette se vit dans cette extrémité,
Elle s'envola dans les nuages ;
Mais Marko saisit sa massue,
La lança vers elle, et l'arme noueuse

Atteignit la blanche Wila à l'épaule,
Et la rejeta sur la terre humide.
Alors Marko accourant commença à la frapper;
En vain elle se tournait à droite, à gauche,
Il la frappait avec l'arme pesante et dorée.
«Pourquoi, Wila! que Dieu t'en punisse!
Pourquoi perces-tu le cœur de mon frère?...
A l'instant cherche-moi des herbes pour le guérir,
Ou tu ne porteras pas ta tête plus loin!»
Alors la Wila pour l'apaiser lui dit:
«Toi, mon frère en Dieu, Marko!...
Au nom du Dieu Tout-Puissant, et de saint Jean!
Accorde-moi la vie dans la montagne!
Je chercherai des plantes ici dans la forêt,
Afin de guérir les plaies du héros!...»
Et Marko, au nom de Dieu, pitoyable
Et touché de compassion dans son cœur,
Accorda la vie à la Wila de la montagne.
Et la Wila se mit à cueillir des herbes,
En les cueillant, elle répondait aux cris de Marko:
«Attends! attends! frère d'adoption! je reviens.»
Et la Wila, ayant rassemblé les plantes de la forêt,
Elle en guérit les blessures du héros.
Plus beau devint le royal Milosch,
Plus douce devint sa voix;
La blessure de son cœur se ferma,
Et le cœur du héros fut plus fort qu'auparavant!...
Alors la Wila s'enfonça sous les ombrages de Mirotsch,
Et Marko avec son frère d'adoption

Chevauchèrent vers les frontières de Oretsche;
Ils traversèrent à gué les eaux de Timock,
Près de Brégowo le grand village,
Et allèrent jusqu'aux frontières de Widin.
Cependant la Wila disait à ses sœurs:
« Écoutez bien, Wilas mes sœurs!
Ne me lancez pas après les guerriers dans la forêt,
Quand Marko, fils de roi, est dans la contrée,
Lui et son bon coursier le Scharatz,
Et sa massue rapide et dorée :
Comme il m'a frappée de cette arme pesante!...
A peine ai-je pu sauver ma vie! »

LA WILA SECOURABLE.

Il chevauchait dans la forêt montagneuse, Marko,
Il chevauchait et maudissait la forêt montagneuse:
« Noire forêt! que le malheur soit sur toi!
Ainsi que sur la soif qui me brûle!
Puisque je ne puis trouver en toi ni une goutte d'eau,
Une goutte d'eau fraîche, ni vin doré,
Je vais égorger ici Scharatz et mon faucon,
Et boire le sang de leurs veines. »
Du fond des bois une voix lui cria:
« N'égorge point le vaillant Scharatz, Marko!
N'égorge point, Marko, le gris faucon!
N'égorge rien! ne fais point de mal!
Mais avance encore dans la forêt montagneuse;

Un lac vert est au milieu de ses ombrages,
Et là tu pourras t'abreuver d'eaux fraîches;
Mais garde-toi de troubler les eaux du lac,
Car la Wila du gué dort sur ces ondes,
Et son île nage sur les flots verdâtres;
Malheur au héros qui l'éveille!
Malheur au coursier qui trouble son lac!
Un dur péage leur prend la Wila.
Au héros elle arrache les deux yeux noirs,
Au coursier les quatre pieds. »

Marko entendit l'avis et ne s'en mit point en souci.
Il s'avança encore dans la forêt;
La Wila du gué dormait au bord des eaux,
Elle dormait sous l'ombre épaisse des sapins,
Et les flots du lac lavaient ses pieds.
Mais Marko poussa le Scharatz dans le lac,
S'abreuva lui et son coursier dans les ondes,
Et se mit à chanter à gorge déployée.

Furieuse, la Wila s'éveilla tout-à-coup
En sifflant comme une couleuvre irritée;
Et voilà qu'elle tire de son sein des serpents,
Et voilà qu'à ses cris accourent les fauves des forêts.
Elle saisit un cerf de sept ans;
Elle lui met pour mors un des serpents,
De deux autres lui fait une bride,
Du quatrième un fouet dont elle frappe ses côtes,
Et, montée sur son dos, elle s'écrie:
« Arrête! arrête! ô héros! et retourne vers moi,
Alors tu pourras aller où tu voudras! »

La puissante Wila atteignit Marko;
Il releva un peu son bonnet,
Et se retourna pour voir si c'était sérieux.
La redoutable Wila saisit l'instant,
Elle saisit son temps la souveraine des forêts!
Elle sauta à bas du cerf qui l'avait portée,
Saisit les venimeux serpents alors,
Et plaça six flèches à la fois sur son arc.
Marko était aussi descendu de cheval;
Et étendant devant lui sa peau d'ours,
Il reçut toutes les flèches dans l'épaisse fourrure,
Il reçut les six flèches et les brisa.
Aussitôt, furieuse, la souveraine des montagnes
S'élança, et saisit Marko par sa ceinture de soie.
Ce fut alors que Marko fut en grand danger
D'être écrasé et mis en pièces par la Wila.
Elle le saisit par ses fortes épaules,
Et lutta avec lui depuis le matin jusqu'à midi.
Une blanche écume couvrait la Wila,
Une écume sanglante couvrait Marko,
Et l'un ne pouvait abattre l'autre.
Alors Marko sentit ses genoux chanceler,
Et la Wila commença à rire à gorge déployée.
Mais voilà qu'un brillant soleil parut,
Brillant comme lorsque le ciel s'entr'ouvre;
Marko le vit et soupira profondément:
« Sœur d'adoption, blanche Wila des nuées,
Pourquoi m'as-tu juré ta foi?
Dans le danger ne devrais-tu pas être près de Marko?
Accours maintenant à mon secours, ou jamais!... »

Elle l'entendit, la fidèle sœur d'adoption :
«Ne te l'avais-je pas dit, frère Marko !...
Chevauche encore, mais garde-toi
De troubler l'eau du lac verdâtre,
Et d'éveiller la souveraine des forêts !
Car un dur péage leur prend la Wila,
Il en coûte au héros ses deux yeux noirs,
Au coursier ses quatre pieds.
Honte serait d'être deux contre une seule,
Mais où sont donc cachés tes couteaux ?...»

Dans ce moment, la Wila du lac releva la tête
Pour voir à qui Marko parlait;
Elle se laissa distraire, oublia ses serpents,
Et quitta les épaules de Marko,
Qui, tirant aussitôt son couteau de l'étui,
En frappa la Wila dans le sein.
Elle poussa un cri et commença à le maudire:
« Malheur à toi, Marko ! malheur à toi !...
Aveugle tu seras des deux yeux !
Tu la perdras la blanche lumière !
Tu la perdras long-temps avant de mourir !
Pourquoi as-tu frappé à mort la Wila,
La reine de la forêt et du lac limpide,
Où les cygnes et les hérons faisaient leurs nids,
Où les agneaux s'abreuvaient avec les fauves,
Où les cerfs se laissaient brider et monter?....

Marko entendit ses plaintes et n'en fit que rire ;
Agitant son sabre sur le cerf,
Il le délivra des serpents venimeux,

Et le laissa s'enfuir dans la verte forêt.
Alors Marko s'élança sur les épaules du Scharatz,
Et, laissant la Wila se débattre au bord du lac,
Il continua sa route en chantant :
« Heureux celui qui a un ami dans la vie
Qui le protége et prend part à sa peine !
Le voyageur peut maintenant traverser la forêt,
Marko l'a pour toujours affranchi du péage !.. »

LE MARIAGE DE MARKO, FILS DE ROI.

Il prenait son repas avec sa mère, Marko,
Quand sa mère lui tint ce discours :
« Vois, mon fils chéri, royal rejeton, Marko !
Ta mère, maintenant devenue vieille,
Ne peut plus t'apprêter ton repas,
Ne peut plus te servir le vin pourpré,
Ne peut plus t'éclairer avec le flambeau ;
Marie-toi, ô mon excellent fils, marie-toi !
Afin que je passe mes derniers jours dans le repos. »

Là-dessus Marko répondit à sa vieille mère :
« Oui, par le ciel ! ma vénérable mère, je le veux.
J'ai déja parcouru les neuf royaumes
Et tout l'empire du sultan ;
Mais là où je trouvais une fille selon mon cœur,
La parenté ne t'eût point convenu,
Et là où la famille eût été convenable,
La jeune fille ne me plaisait point,

Excepté une seule, chère et vénérable mère!
C'était à la cour du roi Schismaninn,
Schismaninn roi des Bulgares.
Je la rencontrai comme elle puisait aux eaux de la citerne;
Et lorsque je l'aperçus, chère mère,
La terre, les arbres et les cieux tournèrent autour de moi.
Celle-là, mère chérie, est une fille selon mon cœur,
Et la parenté est honorable pour toi.
Ainsi veuille préparer les mets légers du voyage,
Et je partirai demain pour aller demander cette belle. »
A peine put-elle, la vieille mère impatiente,
Attendre jusqu'au lever du jour;
Elle prépara des sucreries pour son fils,
Et quand l'aube matinale parut,
Marko s'arma et équipa son Scharatz.
Il remplit une outre pleine d'un vase pourpré,
La suspendit d'un côté de la selle,
Et sa puissante massue de l'autre (3),
Puis, s'élançant sur l'impétueux Scharatz,
Il s'en alla droit au pays des Bulgares,
A la cour de Schismaninn, le roi.
Du plus loin qu'il l'aperçut, le roi
Courut à la rencontre de Marko;
Tous deux s'embrassèrent, et, se baisant les joues,
Se demandèrent des nouvelles de leur santé.
Des serviteurs fidèles prirent le noble coursier,
Et le conduisirent à l'étable souterraine,
Tandis que le roi conduisit lui-même Marko à sa tour.
Tous deux s'approchèrent de la table déja servie,
S'assirent, et se mirent à boire le vin précieux.

Quand la boisson eut commencé à faire son effet,
Marko se leva d'un pied léger,
Prit son bonnet de zibeline, et avec une profonde inclination,
Il demanda au roi sa jeune fille en mariage,
Et celui-ci, muet et silencieux, la lui donna.
Alors Marko pour les bagues et anneaux,
Pour les vêtements de la belle fille,
Et pour les présents aux convives,
Donna trois charges d'or,
Et fixa les noces à la fin de la lune.
Au moment où il allait dans son pays
Inviter les riches convives,
Voilà que la mère de la fiancée parlant à lui:
« O mon gendre Marko, royal rejeton!
Ne confie point à un étranger la mariée,
Mais à un frère seul, ou du moins au fils d'un frère;
Trop belle est cette jeune vierge pour que
Nous n'ayons pas de grandes craintes. »

Marko resta encore une nuit,
Mais au matin il sella le Scharatz,
Et chevaucha vers Prilip la blanche forteresse.

Et, comme il approchait de ses murs,
De loin sa mère le reconnut,
Et, se hâtant, vint à sa rencontre,
Et, l'embrassant et baisant ses joues,
Tandis que Marko baisait ses blanches mains,
Elle parla ainsi à Marko:

« O mon fils! Marko fils de roi!

Dis-moi ! ton voyage a-t-il été heureux ?
M'as-tu trouvé une bru aimable ?
Une bru pour moi, et pour toi une tendre épouse ! »
Et Marko répondit à la vieille dame :
« Heureux, chère mère, fut mon voyage,
J'ai demandé et obtenu la vierge ;
J'ai donné pour les frais de noces trois charges d'or.
Mais voici, lorsque je m'apprêtais à partir,
La mère de la belle fille me parla ainsi :
« Mon gendre Marko, royal rejeton !
« Ne confie point à un étranger la fiancée,
« Mais à un frère seul, ou du moins au fils d'un frère ;
« Trop belle est cette vierge pour que
« Nous n'ayons pas de grandes craintes. »
Et je n'ai point de frère, ô ma mère !
Point de frère, point de fils de frère ! »
Et la vieille mère lui répondit :
« O mon fils ! toi, rejeton royal, Marko !
Ne te fais point de cela un souci ;
Écris une lettre en fins caractères,
Envoie-la au doge de Venise,
Afin qu'il te serve de parrain aux noces,
Et t'amène avec lui cinq cents convives.
Écris-en une autre à Stéphan-Semlitsch,
Pour qu'il te serve de beau-frère près de ta fiancée,
Et t'amène avec lui cinq cents convives.
De cette façon tu ne craindras ni honte ni malheur. »
Lorsque Marko eut entendu ces paroles,
A l'heure même il suivit ce conseil.
Il écrivit sur son genou les lettres.

L'une, au doge de Venise,
Et l'autre, à son ami Stéphan-Semlitsch.
Il en attendit peu les réponses.
Car voici venir le doge de Venise
Accompagné de cinq cents convives.
Il chevauche vers la tour, le doge,
Et ses compagnons demeurent sur la plaine.
Bientôt après, voici aussi Stéphan-Semlitsch,
Et cinq cents convives le suivent.
Ils arrivent tous ensemble à la tour de Marko
Pour boire là le vin en abondance;
Alors, le cortége des noces se dispose,
Et les guerriers tournent vers la Bulgarie la bride de leurs chevaux
Vers la cour de Schismaninn, le roi.
Le roi bulgare leur fit bonne réception.
On conduisit les coursiers dans les étables souterraines,
Et les héros dans la blanche tour,
Et ils passèrent là trois longs jours,
Les coursiers à se reposer, les guerriers à se divertir.
Mais quand l'aube du quatrième parut,
Le héraut en habit de fête s'écria:
« A cheval! guerriers, compagnons du marié!
A cheval! court est le jour, long est le voyage,
On nous attend avec impatience chez nous. »

Alors, le roi apporta des présents magnifiques:
Aux convives il donna manteaux et habits;
Une table d'or au parrain,
Et au conducteur de la mariée une tunique d'or;

Il offrit aussi à ce dernier un noble coursier
Sur lequel était assise la belle fille,
Et lui dit alors : « O toi ! le conducteur de la mariée,
Vois ce coursier et cette vierge,
Conduis-les fidèlement vers la belle demeure de Marko,
Mais garde comme un présent le cheval de bataille. »
Là-dessus les convives et tout le cortége s'éloignèrent,
Et traversèrent les campagnes bulgares.
Où gît le bonheur, gît aussi le malheur.
Voici que le vent, en soufflant dans la vaste plaine,
Soulève le voile de la belle fille,
De manière à découvrir tout son visage;
Et il le vit, le doge de Venise!
Il le vit! Aussitôt un feu dévorant le saisit;
Il en perdit presque l'esprit,
Et à peine s'il put attendre le temps de la nuit
Où toute la troupe devait faire halte.
Quand elle fut venue, le doge se glissa secrètement
Sous la tente de Stéphan-Semlitsch,
Et, lui parlant tout bas, lui dit :
« Cher compagnon, ô Stéphan-Semlitsch!
Donne! oh! donne-moi ta douce belle-sœur,
Donne-la-moi pour une nuit seulement!
Et en retour je te donnerai une botte d'or
Toute remplie de ducats de Venise. »
Mais Stéphan-Semlitsch lui répondit :
« Tais-toi, doge, que Dieu te punisse!...
As-tu donc envie de mourir? »...
Et tout confus s'en alla le doge de Venise.
Mais lorsqu'ils firent halte pour la seconde fois,

Il se glissa de nouveau sous la blanche tente,
Et dit encore à Stéphan-Semlitsch :
« Oh! donne-moi! Stéphan, ta douce belle-sœur,
Donne-la-moi pour une nuit seulement,
Et je te donnerai en retour deux bottes d'or
Combles de ducats de Venise. »
Stéphan irrité lui répondit :
« Va-t'en, doge! et que la mort t'écrase!
Comment le parrain peut-il caresser sa filleule! »
Et tout confus le doge s'en alla.
Mais lorsque la troupe fit halte de nouveau,
Il se glissa pour la troisième fois vers Stéphan :
« Stéphan, donne-moi ta douce belle-sœur,
Donne-la-moi pour une nuit seulement,
Tiens, voici trois bottes remplies d'or!... »
Alors, séduit, il céda, Stéphan-Semlitsch ;
Pour trois bottes remplies d'or,
Il donna au doge la pure et belle mariée.
Celui-ci lui donna le prix infame, les trois bottes d'or;
Et, prenant la mariée par sa main blanche,
Il l'emmena sous sa tente le doge!
Et, lui parlant tout bas, il dit à la belle :
« Sieds-toi, ô la plus belle, la plus douce des femmes!
Sieds-toi, que je t'embrasse et te caresse. »
Alors la vierge de Bulgarie répondit :
« Malheureux parrain! doge de Venise,
La terre nous engloutirait sur l'heure,
Et le ciel s'abîmerait sur nous!...
Comment pourrait-on aimer d'amour sa filleule? »
Mais le doge impatient répondit :

«Ne dis point ces folies, ma douce filleule,
J'en ai déja caressé plus de neuf,
Dont j'avais été parrain au baptême,
Et plus de vingt-quatre après les fiançailles;
Et jamais la terre ne s'est entr'ouverte,
Jamais le ciel ne s'est abîmé sur moi.
Sieds-toi, sieds-toi, que je te caresse.»
Alors la vierge repartit en baissant les yeux:
«O mon parrain, doge de Venise, écoute!...
C'est que ma mère m'a sévèrement défendu
De laisser baiser mes lèvres par un héros barbu,
Mais par un seul jeune héros sans barbe,
Comme on dit qu'est Marko, fils de roi.»
Lorsque le doge amoureux eut entendu ceci,
Il fit venir aussitôt deux barbiers,
L'un d'eux le lava, l'autre le rasa.
Pendant ce temps la belle vierge, se baissant,
Ramassa la barbe, et la cacha dans son mouchoir.
Alors le doge, renvoyant ses barbiers,
S'approcha de nouveau de la belle et lui dit:
«Maintenant, sieds-toi! ô la plus belle, la plus douce
des femmes!»
Et la vierge de Bulgarie lui répartit:
«O mon parrain! doge de Venise!
Si ceci vient aux oreilles du fils du roi,
Il nous faudra tous deux mourir!...»
Mais le doge dit avec impatience:
«Sieds-toi, te dis-je! et laisse ces folies;
Marko est loin d'ici au milieu de ses hôtes,
Là-bas, où s'élève une tente blanche,

Décorée d'une pomme d'or,
D'une pomme d'or enrichie de pierres précieuses;
Tu peux la voir au milieu des autres...
Mais sieds-toi, belle, que je te caresse!»
Alors la belle vierge lui répondit:
« Attends encore un peu, mon cher parrain!
Et laisse-moi sortir un instant de la tente,
Afin que je voie aux nuages du ciel
Si le temps est sombre ou serein. »
Et lorsque la vierge fut hors du pavillon,
Elle vit celui de Marko, fils de roi.
Comme un jeune cerf d'un an,
Elle s'élança à travers la plaine,
Et se précipita dans la tente de Marko.
Le héros dormait étendu sur sa couche.
La vierge s'inclina tristement vers lui,
Et des larmes ruisselaient sur ses joues.
Tout-à-coup Marko, s'arrachant au sommeil,
Adressa ces paroles à la jeune fille.
« Infame! est-ce ainsi qu'en usent les vierges bulgares?
Ne peux-tu attendre le temps
Où, parvenus dans nos demeures,
Les prières du prêtre auront béni notre mariage?»
Et en parlant ainsi il saisit son damas recourbé.
Mais la belle vierge, se prosternant devant lui,
Répondit à Marko, fils de roi:
« Seigneur! ne me nomme point infame; tu le sais,
Je ne sors point de parents misérables,
Mais de la plus noble race.
C'est toi qui mènes avec toi des infames:

Tels sont le parrain et le beau-frère que tu m'as donnés.
Vois! ton ami Stéphan m'a vendue
Au doge pour trois bottes pleines d'or.
Ne veux-tu pas croire ceci, Marko?
Tiens! voilà la barbe du doge de Venise»;
Et, secouant son mouchoir, elle en fit tomber la barbe.
Quand Marko, fils de roi, vit ceci,
Il dit à la vierge bulgare:
«Sieds-toi au pied de mon lit, belle fille,
Demain Marko se montrera.»
Et il se coucha pour dormir.
Mais, vers le matin, quand le jour vint à paraître,
Il quitta sa couche d'un pied léger,
Jeta sa pelisse à l'envers sur ses épaules (4),
Prit en main sa formidable massue,
S'en alla vers le parrain et le beau-frère,
Et leur souhaita ainsi le bonjour:
«Bonjour, dignes parrain et beau-frère...
Dis-moi, beau-frère, où est ta belle-sœur?
Dis-moi, parrain, où est ta filleule?»
Stéphan se tut, ne pouvant répondre un mot:
Mais le doge de Venise, essayant de sourire:
«Cher compère Marko, royal rejeton,
Il faut prendre chacun comme il est;
Sans cela on ne pourrait jamais faire une plaisanterie.»
Mais Marko, interrompant ce discours:
«Tu t'entends mal en plaisanteries, ami doge,
Est-ce aussi pour rire que tu t'es fait couper la barbe.
Oh! dis-moi, où as-tu laissé ta barbe d'hier?...»
Le doge cherchait encore une réponse,

Marko ne lui en laissa pas le temps,
Et, agitant son sabre, il lui abattit la tête.
A cette vue, Stéphan voulut s'enfuir,
Mais bientôt Marko, l'ayant atteint,
Le frappa de son sabre affilé, et de telle sorte,
Qu'il sépara son corps en deux morceaux.
Là-dessus, il retourna à sa tente,
Éveilla la belle vierge bulgare,
Sella son cheval Scharatz,
Et, accompagné du nombreux cortége,
Il continua son chemin vers Prilip, la blanche forteresse.

LA BELLE ORGUEILLEUSE.

Jamais encore, depuis que le monde fut créé,
Il ne s'était vu une telle merveille,
Il ne s'était ni vu ni entendu
Une merveille semblable à celle de Prisren,
La merveilleuse beauté, Rossanda,
La sœur du gouverneur Léka.
Elle était belle! Dieu la protége!
Si loin que s'étend le pays en long, en large,
Soit au pays des Turcs ou des chrétiens,
Sa pareille n'était pas sur la terre;
Ni les blanches Musulmanes, ni les belles Walaques,
Ni les sveltes femmes des Latins,
Nulle ne l'égalait; la Wila des forêts
Même ne l'égalait pas en beauté.
La vierge avait été élevée dans une tour,

Élevée, dit-on, jusqu'à l'âge de quinze ans,
Elle n'avait jamais vu le soleil ni la lune,
Mais voici comment commença le prodige!
Le bruit de sa beauté courut de bouche en bouche,
Il arriva dans Prilip, la blanche forteresse,
Et parvint à l'oreille de Marko, fils de roi;
Marko fut joyeux de l'entendre
Vanter, car lui aussi est sans reproche;
Il pense que cette belle peut être une épouse digne de lui,
Et Léka un excellent beau-frère;
Il pourra boire avec lui un vin précieux,
Ils échangeront entre eux de loyales paroles.
Marko appelle sa sœur et lui dit ceci:
« Va, ma sœur, va dans les chambres hautes,
Ouvre le bahut qui s'y trouve,
Tire-moi dehors le magnifique vêtement
Que j'y tiens en réserve, ma sœur;
Qu'à l'instant je m'en revête,
Car aujourd'hui même, sœur, je veux partir,
Je veux aller à Prisren, sur la montagne de Shara,
Pour demander en mariage la sœur de Léka.
Si je l'obtiens, je l'amènerai céans, sœur,
Alors je te pourvoirai aussi et te marierai. »
Diligemment la sœur monte au grenier,
Elle ouvre le coffre qui s'y trouvait,
Et apporte à son frère le somptueux vêtement.
Marko revêt le magnifique costume;
Il se couvre de drap et de velours;
Il pose sur sa tête le bonnet orné de la Tschelenka;
Il attache ses chaussures avec des agrafes

Dont chacune vaut une bonne pièce d'or;
Il ceint son sabre de Damas,
Dont les tresses d'or tombent jusqu'à terre;
Enchâssé d'or était le sabre,
Et la lame, bien affilée et bien trempée.
Les serviteurs amènent alors le coursier,
Ils le couvrent d'une selle brodée d'or,
Ils le revêtent d'une housse qui lui tombe jusqu'aux pieds,
Et toute bordée de la peau bigarrée d'un loup cervier;
Ils lui ajustent un mors d'acier.
Au moment du départ, Marko
Appelle ses serviteurs; les échansons arrivent,
Ils apportent deux mesures de vin rouge;
Deux d'entre eux portent un broc;
Ils en donnent un au bon coursier,
Marko boit l'autre pour le coup de l'étrier:
Un sang rouge brûle l'animal jusqu'aux oreilles,
Un sang rouge brûle Marko jusqu'aux yeux.
Lorsque le dragon fut ainsi monté sur le dragon,
Il chevauche à travers les champs de Prilip,
Il vole à travers les vallées, les montagnes,
Jusqu'à ce qu'il atteint enfin les champs d'Amsel.
Mais ce n'est point vers Mitrovitz que va Marko,
Il se détourne au premier chemin croisé,
Et galope droit vers son frère d'adoption,
Son Pobratim*, le waiwode Milosch.
Quand il arrive sur les terres de la forteresse,

* Voyez ce mot aux notes du premier volume.

Le waiwode Milosch de loin l'aperçoit,
Il le voit du haut de ses blanches tours,
Et, appelant aussitôt ses nombreux serviteurs:
«Mes serviteurs, ouvrez vite les portes,
Sortez aux champs pour le recevoir;
Mettez-vous en rang sur la grande route;
Sous votre bras, enfants, prenez vos bonnets,
Prosternez-vous profondément sur la terre;
Car c'est mon frère d'adoption, Marko!
Ne cherchez point à saisir sa tunique;
Surtout gardez-vous de toucher son sabre!
On ne touche pas Marko impunément!
Possible est-il qu'il soit en colère, Marko!
Possible est-il qu'il soit ivre, Marko!
Avec son cheval il vous écraserait!
Oui, il vous foulerait cruellement sous les pieds!
Mais quand Marko aura passé les portes,
Et qu'il m'aura baisé le visage,
Alors prenez et conduisez le coursier,
Tandis que je conduirai Marko dans mes salles.
Diligemment les serviteurs ouvrirent les portes,
Et coururent au-devant de Marko dans les champs;
Mais Marko ne regarda point les serviteurs,
Il galopait tout droit devant lui,
Et, s'élançant dans la porte de la cour tout ouverte,
Il s'arrêta et descendit de cheval.
Alors le waiwode Milosch s'avança
Au-devant de son ami Marko;
Ouvrant les bras et lui baisant le visage,
Il l'invita à monter avec lui dans la salle haute.

Marko s'en excuse et ne veut point monter:
« Frère, je ne monterai point dans les salles hautes,
Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'être ton hôte.
Aurais-tu par hasard entendu parler
D'un vaillant chef, le gouverneur Léka
De la blanche forteresse de Prisren, frère?
Léka possède, dit-on, un rare trésor,
Une merveille, une sœur très-belle;
Si loin que s'étend le pays en long, en large,
Soit au pays des Turcs ou des chrétiens,
Il n'est nulle part sa pareille;
Ni la blanche Musulmane, ni la belle Walaque,
Ni les sveltes femmes des Latins,
Nulle ne l'égale; quiconque a vu la Wila des forêts,
Non, la Wila même ne l'égale point en beauté!
Partout on la vante! Nous aussi sommes sans reproches!
Écoute, nous deux frères d'adoption jusqu'à ce jour,
Nous ne sommes point encore mariés;
De moindres que nous le sont, et nous raillent;
De moindres que nous sont mariés depuis long-temps,
Ils sont mariés, ils ont de nombreux enfants,
Et pendant ce temps leurs railleries nous atteignent,
frère!
Il est dans notre fraternité un troisième frère,
Relja, au panache d'aigle, qui habite
Auprès des fraîches eaux du torrent Raschka;
Nous sommes frères, et fidèles du commencement.
Habille-toi donc! pare-toi le mieux que tu pourras!
Prends avec toi un peu d'argent, frère,
Et un anneau d'or pour la jeune fille.

Nous inviterons aussi Relja à la plume d'aigle,
Il faut qu'il vienne avec nous au bourg de Prisren,
Que Léka nous voie, et que la belle fille
Choisisse qui de nous lui plaira le plus.
L'un de nous sera le brave fiancé,
Les deux autres parrain et conducteur de la mariée,
Et tous trois nous serons bien reçus par Léka. »
Milosch entendit ceci et il en fut réjoui.
Sous le vestibule il laissa Marko,
Et, montant dans ses chambres hautes,
Il se revêtit d'un merveilleux costume:
Sur sa tête il placa un bonnet de zibeline
Orné d'une mouvante Tschelenka.
Il mit un habit à trois rangs de galons,
Et s'enveloppa d'un manteau tacheté
Comme aucun roi n'en possède aujourd'hui:
Seulement pour la doublure de ce manteau
Trente bourses d'or avaient été dépensées;
Et personne n'aurait pu exactement assurer
Combien d'argent le tout avait coûté!
Ses serviteurs lui amenèrent le kranich *.
Tandis que le waiwode Milosch s'habillait,
Marko, dehors, se mit à boire,
Il but un broc de vin tout entier,
Et donna pareille mesure à son cheval.
Qui de ses yeux l'eût pu voir?
Qui eût pu voir le waiwode Milosch!
Que Dieu te protége, ô fiancé Marko!
Aux côtés du waiwode Milosch!

* La grue.

Il n'en est point de plus élevé en taille
Que celui-ci! nul n'a d'aussi larges épaules!
Et comme il est beau le visage du héros!
Comme ils étincellent ses yeux hardis!
Que magnifique est la noire moustache
Qui lui flotte jusque sur les épaules!
Heureuse la jeune fille dont il sera l'époux!

Maintenant ils montent les bons coursiers;
Les héros chevauchent vers les plaines de Mitrowitsch,
Ils descendent vers Novi-Pasar,
Vers la demeure de Relja, sur le Raschka.
Relja les voit et vient à leur rencontre;
Ils s'abordent et se baisent le visage;
Tous trois entrent dans la cour avec leurs chvaux.
Tandis que les serviteurs empressés reçoivent ceux-ci,
Relja invite les héros à entrer dans les salles,
Mais Marko refuse, et parle ainsi à Relja:

«Ce n'est point vers tes salles que nous allons, frère!
Vers tes salles, ni vers tes tours élancées;»
Et, continuant, il lui fait part de ses desseins:
«Viens avec nous, Relja! viens! frère d'adoption!
Nous t'attendrons un peu.
Habille-toi aussi bien que tu pourras,
Tandis que tes pages selleront ton coursier.
Relja avait à peine entendu ceci:
Oh! qui de ses yeux aurait pu voir
Comme alors le jeune héros sait se parer!
Jamais on ne vit plus merveilleux fiancé
Que le beau et léger Relja.

Il monte un coursier rapide comme la Wila.
Malheur à toi près de lui, ô vaillant Marko!
Malheur à toi près de lui, ô beau Milosch!
Ils s'élancent tous trois à travers la vaste plaine,
Ils suivent les bords du Raschka aux fraîches ondes,
Ils traversent le gué du torrent,
Et arrivent par eau à Joschanitza;
Soixante-dix-sept gués ils traversent
Pour atteindre le village de Kolaschin
Et les plaines de Métokie;
Alors ils se dirigent vers le village de Sénowatz,
De Sénowatz vers Oraowatz,
Et, chevauchant à travers le plat pays de Métokie,
Ils atteignent les champs de Prisren,
Sous les hautes forêts de Schara.

Ils étaient encore loin dans la campagne,
Quand le gouverneur Léka aperçut les guerriers.
Il saisit alors la longue-vue de cristal
Pour voir qui ils sont, et d'où ils viennent.
Il était agréable au gouverneur Léka
De voir arriver braves coursiers et héros,
Mais lorsque, le cristal près de l'œil,
Il eût reconnu les trois chefs serviens,
Il s'étonna singulièrement de cette arrivée,
Il s'étonna et s'effraya un peu.

Alors Léka cria à haute voix,
Il cria et appela ses bons serviteurs:
«Mes serviteurs, ouvrez promptement les portes!
Mes serviteurs! allez là-bas dehors!

Voici venir là-bas trois waiwodes de Servie;
Je ne sais nullement pourquoi et comment ils viennent,
Je ne sais nullement si la paix du pays n'en sera pas troublée.»
Diligemment les serviteurs ouvrent les portes,
Ils s'avancent au loin dans la campagne;
Humblement ils se prosternent dans la poussière,
Mais ils ne rencontrent point le regard des waiwodes;
Ceux-ci poussent en avant leurs coursiers vers la forteresse,
Où d'autres serviteurs les attendent
Et reçoivent leurs nobles destriers.
Alors le gouverneur Léka sort de sa demeure,
Il s'avance à leur rencontre jusqu'à l'entrée.
Les bras ouverts, et se baisant le visage,
Les héros se demandent des nouvelles de leur santé.
Ensuite, se prenant la main,
Tous ensemble montent vers les salles hautes.

Ils entrent dans les appartements.
Marko était difficile à séduire,
Il avait coutume de ne s'émerveiller de rien,
Ni de se laisser déconcerter en rien;
Mais ici, il fut grandement surpris et déconcerté
Quand il vit la magnificence des appartements de Léka,
Et il reconnut alors combien Léka était riche!
Qu'est-ce qui servait là de tapis de pieds?
Un drap précieux couvrait le plancher jusqu'aux portes;
Sur le drap s'étendait le plus beau velours;
Et les divans de cette somptueuse chambre!...

Et les petits coussins pour appuyer la tête,
Tous de soie brochée d'or pur!...
Grand nombre de crochets étaient aux murailles,
Des crochets tout d'argent étincelant;
Là étaient suspendues les armes du maître.
Les siéges qui meublaient cette chambre
Étaient aussi d'argent ciselé,
Et leurs ornements d'or massif.
Du côté gauche de cette salle,
Était une table dressée, toute servie,
Et dans sa longueur pourvue de vin
Versé dans des coupes d'or;
Au haut bout de la table était une coupe
Haute et large (elle contenait neuf mesures de vin,
Et le vase était de pur or):
C'était la coupe du gouverneur Léka,
Et cette magnificence jetait Marko dans l'étonnement.

Alors le gouverneur Léka invita
Les héros à prendre place au haut bout.
A peine les waiwodes étaient-ils placés,
Que des serviteurs diligents accourent,
Enlèvent les coupes qui chargent la table,
Et les remettent aux mains des convives,
Mais avant tous à leur seigneur,
Leur noble maître, le gouverneur Léka.
Alors le vin doré coule en abondance,
Chacun en est magnifiquement pourvu,
Et le service se fait par des mains nombreuses.

Ils boivent ainsi pour passer le temps

Depuis un dimanche jusqu'à l'autre dimanche.
Souvent les yeux de Marko cherchent ceux des convives
Pour voir si l'un d'eux ne commencera point,
Ou n'essaiera point à parler de la sœur;
Mais chaque fois que son regard rencontre ses amis,
Ceux-ci baissent en silence leurs yeux vers la terre.
Il n'est pas facile d'entamer la chose avec Léka,
Avec un si puissant et si magnifique seigneur!
Quand Marko se vit dans cette extrémité,
Il commença à parler lui-même:

« Noble chef, ô gouverneur Léka!
Vois! nous sommes ici ensemble à boire,
A parler de choses et d'autres, ô Léka!
En vain je te regarde et j'écoute
Si enfin tu ne me demanderas pas
Ce qui, d'un lointain pays, ici nous amène,
Et pourquoi nous avons fatigué nos coursiers;
J'espère en vain, et tu ne me questionnes point, Léka! »
Il convient aux héros qui se rencontrent
D'agir avec même prudence et même politesse,
Aussi Léka fait cette réponse remarquable:

« O waiwodes! ô Marko, fils de roi!
Comment puis-je, ô frères! vous faire telle question,
Lorsque depuis si long-temps, Marko,
Ta présence me manque?...
Que jamais, waiwodes, vous ne venez me visiter,
Pour nous informer mutuellement de notre santé,
Boire ensemble ici des vins précieux,
Et nous assurer si le pays est paisible!

Sous peu, je vous rendrai volontiers cette visite!»
A cette repartie peu attendue
Le silencieux Marko, après quelques instants,
Fit au gouverneur cette réponse:

«Tout va bien! ô gouverneur Léka!
Mais je veux parler d'autre chose,
Je veux parler et chasser toute honte!
Vois! mille récits sont parvenus jusqu'à nous
D'un prodige, d'une merveille,
De la vierge, ta sœur, de l'altière Rossa;
Aussi loin que s'étend la terre,
Dans toute la Bosnie, et la Romélie,
Ni en Syrie, ni en Égypte,
Ni en Anatolie, ni en Étolie,
Ni dans les sept royaumes chrétiens,
Il n'existe entre toutes les femmes sa pareille!
On la vante. Nous aussi sommes sans défauts,
Et tu nous vois ici, ô gouverneur Léka!
Pour obtenir de toi la vierge pour épouse.
Nous sommes trois frères d'adoption,
Tous trois non encore mariés;
Accorde ta sœur à celui que tu voudras;
Choisis de nous qui te plaira pour beau-frère;
Un de nous sera le brave fiancé,
Les deux autres seront conducteurs de la mariée,
Et tous trois te demeureront cordialement attachés.»

A ces mots, Léka fronça les sourcils:
«Laisse cela! laisse cela! waiwode Marko!
Ne prépare point l'anneau pour la jeune fille,

Ne présente point la coupe des fiançailles!
Ce que j'aurais espéré de Dieu,
Ce que j'eusse à peine osé attendre,
C'est une parenté telle que la vôtre!
Mais il faut maintenant te dire une chose:
Si tu as appris, ô waiwode Marko!
Que nulle n'égale ma sœur en beauté,
C'est la vérité, on ne t'a point trompé;
Mais opiniâtre et volontaire est la jeune fille,
Elle ne craint que Dieu et nul autre,
Et n'a nulle déférence pour son frère.
Déja jusqu'à ce jour soixante et quatorze prétendants
Sont venus ici pour obtenir ma sœur,
Mais à chacun elle trouva un défaut,
Et mortifia le frère devant les étrangers.
Je n'ose toucher l'anneau nuptial,
Encore moins vider la coupe des fiançailles.
Si ma sœur rejette aujourd'hui vos offres,
Comment pourrais-je demeurer en paix avec vous!»

Alors Marko se prit à rire à plein gosier:
«Hé! hé! Léka! bénie soit ta mère!
Quelle est donc ton autorité, tes droits
A commander une grande contrée,
Si tu ne te fais pas obéir de ta sœur?
Ah! par Dieu, et sur ma foi, je le jure!
Si elle était la mienne, dans ma blanche Prilip,
Et qu'elle se risquât à ne pas m'obéir,
Je lui abattrais les deux mains,
Et du front je lui arracherais les deux yeux!

Mais écoute, gouverneur Léka:
Si tu trembles devant ta sœur,
Rends-toi dans la blanche tour
Où elle habite, ton aimable sœur,
Prie-la de venir, et l'amène ici
Afin qu'elle-même voie les waivodes;
(Jusqu'ici elle n'en a peut-être point vu.)
Puisse ta sœur alors, satisfaite,
Suivre celui qui lui plaira le mieux,
Et nous autres frères le verrons sans colère:
Car, si l'un de nous est le fiancé,
Les deux autres seront les conducteurs,
Et tous trois te demeureront cordialement attachés.»

Alors Léka se leva sans dire un mot,
Sortit, et se rendit vers la haute tour,
Et parla ainsi à sa sœur Rossanda:
« Descends, sœur, orgueilleuse Rossa!
Il t'est permis de choisir toi-même
Le compagnon de toute ta vie;
Viens! trois waiwodes serviens t'attendent,
Trois chefs tels que le monde n'en a jamais vu:
Procure des amis à ton frère, Rossa!
Et à toi-même, sœur, la plus belle alliance.»

Là-dessus Rossanda répondit:
« Retourne, frère, retourne dans tes salles,
Bois avec eux! présente-leur les coupes;
Dans l'instant ta sœur va paraître!»

Léka retourna vers ses hôtes,
Et, lorsque tous furent assis sur les divans,

Voilà qu'on entendit sur les marches de l'escalier
Un bruit léger de pantoufles de femme;
Une troupe de vierges entra alors,
Au milieu d'elles la fière Rossanda.
Lorsque la belle fille entra dans la salle,
Tout-à-coup les quatre murailles resplendirent
De l'éclat de ses somptueux vêtements,
De sa taille imposante et de son beau visage.

Les trois chefs serviens demeuraient en silence,
Et la regardaient avec trouble et confusion,
Frappés de sa merveilleuse beauté!
Marko avait déja vu beaucoup de femmes,
Il connaissait la Wila de la verte forêt,
Car la Wila lui était sœur d'adoption,
Mais jamais jusqu'alors il n'avait été effrayé,
Jamais rien ne lui avait fait honte,
Et maintenant voilà qu'il tremble devant Rossanda,
Et devant Léka il se sent confus.
Tous trois demeurent les yeux baissés.
Voyant ceci, le gouverneur Léka
Regarde tour à tour sa sœur et ses convives
Pour voir si l'un des héros ne parlera point
Soit à lui, soit à la svelte jeune fille.
Quand il voit les trois waiwodes muets et silencieux,
Il commence ainsi, en s'adressant à sa sœur:
« Choisis, chère sœur, celui qui te plaira
De ces trois jeunes waiwodes.
As-tu en idée, chère sœur,
D'épouser un vaillant héros

Dont l'éclat dût rejaillir sur nous,
Dont la gloire brille au milieu des combats,
Et la vaillance sur tout champ de bataille?
Choisis Marko, fils de roi, Rossanda,
Et va avec lui dans Prilip, sa belle demeure;
Tu ne t'en trouveras pas mal!
Ou bien as-tu en idée, chère sœur,
D'épouser un beau héros
Que nul n'égale en vigueur, en beauté,
Qui n'ait point son pareil en taille, ni en visage,
Sur toute la face de la terre?
Prends, ô sœur! le waiwode Milosch,
Va avec lui vers les campagnes d'Amsel,
Là aussi tu ne t'en trouveras pas mal!
Enfin aurais-tu en idée, sœur,
D'épouser un héros aimable et bien appris,
De l'aimer, d'être fière de le nommer ton époux?
Prends, ô sœur! l'élégant Relja,
Suis-le à Novi-Pasar, sa patrie,
Là aussi tu ne t'en trouveras pas mal.»

Lorsque la vierge Rossanda entendit ceci,
Elle frappa ses blanches mains l'une contre l'autre,
Que toute la salle en retentit,
Et elle commence ces amères paroles:

« Que le Dieu tout-puissant soit loué!
Je puis m'étonner de beaucoup de choses,
J'en puis savoir et comprendre beaucoup d'autres;
Mais je ne puis comprendre le seigneur de Prisren,
Celui qui règne ici en maître, mon frère,

Enfin, le grave gouverneur Léka!
Es-tu hors de sens?... Plût au ciel que cela fût!...
Qui t'a donc, frère! tourné la tête?
Par quoi t'es-tu laissé éblouir aujourd'hui?
J'aimerais mieux tresser mes cheveux devenus gris
Ici, dans Prisren, notre royal héritage,
Que de suivre Marko vers Prilip,
Que de me nommer l'épouse de Marko;
Car Marko n'est qu'un valet des Turcs;
Il sert dans leurs rangs et combat près d'eux.
Il n'aura point d'épitaphe sur son tombeau,
Nuls chants funèbres ne célébreront ses funérailles!
Qui! mon frère! moi, dans ma beauté!
L'épouse d'un valet des Turcs?...
Toutefois je pourrai te pardonner ceci,
Ébloui que tu es par la valeur de Marko;
Mais ce que je ne pourrai jamais te pardonner,
C'est ton penchant et ta prédilection
Pour le waiwode servien Milosch;
Parce qu'il est vigoureux et de bonne mine!
N'as-tu pas entendu raconter
Qu'une cavale l'a enfanté,
Une cavale arabe de couleur pâle,
Et qui est également la mère de son kranich?
Un jour on le trouva sur la litière
Suçant les mamelles de la cavale;
De là vient qu'il est si grand et si fort.
Mais quand je pourrais te pardonner ceci,
Ce que je ne puis, ô frère! te passer,
C'est ce que tu dis du jovial Relja!

Es-tu hors de sens?... Plût au ciel que cela fût!...
Que faisait ta langue? puisse-t-elle devenir muette!
Que tu n'aies pas demandé à Relja
De quelle race, de quelle famille il était!
Qui fut son père! qui fut sa mère!
J'ai entendu les gens dire de Relja,
Qu'il n'était qu'un bâtard de Pasar
Trouvé une nuit dans les rues,
Une bohémienne l'enfanta, le nourrit;
De là lui viennent son adresse et sa science.
Jé ne suivrai aucun des trois, frère! »

Parlant ainsi, elle sort de la salle,
Et laisse les héros le visage enflammé,
Et tous trois le front couvert de honte.
Soudain, courroucé, et comme un feu vivant,
S'élance, sur ses pieds légers, Marko,
Il arrache d'un des trophées une épée tranchante,
Et veut en abattre la tête de Léka;
Mais Milosch accourt et le retient,
Et lui ôte l'arme des mains:

« Marko, fils de roi, arrête!
Laisse ce sabre! que Dieu le détruise!
Serait-il juste d'offenser le frère
Qui nous a si bien reçus et hébergés,
Et, pour l'amour d'une mauvaise femelle,
Faire pleurer tout le pays?...»

Milosch préserve Léka de toute violence.
Marko, voyant ceci, change soudain de pensée;
Il ne reprend point le sabre;

Toutefois il garde son poignard dans sa ceinture,
Et rapidement il se précipite hors de la salle.

Quand il fut descendu dans la cour,
Sur le sol revêtu d'un pavé solide,
Rossanda était encore au bas de sa tour;
Ses femmes l'entouraient en foule,
Portant le bord de sa robe et de ses longues manches;
Marko la voit, l'appelle à plein gosier:

« O vierge! ô altière Rossanda!
Écoute! je t'en conjure par ta fleur de beauté!
Écarte de toi toutes ces femmes,
Et veuille tourner vers moi ton beau visage!
J'étais si troublé, ô belle Rossa!
Là-haut, devant ton frère,
Que je n'ai pu te bien voir, ô Rossa!
Maintenant que je retourne dans ma patrie,
Ma sœur ne me laissera point en repos,
Que je ne lui aie décrit la beauté de Rossa.
Tourne vers moi ton visage, ô noble vierge! »

Et la vierge, repoussant ses femmes,
Se retourne vers lui, et, découvrant son visage:
« Vois donc, Marko! et regarde Rossanda! »

Alors, saisi d'une fureur sauvage,
Il se précipite sur elle d'un seul bond,
Et, terrible, saisissant la jeune fille par le bras droit,
Et tirant son poignard de sa ceinture,
Il lui abattit le bras jusqu'à l'épaule,
Et lui mit la main droite dans la gauche;

De son poignard il lui extirpe les yeux,
Les enveloppe dans un mouchoir de soie,
Et jette le tout dans le sein de la jeune fille;
Alors, avec une raillerie amère, il dit ces paroles :

« Choisis, maintenant, ô vierge Rossanda !
Choisis qui de nous te plaira le mieux !
Est-ce le valet des Turcs qui sait te plaire ?
Est-ce Milosch, le fils de la cavale ?
Ou préfères-tu le bâtard Relja ? »

Rossa se lamente, on l'entend au loin;
Elle appelle à son secours son frère Léka :
« O mon frère ! ô gouverneur Léka !
Ne vois-tu pas comme, moi malheureuse,
Marko, de sa main puissante, m'a maltraitée ! »

Léka l'entend dans ses salles hautes;
Silencieux et immobile, comme s'il fût changé en pierre,
Il n'ose ni parler ni agir,
Car il pourrait arriver malheur à lui-même !
Cependant Marko ne retourne pas près de lui;
Il appelle ses deux frères d'adoption :

« Descendez ! ô frères ! descendez vers moi,
Apportez-moi mon sabre damasquiné,
Il est temps de nous mettre en route ! »

Et les amis rejoignirent promptement Marko,
Ils se rendirent en hâte dans la cour;
Ils ceignirent le glaive aux flancs de Marko,

Ensuite, s'élançant sur leurs bons coursiers,
Ils chevauchent à travers les champs et les plaines,
Tandis que, comme une froide pierre, Léka demeure glacé,
Et Rossanda mutilée gémit douloureusement.

MARKO, FILS DE ROI, ET LE MORE.

Un méchant More a bâti une tour,
Une tour haute de vingt étages;
Il l'a bâtie tout au bord de la mer bleue et profonde.
Quand la bâtisse fut terminée,
Le More y fit faire des fenêtres,
Et tendre l'intérieur de velours et de soie,
Puis il se prit ainsi à parler:
« Tour! que fais-tu là, seule sur le rivage,
Isolée et sans maître! car personne ne t'habite!
Je n'ai point de mère! point de sœur,
Et ne me suis jamais marié de ma vie.
Par le Dieu vivant! il faut que, non ma mère,
Mais une cavale m'ait enfanté,
Si je ne demande point la fille du sultan en mariage!
Oui, il faut que le sultan me donne sa fille,
Ou qu'il vienne à moi sur le champ de bataille! »

Quand le More eut parlé ainsi,
Il écrivit une lettre en fins caractères
Au sultan de la blanche Stamboul.
« Sultan! écrivait-il, seigneur de la blanche Stamboul,

J'ai bâti une tour près de la mer,
Mais elle est déserte et inhabitée;
Car je ne me suis jamais marié!
Donne-moi ta fille pour épouse!
Mais si tu ne veux point me l'accorder,
Sors de ton palais, et viens te battre!»

La lettre parvint à l'illustre sultan,
Et quand il vit ce qui lui était demandé,
Il commença à chercher un champion
Pour combattre le More à outrance.
On promit à cet homme un prix considérable
S'il pouvait tuer le méchant More.
Il se trouva de braves guerriers en nombre,
Mais aucun ne revint vers Stamboul.
Le sultan tomba bientôt en grand souci.
Il n'avait plus de champion à opposer:
Le sombre More les avait tous tués.
Mais sa misère devait monter plus haut encore,
Car le More s'arma un jour en guerre,
Il se vêtit de riches habits,
Ceignit son cimeterre damasquiné,
Et sella lui-même sa grise jument arabe;
Il la sangla de sept courroies,
Il la brida d'une bride tressée d'or,
Il attacha sur ses flancs une blanche tente,
Et de l'autre côté sa forte massue.
Il monta sur le dos de la cavale,
Et tenant en main sa lance de bataille,
Il prit le chemin de la blanche Stamboul!

Quand il arrive devant les portes,
Il plante en terre sa forte lance,
Attache à la hampe la jument arabe,
Dresse devant les murs sa blanche tente,
Et impose un tribut à la ville :
Pour chaque nuit un veau gras,
Une fournée de pain blanc,
Un muid d'eau-de-vie brûlée,
Deux muids de vin pourpré,
Et de plus, une belle vierge,
Qui pendant le repas lui servira à boire,
Pendant la nuit baisera son noir visage,
Et qu'ensuite il vendra
Et dont il tirera de nombreux sequins.

Il demeura là trois longs mois;
Mais la misère devait monter encore.
Chaque jour, sur sa svelte et grise cavale arabe,
Le More chevauchait hardiment par la ville,
Il chevauchait jusque dans la cour du palais,
Et criait au sultan à tue-tête :
« Eh ! vieux fou de sultan ! donne-moi ta fille(5) ! »
Et, balançant avec fureur sa pesante massue,
Il en frappait les murailles,
Et mettait les vitres en pièces.
Lorsque le sultan se vit dans cette nécessité,
Il promit honteusement de lui donner sa fille.

Le More commença alors à parler des noces :
« Quinze longs jours s'écouleront, dit-il,
Jusqu'à ce que je revienne de la côte,

Et que j'aie invité les convives parés de fleurs. »
Alors, il monta sa svelte cavale
Et retourna au bord de la mer
Pour inviter les convives aux noces.

Quand la fille du sultan eut appris ceci,
Elle pleura; l'infortunée au désespoir s'écriait:
« Malheur à moi! malheur à moi!
Ai-je donc tant soigné mon visage
Pour qu'enfin un vilain noir le caresse! »
Mais, quand la nuit commença à noircir,
Voilà que la sultane en dormant fit un rêve,
Et, dans son rêve, une voix d'homme lui dit:
« Noble dame, il est dans ton pays
Une plaine nommée Amsel,
La ville de Prilip s'élève sur cette plaine;
C'est la demeure de Marko, fils de roi.
Ce Marko est un vaillant héros!
Envoie une lettre à ce fils de roi,
Nomme-le ton fils en Dieu, ce héros!
Et promets-lui d'innombrables trésors
S'il délivre ton enfant du méchant More. »

Lorsque l'aube du matin parut,
La sultane courut vers son seigneur,
Et lui confia ce qu'un songe lui avait révélé.
Quand le sultan l'eut entendue,
Il écrivit promptement un firman,
Et l'envoya à Prilip, la blanche forteresse,
Aux genoux de Marko, fils de roi:

« Mon fils en Dieu, royal rejeton, Marko!

Viens à mon secours dans la blanche Stamboul,
Viens, délivre-moi du méchant More!
Si tu tues le More qui veut me ravir ma fille,
Je te donnerai trois charges d'or! »

Le message arriva à Marko, fils de roi.
Lorsque le héros eut reçu le firman,
Et qu'il eut vu ce qu'il contenait,
Il parla ainsi au messager, au Tartare:
« Dieu te protége, Tartare, messager du sultan!
Salue pour moi sa hautesse mon vénérable père,
Mais, dis-lui que je ne dois point affronter le More;
Car c'est un fort héros sur le champ de bataille.
Et, s'il m'abat la tête des épaules,
De quoi me serviront trois charges d'or?... »

Et le Tartare revint sur ses pas.
Il rapporta au sultan ces mots pour message.
Là-dessus, la sultane, entendant ceci,
Écrivit une autre lettre,
Et l'envoya à Marko, fils de roi:
« Mon fils en Dieu, ô royal rejeton, Marko!
N'abandonne point ma fille au More!
Vois, je te donnerai six charges d'or! »

Cette lettre parvint aussi à Marko.
Quand le héros vit ce qu'elle annonçait,
Il dit au messager, au Tartare:

« Retourne, Tartare; ô toi, messager du sultan,
Va! et dis à ma noble mère la sultane:
« Marko ne peut aller défier le More,
Car c'est un rude joûteur sur le champ de bataille;

Il abattra mon chef de mes épaules,
Et ma blonde tête m'est bien plus chère
Que tout l'or de la cour du sultan. »

Et le Tartare revient vers Stamboul,
Et rapporte à la sultane ces mots pour message.
Quand la fille du sultan eut entendu ceci,
Elle s'élança, la vierge, d'un pied léger,
Et, prenant la plume et le vélin,
Elle se piqua le visage avec la plume,
Et, recueillant le sang qui coulait de sa joue,
Elle écrivit avec ce sang au héros Marko:

«O toi, mon frère en Dieu, noble Marko!
Frère! je te conjure au nom du Dieu vivant!
Parrain! je t'adjure par le même Dieu,
Et par la tête sacrée de votre saint Jean,
Ne m'abandonne point au More farouche!
Vois, je te donnerai sept charges d'or;
J'y joindrai sept différents vêtements (6)
Qui ne seront ni tissus ni filés,
Mais composés de pur or.
Je te donnerai aussi une coupe d'or,
Et autour de cette coupe s'entrelace un serpent
Qui, tenant sa tête élevée,
Montre, au lieu de ses dents, des pierres précieuses,
De façon qu'à minuit comme à midi,
A son éclat, tu pourras prendre ton repas.
De plus, je te décorerai d'une épée
Dont la poignée est d'or ciselé
Et enrichie de trois pierres précieuses.

Enfin, je te donnerai un acte signé et scellé
Comme quoi le vizir n'osera jamais te mettre à mort
Sans l'ordre de sa hautesse le sultan, mon père.»

Le message fut porté par le Tartare à Marko.
Mais, quand Marko l'eut reçu,
Et qu'il eut vu de quoi il s'agissait,
Il commença à se parler ainsi :
« Malheur à moi, sœur d'adoption !
Malheur, si je vais vers toi !
Mais plus grand malheur, si je reste !
Je ne crains point le sultan ni ta mère,
Mais je crains Dieu et saint Jean.
J'irai donc, dussé-je y laisser ma vie ! »

Alors, il renvoya le Tartare,
Mais sans lui dire ce qu'il avait résolu,
Et il se rendit dans la tour élevée
Pour revêtir ses habits de voyage.
Sur ses épaules il jeta sa pelisse de peau de loup,
Mit sur sa tête un bonnet pareil,
Suspendit à sa ceinture son sabre damasquiné,
Et tira du râtelier sa plus forte lance;
Ensuite, il descendit près de son Scharatz,
Le sangla de sept fortes courroies,
Attacha une outre remplie de vin
Au côté droit de Scharatz,
Au côté gauche, sa pesante massue,
De façon que la selle ne penche ni de çà ni de là,
Et, se jetant enfin sur le dos de son coursier,

Il prit au grand trot la route de Stamboul.

Lorsqu'il arriva devant ses blanches murailles,
Il n'alla point chez le sultan ni chez le vizir ;
Il préféra l'hôtellerie nouvellement bâtie,
Et, passant de ce côté, il y fit son entrée ;
Et quand le soir commença à s'obscurcir,
Il conduisit son coursier au bord de la mer
Afin de le désaltérer aux fraîches eaux.
Mais le Scharatz ne veut point boire,
Il regarde attentivement autour de lui ;
Et voici qu'une vierge turque descend le chemin,
Tout enveloppée d'un voile tissu d'or.

Et lorsque la vierge fut sur la rive,
Elle se pencha sur les vertes ondes,
Et commença à parler ainsi :
« Dieu soit avec vous, flots verdoyants !
Dieu soit avec vous, ma dernière demeure !
Je veux finir ma vie avec vous désormais !
O mer profonde, j'aime mieux me marier
A toi, hélas ! qu'au détestable More ! »

Alors, le fils de roi, Marko, s'avançant :
« Arrête, ô noble vierge de Turquie !
Qui te porte à te précipiter dans le sein des flots ?
Pourquoi veux-tu te marier avec la mer ?
Dis ! quel grand malheur est donc tombé sur toi ? »

Et la vierge turque lui répondit :
« Éloigne-toi de ces lieux, bon derviche ;
Pourquoi demander quand tu ne peux aider ? »

Et du commencement jusqu'à la fin,
Elle conta ce qui l'amenait au bord de la mer.
« Enfin, dit-elle, j'avais entendu parler de Marko,
De Marko de Prilip, la blanche forteresse,
Et j'avais entendu dire qu'il était un héros, ce Marko,
Et que lui seul pourrait vaincre le More.
Alors, je l'implorai au nom de frère en Dieu,
Je le nommai parrain au nom de saint Jean,
Et lui promis de beaux et nobles dons,
Mais en vain! Marko me refusa son aide.
Puisse celle de Dieu lui manquer à son tour! »

Et Marko, fils de roi, lui répondit:
« Veuille ne point me maudire, ma sœur;
Vois, je suis devant toi, moi-même Marko. »

Quand la belle fille l'eut entendu,
Elle se jeta dans les bras du héros.
« O mon frère! royal rejeton Marko!
Ne m'abandonne pas au méchant More. »
Et le noble Marko lui répondit:
« Ma sœur, noble vierge de Turquie,
Non, aussi long-temps que ma tête tiendra là,
Je ne t'abandonnerai point au More!
Mais veuille ne dire à nul autre tout ceci,
Excepté à tes vénérables parents; dis-leur aussi
De m'envoyer quelque chose pour manger,
Et que surtout le vin n'y manque point;
Envoyez le tout à la nouvelle hôtellerie:
Quand le More arrivera avec les convives,
Qu'on le reçoive et le traite bien;

Et toi aussi, accueille le More,
Et garde qu'il ne s'élève aucune querelle dans la cour.
Je sais bien le temps que je prendrai pour t'enlever,
Si Dieu et la fortune des héros le permettent. »

Là-dessus, Marko retourne à son hôtellerie,
Et la vierge au palais de son père;
Et elle dit en hâte à ses nobles parents
Que Marko de Prilip était arrivé.
Le sultan et la sultane, ayant entendu cela,
Firent préparer un magnifique repas,
Bien pourvu de vin rouge et précieux,
Et l'envoyèrent à Marko dans l'auberge.

Marko se mit à table, et il savourait son vin,
Lorsque, dans Stamboul, chaque porte se ferma,
Et l'hôte lui-même vint pour tout fermer,
Et le fils de roi, Marko, lui demanda:
« Pourquoi donc fermez-vous si tôt les portes? »
Sur quoi l'hôte lui fit pour réponse:
« Eh! par le ciel, guerrier étranger!
Ignorez-vous que le More a demandé la princesse en mariage?
Et cela, pour la honte et douleur de notre maître!
Aujourd'hui soir, il vient pour la chercher;
Et comme nous avons grand'peur de lui,
Nous fermons de bonne heure les portes et les boutiques. »
Marko s'opposa à ce qu'il fermât la porte,
Il se plaça de manière à voir passer le More
Et tous les convives parés de fleurs.

Mais voici un grand tumulte dans Stamboul,
Voyez! le sombre More arrive monté
Sur sa svelte jument arabe,
Et avec lui cinq cents convives,
Et tous les cinq cents, noirs comme lui!
Noir est le conducteur, et noir est le héraut,
Et le fiancé lui-même est un noir Africain.
Fougueuse et bondissante, la cavale sautait,
Les pierres roulaient sous ses pieds
Et allaient fracasser les boutiques.
Quand le cortége arriva devant l'hôtellerie,
Le More dit en lui-même :
« Juste ciel! quelle merveille!
Tout est fermé dans la blanche Stamboul,
Tout fuit devant moi, de crainte et d'épouvante,
Et la porte de cette seule hôtellerie est ouverte?
Il n'y a peut-être personne dans cette auberge,
Ou seraient-ils assez fous
Pour n'avoir pas peur de mon approche! »

En disant cela, le More continua sa route.
Arrivé devant le palais du sultan,
Il campa dans ce lieu, et y passa la nuit;
Et, quand l'aube du matin parut,
Le sultan lui remit la jeune vierge,
Et le riche trousseau de la mariée,
Dont douze chevaux étaient pesamment chargés.

A travers la ville le More reprit sa route
Avec la vierge et tout le cortége des noces.
Mais, quand ils arrivèrent devant l'hôtellerie,

De nouveau la porte en était ouverte.
Le More pousse vivement sa cavale,
Il veut voir qui est dans l'auberge.
Marko était assis au milieu de la cour,
Assis, il se délectait à boire un vin pourpré;
Mais il ne buvait point comme il est coutume de boire:
Dans un bassin qui contenait douze mesures,
Il buvait d'abord, puis donnait le reste au Scharatz.
Une envie de querelle saisit le More;
Mais, à la porte, et bien attaché,
Le coursier du héros lui barrait le passage,
Et donnait des coups de pied à la cavale.
Alors le More retourna vers sa suite,
Et tous se dirigèrent vers le marché.

A cet instant Marko se lève,
Il jette à l'envers sa pelisse fourrée,
Il retourne son bonnet de peau de loup,
Il rattache les sangles de son coursier,
Suspend son outre à demi vide aux flancs du Scharatz,
Assujettit sa pesante et forte massue,
Prend en main sa lance de guerre,
S'élance sur le dos du coursier,
Et, l'éperonnant, il vole sur la place de Stamboul.

Marko atteint le cortége des noces,
Et aussitôt commence la querelle;
Il chasse depuis les derniers jusqu'aux premiers,
Et quand il arrive auprès de la mariée,
Il frappe à mort le parrain et le conducteur.
Le bruit en arrive jusqu'au More.

« Malheur à toi, vaillant More ! voici un héros
Qui a bouleversé le cortége de tes noces !
Il monte un coursier qui ne ressemble point aux autres coursiers,
Il est tacheté et luisant comme un taureau.
Ce n'est point un héros comme les autres héros,
Il porte une pelisse de peau de loup,
Sur la tête un bonnet semblable,
Quelque chose de noir entre ses dents (8),
Comme un jeune agneau de six mois.
En approchant il a commencé la querelle ;
Il a chassé depuis les derniers jusqu'aux premiers ;
Il a tué le parrain et le conducteur de la mariée. »

Aussitôt le More retourne sa jument,
Et, s'avançant vers Marko, il lui dit :
« Malheur à toi ! guerrier inconnu !
Quel est le diable qui te conduit ?
Et pourquoi viens-tu disperser mon cortége,
Et tuer mes parrains et conducteurs ?
Es-tu imbécile ? et ne sais-tu pas qui je suis ?
Ou bien es-tu puissant, mais devenu fou ?
Ou la vie t'est-elle devenue à charge ?
Écoute ! sur ma foi je te le jure,
Si je tourne vers toi la bride de ma cavale,
Sept fois je veux te fouler aux pieds,
Sept fois de-ci, sept fois de-là, . . .
Et ensuite je te trancherai la tête. »

Et le fils de roi, Marko, lui répondit :
« Ne le tente point, ô More farouche !

Car, si Dieu et la fortune des héros le permettent,
Non-seulement tu ne me fouleras point,
Mais tu ne pourras pas seulement m'atteindre. »

Voyez! comme il écume de rage le More!
Il tourne la bride de sa cavale arabe,
Il lui déchire les flancs à coups d'éperons,
Il veut écraser sous ses pieds le héros;
Mais c'est ce que ne souffre point le destrier Scharatz.
Il se dresse sur ses deux pieds de derrière,
Et, avec ceux de devant, il attaque la cavale,
Et la saisissant violemment avec les dents,
Il lui arrache de la tête l'oreille droite,
De telle sorte qu'elle nage bientôt dans son sang.

Voyez! quel terrible combat commence!
Comme héros et héros s'attaquent violemment,
Le fils de roi, Marko, et le sombre More!
Mais ni estoc ni taille ne peut abattre Marko,
Et d'aucun coup ne se laisse atteindre le More.
Ils combattent, et pendant quatre heures
Retentit le son aigu des sabres tranchants.
Enfin, le sombre More voit arriver l'instant
Où Marko doit le vaincre.
Soudain, il tourne la bride à sa svelte cavale,
Et il fuit en hâte dans les rues de Stamboul.
Marko le poursuit par derrière;
Mais la rapide cavale fuit;
Elle fuit, légère et rapide comme la Wila des forêts,
Et s'efforce d'échapper au vigoureux Scharatz.

Tout-à-coup Marko songe à sa massue;
Il l'arrache du pommeau de la selle,
Il la lance, et en atteint le More à l'épaule.
Voyez! il est jeté bas le More! et d'un coup de sabre
Marko tranche sa noire tête.

Puis, saisissant rapidement la bride de la svelte cavale,
Il retourne avec elle sur la place de Stamboul.
Tous les convives aux noces se sont dispersés,
Et toute seule l'attend la belle fille;
Autour d'elle sont les coursiers, au nombre de douze,
Qui portent le riche trousseau de la princesse.
Alors Marko reprend avec lui la jeune vierge,
Il la conduit à la cour du sultan son père,
Et parle en ces termes à l'illustre sultan :
« Vois, sultan! ici est ta fille, la belle vierge.
Voici la noire tête du More redouté;
Voici les coursiers, au nombre de douze,
Qui portaient le trousseau de la belle fille. »
Cela dit, il tourne en arrière la tête du Scharatz,
Et reprend le chemin de la blanche Prilip.
Mais, lorsque l'aube matinale parut,
Le sultan prit sept charges d'or,
Et la jeune vierge sept vêtements
Qui n'étaient ni tricotés, ni filés,
Ni même tissus à la navette,
Mais travaillés d'or pur.
Elle y joignit la coupe merveilleuse,
Autour de laquelle se roulait un serpent d'or
Dont la tête redressée

Montrait, au lieu de dents, des pierres précieuses,
De telle sorte, qu'à minuit comme à midi,
Leur éclat pouvait éclairer un festin.
Elle y joignit le sabre damasquiné
Qui portait trois poignées de pur or,
Et à chaque poignée trois pierres précieuses;
Et de plus l'écrit scellé du sceau royal,
Afin que nul vizir ne puisse le faire mourir
Sans l'ordre du sublime sultan.
Elle envoya le tout à Marko.
« Reçois, ô Marko! ce peu d'or et de biens;
Mais quand tu commenceras à en manquer,
Adresse-toi avec confiance à ton père,
Le sultan, et à ta sœur en Dieu, sa fille. »

MARKO, FILS DE ROI, RECONNAIT LE SABRE DE SON PÈRE.

A l'aube du jour, une jeune Turque,
Avant l'aurore et le lever du soleil,
Se rend aux rives du Mariza pour blanchir sa toile.
Jusqu'au lever du soleil, les eaux furent claires;
Mais, avec le soleil, elles se troublèrent,
Noirs et sanglants devinrent les flots;
Peu de temps après, ils charrièrent des coursiers et des bonnets,
Et, vers midi, descendirent des cadavres!

Parmi ceux-ci était un héros blessé,
Autour duquel se jouaient les vagues;
Cependant, s'élevant avec effort du sein des eaux,
Et voyant la vierge turque sur le rivage,
Il lui dit en la saluant du nom de sœur :
« O toi ! ma sœur en Dieu, belle vierge !
Jette-moi un bout de ta pièce de toile
Afin que je puisse me tirer de l'eau !
Éternellement je t'en remercierai ! »
Et la jeune fille, conjurée au nom de Dieu,
Lui jeta le bout de sa pièce de toile,
Et le tira de l'eau jusque sur le rivage.

Dix-sept blessures couvraient le corps du guerrier,
Et magnifique était son costume.
A son côté pendait un sabre
Dont la triple poignée était d'or pur,
Et que trois pierres précieuses ornaient;
L'épée elle-même valait bien trois villes impériales !
Et le héros dit à la jeune Turque :
« Aimable sœur ! jeune vierge turque !
Dis-moi, qui est avec toi au logis ?. . . »
Et la jeune Turque lui répondit :
« Une vieille mère, guerrier étranger,
Et un frère du nom de Mustaph-Aga. »
Et le brave héros blessé repartit :
« Va, chère sœur, jeune vierge de Turquie,
Dis à ton frère Mustaph-Aga
De me porter vers sa blanche demeure.
Vois, j'ai ici trois bourses pleines,

Dans chacune sont trois cents pièces d'or.
De l'une, je te récompenserai, jeune vierge,
Je donnerai l'autre à ton frère,
Et la troisième, je la garderai pour moi,
Pour la guérison de mes cruelles blessures.
Mais si Dieu m'accorde de guérir,
Toute ma vie je te tiendrai en honneur,
Toi et ton frère Mustaph-Aga. »

Aussitôt vers sa demeure court la jeune vierge,
Et de loin elle crie à son frère :
« O mon frère, Mustaph-Aga!
Des froides ondes du Maritza
J'ai tiré un guerrier mortellement blessé;
Il a sur lui trois bourses pleines,
Et dans chacune trois cents pièces d'or.
Il veut m'en donner une pour récompense,
La seconde à toi, frère Mustaph-Aga;
Seulement, il gardera la troisième
Pour la guérison de ses cruelles blessures.
Ne le trahis point, ô mon frère!
Ne tue point le guerrier blessé, Mustaph !
Mais apporte-le doucement dans notre demeure. »

Le Turc se rendit sur l'heure au bord du Maritza.
Quand il vit le guerrier blessé,
Il tira son cimeterre damasquiné,
Et, le balançant, il en coupa la tête du héros.
Ensuite, ayant dépouillé le corps de ses précieux habits,
Il reprit le chemin de sa demeure.

Sa jeune sœur se précipita à sa rencontre,
Et lorsqu'elle eut vu ce qu'il avait fait :
« Frère, s'écria-t-elle, puisse Dieu te punir!
Pourquoi as-tu si honteusement trahi
Celui que j'avais reconnu comme frère?
Pourquoi, misérable! me l'as-tu égorgé,
Pour l'amour d'un riche sabre?...
Ah! puisse ce sabre causer un jour ta perte! »
Parlant ainsi, elle s'enfuit en pleurant dans la tour.

Peu de temps s'écoula après cette aventure,
Lorsqu'un firman du sultan des Turcs
Vint ordonner à Mustaph de se rendre à l'armée ;
Aussitôt il s'arma pour aller en guerre,
Et il n'oublia pas de ceindre le beau sabre;
Mais, lorsqu'il fut au camp,
Chacun, petits et grands, admirait l'arme brillante,
Mais nul ne pouvait la tirer du fourreau.

Ainsi, le sabre passa de main en main,
Jusqu'à ce qu'enfin il arriva dans celles de Marko :
Et voilà que, de lui-même, le sabre sortit du fourreau.
Marko regarda attentivement la lame,
Et il découvrit dessus trois noms chrétiens :
Le premier était celui de Nowakis, l'armurier;
Le second, celui de Wukaschin, le roi;
Et enfin le troisième, son propre nom, Marko.
Alors, se tournant vers Mustaph-Aga, il lui dit;
« Jeune spahi! dis-moi,
D'où te vient ce sabre affilé?
L'as-tu obtenu pour de l'argent,

Ou dans la bataille l'as-tu conquis?
Ton père te l'a-t-il laissé en héritage,
Ou ton épouse t'en a-t-elle fait présent,
Un présent reçu de ses pères?»

Là-dessus le Turc Mustaph-Aga répondit:
« Avec sincérité, ô jeune infidèle Marko,
Je veux répondre à ta question.»
Et sans détour il raconta ce qui était arrivé.
Alors, le fils de roi, Marko, lui dit avec douleur:
« Pourquoi, ô Turc! et que Dieu t'en punisse!...
Pourquoi n'as-tu pas pansé ses blessures?
Aujourd'hui, pour récompense,
Je t'eusse obtenu du sultan une place d'aga.»

Et le Turc en riant dit à Marko:
« Ne parle point en fou, ô infidèle Marko!
Si tu disposes ainsi des places d'aga,
Que ne t'en procures-tu une?
Mais rends-moi mon sabre.»
Sans répondre, et agitant le sabre,
Marko trancha la tête du Turc.

A l'illustre sultan en parvint bientôt la nouvelle.
Il envoya aussitôt à Marko l'un de ses serviteurs.
Celui-ci vient vers le héros, il lui parle;
Mais, sans l'écouter, silencieux et irrité,
Marko est assis près de son outre de vin;
Enfin, fatigué de la présence et des discours du serviteur,
Il se lève, jette à l'envers sa pelisse sur ses épaules,
Prend en main sa forte massue,

Et ainsi armé, il se rend dans la tente du sultan.

Enflammé de colère et de chagrin,
Il entre et foule de ses bottes le tapis,
Jette sur le sultan un regard oblique, tandis que des larmes
Mêlées de sang se pressent dans ses yeux.
Quand le sultan vit le héros courroucé,
Et ainsi armé de sa redoutable massue,
Il recula; Marko s'avance et le presse
De façon à le coller contre les parois de la tente:
Le sultan cherche avec effroi dans sa ceinture,
Il en tire cent pièces d'or,
Et les donnant promptement à Marko :
« Prends, Marko! va boire à ma santé!
Qui t'a donc irrité, mon fils Marko?»
Et Marko : « Ne le demande point, ô sultan!
Vois, ici est le sabre de mon père!...
Si Dieu l'eût remis entre tes mains,
Ce serait contre toi que se tournerait ma colère...»
Disant ces mots, il sortit de la tente (9).

MARKO ET LES TURCS.

Il était à la chasse, le vizir Murat,
A la chasse dans la verte forêt des montagnes.
Il menait avec lui douze guerriers, héros turcs;
Mais de plus, le noble Marko.

Ils menaient la chasse depuis trois longs jours
A travers la forêt sans pouvoir rien prendre ;
Mais voilà que le hasard les conduit
Tout-à-coup au bord d'un lac vert et ombragé,
Où nageaient des canards aux ailes d'or.
Le vizir lança alors son faucon,
Afin qu'il fît sa proie des canards ;
Mais le noble oiseau disparut subitement à tous les yeux.
Il s'éleva au ciel, et se perdit dans les nuages.
Alors, le fils de roi, Marko, dit au vizir :
« Me serait-il permis, ô visir Murat !
De faire partir mon faucon,
Afin qu'il fasse sa proie des canards aux ailes d'or ? »
« A toi accordé, Marko ! et pourquoi pas ? »
Et le faucon de Marko, fils de roi,
S'élançant aussitôt vers les nues,
Vole, et saisit dans les airs le canard doré,
Et avec sa proie sur la terre retombe.
Quand le faucon du vizir vit cela,
Cette vue lui fut très-pénible et même insupportable ;
Car il avait la maligne habitude
De s'approprier la proie d'autrui.
Il fondit sur le brave faucon de Marko
Pour lui ravir le canard capturé.
Mais le faucon du fils de roi,
De sang-froid, et, comme son maître, mauvaise tête,
Ne cèda point le canard aux ailes d'or.
Il reçut rudement le faucon du vizir,
Et, avec colère, lui arracha ses plumes grises.

Mais quand le vizir vit ceci,
Douleur au cœur et colère le saisirent.
Aussitôt il saisit le faucon de Marko,
Le frappa contre un vert sapin,
Et lui rompit l'aile droite.
Douloureusement se plaignit le brave faucon de Marko.
Comme du fond d'un antre siffle le serpent,
Marko prit son faucon blessé,
Et tout en rattachant son aile brisée,
Il disait ces mots, d'une voix irritée :
« Malheur à moi! malheur à toi, mon faucon!
De chasser sans Serviens, de chasser avec des Turcs,
Et de souffrir de tels passe-droit!... »

Alors, promptement se levèrent ses compagnons;
Ils mirent leurs chevaux au galop, et s'éloignèrent
A la hâte de Marko, qu'ils laissent seul;
Et le fils de roi, achevant le pansement,
Demeura quelque temps dans la verte forêt montagneuse.

Quand il eut bien soigné son faucon,
Il monta rapidement sur les épaules du Scharatz,
Éperonna le bon coursier, qui vole sur les rochers,
Comme la rapide Wila des forêts; il vole,
Il vole, et laisse bientôt derrière lui la montagne.
Arrivé hors de la noire forêt,
Marko aperçut dans la plaine le vizir,
Et à ses côtés les douze guerriers turcs.
Mais quand Murat, se retournant,
Vit au loin le héros Marko,

Il parla ainsi à ses douze compagnons :

« Mes enfants ! vous, héros musulmans,
Voyez-vous là-bas ce tourbillon de poussière
Qui se détache de la noire montagne?
Dans ce tourbillon est le farouche Marko.
Voyez, comme avec fureur il éperonne son cheval !
Dieu sait si cela prendra bonne fin !. . .»

Dans ce moment, Marko, fils de roi, l'atteignit,
Et le héros, tirant le sabre du fourreau,
Chassa le vizir et ses compagnons
Devant lui, au loin sur la plaine,
Comme une volée de moineaux chassée par le vautour ;
Mais bientôt, atteignant les fugitifs,
Il abat du vizir la tête blonde ;
Et des jeunes héros, des douze,
Son sabre fait vingt-quatre morceaux.

Alors Marko, pensif, réfléchit
S'il se rendra vers le sultan à Jedren,
Ou s'il retournera à sa cour de Prilip.
Et quand il eut réfléchi, il se dit :
« Il vaut mieux que j'aille vers le sultan,
Et que de moi il apprenne ce que j'ai fait,
Que les Turcs m'accusent près de lui. »

Lorsque le héros Marko eut atteint Jedren,
Et qu'il se présenta devant le divan du sultan,
Ses yeux, farouches comme ceux d'un loup affamé,
Étincelaient ; on eût cru qu'il faisait des éclairs ;
Et, plein d'inquiétude, le sultan lui demanda :

« Dis-moi, mon fils, rejeton royal Marko,
Qui t'a donc irrité contre moi?
Que t'est-il arrivé de fâcheux? »
Là-dessus Marko lui avoua
Ce qu'avec Murat, le vizir, il était arrivé.
Et le sultan se mit à rire à plein gosier,
Et il dit tout bas au fils de roi :
« Que ta vie soit bénie pour cela, fils Marko!
Si tu ne te fusses point comporté de la sorte,
Je ne pourrais plus te nommer mon fils.
Du moindre Turc je peux faire un vizir,
Mais comme Marko on ne peut pas faire un héros. »

Et, fouillant dans sa poche de soie,
Il en tira mille pièces d'or,
Et les présentant au fils de roi, Marko :
« Prends cet or, mon fils, reçois-le de ton seigneur,
Et bois à ma santé, vaillant Marko. »

Marko prit la bourse en silence,
Et quitta le divan à l'heure même;
Car le sultan lui donnait cet or,
Non pour qu'il se rafraîchît avec du vin,
Mais pour qu'il s'éloignât promptement,
Car il était bien mauvais en colère Marko!

MARKO, FILS DE ROI, ET LE PRINCE WUTSCHA.

Le tonnerre roule-t-il ? ou la terre tremble-t-elle (10)?
Ce n'est point le tonnerre qui gronde,
Ce n'est point la terre qui frémit,
C'est le canon qui mugit dans la forteresse,
Dans la forte citadelle de Petervaradin ;
Il annonce au loin la joie du prince Wutscha.
Grande proie il a faite dernièrement!
Il a fait trois princes serviens prisonniers :
L'un est le seigneur Milosch de Pozerja;
Milan Topliza est le second;
Et le troisième, Kossanchitz Iwan.
Il a jeté les trois héros dans un cachot
Où l'eau atteint jusqu'à leurs genoux,
Où les ossements des morts leur montent jusqu'aux épaules!...
De désespoir il rugit le jeune Milosch !
De désespoir il se plaint et s'emporte!
Il ne peut se contraindre, et n'a point encore appris
A supporter le malheur avec un tranquille courage.
Plein de désespoir, il s'irrite et se lamente;
Il guette à la fenêtre du cachot
Pour voir s'il aperçoit quelqu'un dans la rue;
Mais personne de ceux qu'il connaît ne s'approche,
Jusqu'à ce qu'enfin un messager vient à paraître.
Alors le waivode Milosch s'écrie :
« O toi! mon frère en Dieu! messager !

Procure-moi, je t'en conjure, une petite feuille
Pour écrire une lettre en fins caractères. »
Et compatissant, au nom de Dieu le messager
Lui passa, comme il le souhaitait, une feuille.
Milosch alors s'assit pour écrire
A son ami, au fils de roi, Marko.
Il écrivit à Prilip, la blanche forteresse :
« Ami et frère, rejeton royal Marko !
Ne penses-tu plus à nous, tes amis ?
Un grand désastre m'est survenu, frère Marko,
Je suis entre les mains des Madschjares ;
Car le général Wutscha me tient captif
Moi et mes deux frères d'armes.
Il nous a jetés dans un profond cachot
Où l'eau nous vient jusqu'aux genoux,
Où les ossements des morts nous montent au-dessus
des épaules.
Voilà déja passé trois longs jours, frère !
Mais, si trois autres se passent encore,
Tu ne nous reverras jamais !
Délivre-moi, ami et frère Marko,
Soit par l'argent, soit par les armes. »
Ensuite, piquant son visage de sa plume,
Et recueillant quelques gouttes rouges sur sa joue,
Il signa la lettre de son sang,
Donna la lettre au messager,
Et pour le messager douze pièces d'or ;
Il parla ainsi au messager :
« Porte cet écrit à Prilip, la blanche forteresse,
Et dépose-le sur les genoux de Marko, fils de roi. »

Vers la blanche Prilip se dirigea le messager,
Et il y arriva le saint jour de dimanche,
Tandis que les habitants étaient à l'église.

Devant la noble église le messager s'arrêta,
Et attendit le fils de roi, Marko;
Et, quand le héros sortit de l'église,
Le messager mit son bonnet sous son bras,
Et, s'inclinant humblement vers la terre,
Il lui présenta la lettre en fins caractères.

Lorsque Marko eut reçu le message,
Il lut son contenu à l'heure même;
Et, quand il sut ce qu'on lui mandait,
Des larmes jaillirent des yeux du héros,
Et il parla ainsi le fils de roi, Marko :
« Malheur à moi ! ô frère et ami chéri !
En quel désastre, pauvre Milosch, es-tu tombé ?
Pourtant, aussi vrai que ma foi existe,
Ami, je veux te délivrer, te sauver,
Soit par argent, soit par les armes ! »

Et il retourna vers la tour élevée,
S'assit pour boire un peu de vin;
Puis il ceignit son sabre damasquiné,
Jeta sa pelisse de peau de loup sur ses épaules,
Et sur sa tête son bonnet de peau de loup,
Qu'il attacha avec un mouchoir de soie noire;
Et prenant sa lance de bataille,
Descendit à l'étable souterraine où était Scharatz,
Il le sella pour le voyage;

Il le sangla de sept bonnes courroies,
Le brida d'une bride tressée d'or,
Suspendit l'outre qu'il avait remplie de vin
Au pommeau de la selle, au flanc gauche du coursier,
Et au flanc droit sa pesante massue,
Afin que la charge ne vacillât ni d'un côté ni de l'autre.
Il se jeta enfin sur le dos du coursier,
Et, sortant ainsi de la blanche Prilip,
Il chevaucha vers la ville de Belgrade.

Quand il fut devant les portes de la ville,
Il s'arrêta pour se rafraîchir avec le vin;
Ensuite il remonta sur son Scharatz;
Et, comme il lui fallait traverser le Danube,
Il appela deux fois le batelier;
Mais, ne voulant pas l'attendre plus long-temps,
Il poussa Scharatz au milieu du Danube,
Et alla droit à Pétervaradin,
En traversant la verte plaine qui l'entoure.
Là, il arrêta son vigoureux destrier,
Planta sa lance dans le sol peu redouté,
Et lia Scharatz à la lance;
Détacha l'outre des flancs du coursier,
La jeta sur la verte plaine,
Et s'assit ensuite pour boire.
Mais il ne buvait pas le vin comme le vin se boit,
Il le buvait dans un bassin qui contenait douze mesures;
Il le vidait à moitié, et donnait le reste à Scharatz.

Lorsque la blanche lueur du matin parut,
Voici qu'en se jouant sur les remparts de la forteresse,

Accourt la jeune épouse de Welimir,
La bien-aimée bru du général Wutscha.
Elle regarda au loin sur la verte plaine
Où le héros se délectait à boire avec son cheval;
Et quand elle aperçut l'étranger,
Le frisson d'une fièvre de trois ans la saisit,
Et pleine d'effroi elle vola vers sa demeure.
Là, son beau-père lui demanda :
«Dis-moi, ma fille chérie, qu'as-tu qui te trouble?»
Et la jeune épouse de Welimir lui répondit:
«O mon cher beau-père, général Wutscha,
Là-bas, dans la campagne, est assis un jeune homme;
Dans la terre est plantée sa lance,
A cette lance est attaché un coursier,
Et une outre pleine de vin est à ses côtés;
Mais il ne boit pas le vin comme le vin se boit,
Il boit dans un bassin qui contient douze mesures,
Il en a vidé la moitié, et donné le reste au coursier!
Mais le coursier n'est pas comme un autre coursier,
Car il est tacheté comme un taureau.
Et le héros n'est point non plus comme un autre héros,
Il a une pelisse de peau de loup,
Sur sa tête un bonnet de même fourrure,
Lequel est attaché par un mouchoir de soie noire,
Et il tient quelque chose de noir entre les dents,
Justement comme un agneau de six mois.»
Et le feld-maréchal Wutscha lui repartit:

«Ne t'effraie point, ma chère fille,
J'ai déja de tels drôles dans mes cachots,

Et j'aurai bientôt celui-ci en mon pouvoir.»
Et il appela son fils Welimir:
« Écoute, mon cher enfant Welimir!
Arme-toi, et prends avec toi trois cents cavaliers;
Descends là-bas sur la vaste plaine,
Et amène-moi le héros qui s'y repose. »

Sur ses pieds légers Welimir s'élance,
Il s'arme, prend trois cents cavaliers,
Se jette sur son coursier fougueux,
Et, quittant les portes de la forteresse,
Lui et les siens ont bientôt entouré le héros.

Marko était assis, et se délectait à boire son vin noir;
Mais le Scharatz remarqua l'approche des cavaliers,
Et, frappant du pied la terre,
Le beau coursier se rapprocha de son maître;
Et quand Marko se fut assuré
Que tous les cavaliers l'entouraient,
Il acheva de boire le vin de la coupe,
La jeta négligemment sur le gazon,
Et monta à l'instant sur le dos du Scharatz.

Sur le héros toute la troupe des cavaliers se précipite.
Mais c'était plaisir de voir
Comme le héros les disperse à l'entour!
Juste comme un faucon parmi les colombes!
Ceux-ci, atteints par le sabre damasquiné;
Ceux-là, écrasés par les pieds du destrier;
D'autres, engloutis dans les eaux du Danube.
A travers la plaine fuyait le jeune Welimir;

Mais, poursuivi par le fils de roi, Marko,
Celui-ci l'eut bientôt atteint à l'aide du Scharatz.
Il le toucha légèrement de sa massue,
Et le jeune homme tomba sur la verte prairie.
Alors Marko, descendant de cheval,
Lia les pieds et les mains de Welimir,
Et le suspendit à la selle du Scharatz.
Il retourna ensuite près de l'outre,
Jeta son captif sur le gazon,
Et, s'asseyant de nouveau, se remit à boire.

Elle vit tout ceci la femme de Welimir,
Et courant de nouveau près de son beau-père :
« Malheur sur malheur ! s'écria-t-elle,
Tous les cavaliers sont morts !
Mon Welimir est captif !
Le héros lui a cruellement lié pieds et mains;
Et il savoure de nouveau son vin précieux,
Tandis que mon époux gît sur la plaine. »
Et à la bru le feld-maréchal répondit :
« Bannis ta crainte, fille chérie !
Tu vas voir maintenant agir le vieillard. »

Le tonnerre du canon fait trembler la forteresse;
Trois mille cavaliers sortent des remparts.
Le prince, monté sur une jument arabe,
Sort des portes de Pétervaradin,
Et conduit les cavaliers dans la plaine.

De nouveau Marko est investi;
Mais le héros ne voit ni n'entend rien.
Cependant le destrier Scharatz les aperçoit;

Furieux, il bat de son pied la terre,
Et se tourne en approchant de son maître.
Lorsque le seigneur Marko s'aperçoit
Qu'il est entouré par la cavalerie,
Il s'élance d'un pied léger,
En un instant il est sur le dos de son coursier.

Ah! qu'il était beau de voir
Comme il dispersa les cavaliers sur la plaine!
Il tenait son sabre dans la main droite,
Dans la gauche sa lance de bataille,
Et la bride du coursier entre ses dents.
Quand Marko frappait du sabre,
D'un corps il en faisait deux.
Tout ce que Marko touchait de sa lance
Tombait, et roulait à bas de cheval;
Et à peine s'était-il tourné çà et là,
Que toute la cavalerie était en fuite;
Et vers la forteresse fuyait aussi le général Wutscha,
Sur sa légère cavale arabe,
Poursuivie par le hardi coursier de Marko;
Et Wutscha éperonnait la jument prompte comme le vent.
Il voulait atteindre les murs de Pétervaradin.
Alors Marko, balançant sa puissante massue,
La lança au loin sur la plaine,
Le manche atteignit le fugitif dans sa course;
Il tomba sur la verte plaine le feld-herr.
Marko se jeta aussitôt après lui,
Lui lia les mains sur le dos,

Lui attacha les deux pieds ensemble,
Le suspendit à la selle du Scharatz,
Et, s'emparant aussitôt de la jument arabe,
Il les amena tous deux près de Welimir;
Alors, liant les deux captifs ensemble,
Il les suspendit à la selle de la cavale,
Attacha celle-ci à son coursier Scharatz,
Et avec cette double proie reprit le chemin de Prilip,
Où il fit jeter les deux captifs au cachot.

Là-dessus, l'épouse du feld-herr écrivit une lettre,
Et l'envoya vers la forteresse de Prilip:
« Toi, mon frère en Dieu! vaillant Marko,
Ne tue point mon époux le feld-herr Wutscha,
Veuille ne point mettre à mort mon fils Welimir,
Demande pour cela tout ce que tu voudras. »

L'écrit parvint au fils de roi, Marko,
Et quand il eut vu ce qu'il contenait,
Il répondit par une autre lettre:
« Fidèle épouse du feld-herr Wutscha,
Renvoie-moi mes amis captifs,
Et chacun avec une charge d'argent;
Renvoie-moi aussi le vieillard Topliza,
Mais avec lui trois charges d'or,
Car le héros a perdu beaucoup de temps;
Envoie-moi également trois charges d'argent
Dont le poids charge même mon Scharatz.
Donne tout cela, femme du feld-herr Wutscha;
Quant au surplus des conditions,
Le waiwode Milosch en décidera. »

Cet écrit alla vers Pétervaradin,
Et parvint à la fidèle épouse de Wutscha;
Quand la noble dame eut vu
Ce qu'exigeait Marko de Prilip,
Elle prit la clef de la prison,
Ouvrit l'effroyable cachot,
Et en fit sortir les trois jeunes waiwodes,
Et le vieux Topliza avec eux.
Elle les conduisit dans sa blanche tour,
Fit venir diligemment des barbiers;
L'un les lava, l'autre les rasa,
Et le troisième leur raccourcit les ongles.
Ensuite elle plaça devant eux du vin et de l'eau-de-vie,
Et ne les laissa manquer d'aucun soin de l'hospitalité.
Quand la noble dame eut fait tout ceci,
Elle dit à Milosch le waiwode:
« Je te conjure, waiwode Milosch!
Laisse-moi mon seigneur et époux Wutscha,
Laisse-moi mon fils chéri Welimir! »

Et lui répondit Milosch de Pozerja :
« Ne crains rien, ô maîtresse! mais écoute.
Donne-moi le coursier noir que ton époux
Ne monte qu'une fois chaque année
Lorsqu'il va à l'église de Tékijir;
Comme lorsqu'il porte Wutscha, qu'il soit paré;
Gaîment il me portera à travers les plaines.
Donne-moi aussi la superbe voiture dorée
Et les douze chevaux noirs
Qui traînent le feld-herr ton époux,

Lorsqu'il se rend à Vienne, près de l'empereur;
Elle servira à porter le vieux Topliza.
De plus, donne-moi l'habit avec lequel ton époux
Se pare aux fêtes de Pâques,
Pour en décorer mon frère Milan Topliza. »

Et elle accorda tout, la noble épouse du feld-herr,
Et non-seulement à chacun mille pièces d'or,
Mais encore du vin pour boire pendant le voyage.
Alors tous partirent pour la blanche Prilip,
Où, plein de joie, les reçut le seigneur Marko.
Aussitôt hors des cachots il fit sortir le feld-herr
Et le jeune homme, son fils Welimir.
Il les fit escorter et conduire sûrement
Jusqu'à leur forteresse de Pétervaradin.

Les amis, pendant ce temps, se partagèrent l'argent.
Assis, ils se réjouissaient à boire du vin doré,
Se baisaient leur blanc visage,
Et la main vaillante qui les avait délivrés;
Ensuite chacun d'eux retourna dans son pays.

LA FILLE DU ROI MORE.

La mère de Marko, fils de roi, lui dit
Un jour: «Dis-moi, mon cher Marko,
Pourquoi bâtir tant de pieux monastères?
Deviens-tu prodigue de ton or?
Ou t'es-tu rendu coupable de quelque crime devant Dieu?»

Et lui répondit le seigneur Marko :
« Oui, par le ciel! chère et vieille mère!
Un jour (c'était au pays des Mores)
J'allais de grand matin à la citerne,
Je voulais là abreuver mon Scharatz;
Mais quand j'approchai de la citerne,
Douze Mores attendaient pour y puiser de l'eau.
Alors je voulus rompre leur rang,
Chère mère, et abreuver mon Scharatz avant eux;
Mais les douze Mores ne le souffrirent point,
Et là-dessus nous commençâmes à nous battre.
Balançant ma puissante massue,
J'abattis un des noirs combattants;
J'en abattis un, sur moi tombèrent onze;
J'en abattis deux, sur moi tombèrent dix;
J'en abattis trois, sur moi tombèrent neuf;
J'en abattis quatre, sur moi tombèrent huit;
J'en abattis cinq, et sur moi tombèrent sept.
Six étaient abattus, mais sur moi tombèrent les six autres,
Et ils me vainquirent, les six derniers.
Ils me lièrent les mains sur le dos,
Et me conduisirent au roi des Mores,
Et le roi me fit jeter dans une prison.

Sept ans je vécus dans les cachots,
Et je n'aurais su, ni quand l'été arrivait,
Ni quand l'hiver était venu,
Si je n'eusse remarqué, ma mère,
Lorsque les jeunes filles se jouaient avec des boules de neige,

Qu'il tombait de la neige dans ma prison;
Alors je voyais que l'hiver était arrivé.
Et quand il y tombait des bouquets de lis,
Alors, mère, je voyais que l'été était proche.
Mais, quand la huitième année se fut écoulée,
Ce n'était plus mon cachot qui me tourmentait;
Ce qui me tourmentait, c'était la fille moresque.

La fille chérie du roi des Mores...
Quand l'aube blanchissait, quand le soir noircissait,
Elle venait au soupirail de mon cachot, disant:

« Pourquoi te flétrir ainsi en prison,
Pauvre Marko? Donne-moi ta fidèle parole
Que tu me prendras pour épouse
Si je te délivre de ce cachot,
Et des entraves ton beau Scharatz;
Je prendrai avec moi des ducats d'or,
Autant que tu en voudras, ô Marko! »

Quand je me vis dans cet embarras, mère,
J'ôtai mon bonnet et le posai sur ses genoux;
Et, moi-même à genoux, je jurai ainsi:
« Par ma foi de chrétien, je ne t'abandonnerai point!
Par ma foi, je ne te tromperai jamais!
Par ma foi, je te prendrai pour ma femme!
Le soleil peut rompre ses promesses,
Et ne point paraître en hiver comme en été;
Mais moi je ne romprai jamais mon serment! »

Et elle me crut, la vierge abusée,
Elle crut ce que je lui avais juré!

Un soir qu'il commençait à faire sombre,
Elle ouvrit les portes de mon cachot;
Elle me conduisit hors de la prison, mère!
Elle m'amena mon vigoureux Scharatz,
Et pour elle un coursier encore meilleur;
Tous deux portaient des sacs pleins de ducats;
Elle me remit mon sabre damasquiné,
Et tous deux aussitôt, montant les deux coursiers,
Nous partîmes de nuit du pays des Mores.

Mais quand le jour parut,
Je descendis de cheval pour me reposer;
La Moresque s'assit près de moi,
Et m'entoura de ses bras noirs.
O ma mère!... quand je vis de près
Comme elle était noire, comme ses dents étaient blanches,
Il me prit un tel frisson d'horreur et d'effroi,
Que, saisissant mon sabre damasquiné,
Et tirant la Moresque par sa ceinture de soie,
A travers son corps s'enfonça l'acier tranchant...

Soudain, je me jetai sur le dos de Scharatz.
Défaillante, la tête de la Moresque me cria:
« O toi! mon frère en Dieu, Marko!
N'avais-tu pas juré, ingrat, de ne point me délaisser?..»

« Mère, c'est ainsi que j'ai péché devant Dieu,
C'est ainsi que j'ai gagné tant d'or,
Et voilà pourquoi je fonde tant de pieux monastères! »

BOGDAN-LE-COLÉRIQUE.

Trois chefs serviens chevauchaient dès l'aube
Vers les bords rocailleux d'Amselfeld :
L'un d'eux était le héros de Prilip, Marko ;
Relja de Pazar était le second ;
Et le troisième, Milosch de Pozerja.
Voilà qu'ils arrivent à un vignoble
Où se trouvait alors Bogdan-le-Colérique.
Le coursier de Relja galope gaiement,
Le héros le dirige à travers les vignes,
Et il cueille des raisins dans le vignoble de Bogdan.

Alors le héros de Prilip, Marko, s'écrie :
« Garde-toi de toucher à ces riches vignes !
Si tu savais à qui elles appartiennent, ô Relja !
Soudain tu détournerais ton coursier :
Le maître de ce vignoble est Bogdan-le-Colérique.
Moi-même un jour passant ici,
J'ai osé cueillir quelques grappes ;
Bogdan-le-Colérique m'ayant aperçu,
S'élança sur sa svelte cavale arabe ;
Je n'osai point l'attendre, et, fuyant,
Je gravis en hâte la colline pierreuse :
Mais derrière moi galopait le Colérique,
Monté sur sa svelte jument d'Arabie.
Si je n'eusse eu mon bon coursier, le Scharatz,
Cette fois il m'eût atteint.

Cependant Scharatz allait en avant sans relâche,
Et la jument arabe commençait à faiblir.
Alors le colérique Bogdan s'en apercevant,
Saisit aussitôt sa puissante massue,
La lança après moi sur la colline,
Et il m'atteignit aux reins, frères,
Juste avec le manche de la massue.
Je tombai sur les oreilles de mon coursier;
A peine pus-je lui renvoyer la mienne,
Et sans relâche je continuai à fuir vers les frontières.
Sept ans se sont écoulés depuis ceci,
Jamais je ne suis revenu par ce chemin. »

Le héros n'avait pas encore fini
Qu'on vit un épais nuage s'amasser
Au-dessus du vignoble de la côte:
Et voilà que les trois chefs serviens voient
Bogdan-le-Colérique venir à eux,
Accompagné de douze waiwodes à cheval.
Quand Marko, fils de roi, l'aperçut,
Il dit à ses compagnons :
« Écoutez, mes frères d'adoption,
Voilà qu'il vient à nous le Colérique;
Nous sommes tous trois perdus !
Voyons si nous pouvons encore lui échapper. »

Là-dessus Milosch de Pozerja :
« Marko, fils de roi, mon frère d'adoption,
Jusqu'à ce jour chacun prétend
Qu'il n'est point sur la terre de meilleurs héros
Que nous trois, waiwodes serviens;

Il vaut donc mieux succomber tous trois
Que de fuir aujourd'hui honteusement (11).

Quand Marko eut ouï ceci,
« Eh bien, écoutez, frères d'adoption,
Alerte! et partageons la besogne!
Dites, lequel préférez-vous d'attaquer,
Bogdan, ou ses douze waiwodes?...»

Milosch et Relja lui répondirent:
« Nous aimons mieux attaquer Bogdan. »
Marko entendit à peine ceci,
Que Bogdan attaqua ses deux compagnons;
Mais Marko, balançant sa puissante massue,
Écarta à grands coups les douze waiwodes:
En peu d'instants ils furent dispersés,
Et tous les douze gisaient sur le sable.
Marko alors leur lia les mains,
Et les chassa devant lui autour du vignoble;
Mais voyez! le colérique Bogdan aussi
Chassait devant lui Milosch et Relja,
Les mains honteusement garrottées!

Quand Marko, fils de roi, vit ceci,
Il s'effraya comme il n'avait jamais été effrayé,
Et il regarda et chercha où il voulait fuir.
Cependant et soudain, lui revint dans l'esprit
Le serment qu'ils avaient fait tous trois,
De ne jamais s'abandonner dans le danger,
Mais de s'assister mutuellement dans le péril;
Alors il tint de court la bride au Scharatz,

Abaissa son bonnet de zibeline sur son front,
Tellement que la fourrure et ses sourcils se confondaient,
Et, saisissant son sabre damasquiné,
Il s'arrêta, et fixa sur Bogdan son puissant regard.
Bogdan était près de sa vigne;
Il vit briller les yeux noirs de Marko;
Mais, à la vue de ces yeux terribles,
Les jambes lui fléchirent sous lui,
Et le cœur lui trembla.
Marko regardait le colérique Bogdan;
Bogdan attachait son regard sur Marko;
Mais l'un n'osait attaquer l'autre.

Enfin le Colérique parla ainsi :
« Marko, viens! faisons la paix!
Rends-moi mes douze waiwodes,
Je te rendrai tes compagnons, Milosch et Relja! »

Marko, entendant ces paroles,
Lui accorda volontiers sa demande;
Il rendit les douze waiwodes,
Et Bogdan lui rendit ses frères d'armes.

Marko détacha alors du coursier l'outre pesante,
Et les héros s'assirent pour boire le vin précieux,
Et manger des raisins de la vigne de Bogdan.
Lorsque le vin leur eut monté à la tête,
Les waiwodes serviens se levèrent,
Et reprirent leurs bons coursiers.

Au départ, Marko dit au vieux Bogdan :

« L'aide de Dieu soit avec toi, colérique Bogdan!
Puissions-nous, sains et saufs, nous revoir bientôt,
Et nous délecter ensemble à boire de bon vin! »

Mais le colérique Bogdan répondit :
« Va aussi avec l'aide de Dieu, ô fils de roi, Marko!
Mais puisse jamais mon œil ne te revoir!
Tu m'as apparu aujourd'hui si terrible,
Que je souhaite ne jamais te rencontrer! »

Marko et ses frères chevauchèrent vers la côte,
Et le colérique Bogdan demeura près de son vignoble.

LE COMBAT DE MARKO ET DE MUSSA.

Mussa l'Albanais buvait du vin
Dans la belle hôtellerie de Stamboul;
Et quand le vin commença à lui monter à la tête,
Ivre qu'il était il parla ainsi :
« Voilà déja plus de neuf longues années
Que je sers le sultan de Stamboul (12),
Et je n'ai encore gagné ni armes, ni coursier,
Ni seulement un habit, soit neuf, soit même demi porté.
Maintenant, je le jure sur ma foi!
Je veux partir, aller sur les côtes;
Je veux fermer les ports,

Intercepter les routes du bord de la mer,
Et bâtir une tour sur la rive,
Autour de laquelle seront des crocs de fer,
Où je pendrai les prêtres et les pélerins du sultan. »

Ce que l'Albanais avait juré dans l'ivresse,
Il l'effectua lorsqu'il fut à jeun;
Il partit, se rendit sur la côte,
Ferma les ports de la mer,
Et intercepta les routes qui y conduisaient.
Tout l'argent du sultan qui provenait de là,
Bien trois cents charges d'or par an,
Il prit tout pour lui l'Arnaute!
Sur le rivage il bâtit une forte tour,
Garnie de longs crocs de fer,
Auxquels il pendait chaque jour les prêtres et les pélerins.

Lorsque les plaintes en vinrent au sultan,
Celui-ci envoya vers lui le vizir de Kjupri,
Et avec lui trois mille guerriers.
Quand ils arrivèrent sur le rivage
L'Arnaute les défit tous;
Il prit vivant le vizir de Kjupri,
Lui lia les mains sur le dos,
Et les pieds sous son coursier,
Et le renvoya ainsi vers Stamboul.
Le sultan chercha alors d'autres guerriers;
Il offrit d'innombrables trésors à celui
Qui tuerait Mussa le voleur de grands chemins;

Mais de tous ceux qu'il envoya contre Mussa,
Nul ne revint dans la blanche Stamboul.
Le sultan était courroucé et profondément affligé,
Lorsque le Chodscha de Kjupria lui parla ainsi :
« Écoute-moi, seigneur et maître, sultan de Stamboul!
Si nous avions maintenant le Kraljewitz* Marko,
Lui seul pourrait nous débarrasser de Mussa! »
Le sultan jeta sur Chodscha un sombre regard,
Et de ses yeux jaillirent des larmes amères :
« Laisse-moi, Chodscha de Kjupria!
Que viens-tu me parler de Marko,
Dont les os sont maintenant en poussière?
Ils sont pleins, les jours des trois années,
Depuis que j'ai fait jeter Marko dans une prison,
Que je n'ai pas ouverte depuis!...»

Là-dessus le Chodscha repartit :
« Grace! sultan! mon seigneur et maître!
Dis! que donnerais-tu à l'homme
Qui te dirait que Marko est en vie? »

Le sultan répondit aussitôt :
« Je le nommerais pacha de Bosnie,
Immuable pour neuf pleines années,
Et sans exiger de lui un para.»

Le Chodscha se levant soudain,
Courut ouvrir les portes du cachot,

* *Fils de roi*, surnom de Marko.

En fit sortir le Kraljewitz Marko,
Et le conduisit devant le glorieux sultan.
Les cheveux du héros tombaient jusqu'à terre,
Et le couvraient tout entier;
De ses ongles allongés il eût pu labourer le sol;
Les vapeurs empestées du cachot l'avaient fort dégradé,
Et son teint était de la couleur d'une pierre sépulcrale.

Le sultan parla ainsi au Kraljewitz Marko:
« Es-tu donc vraiment encore en vie, Marko? »
« Je le suis, sultan, mais aussi devenu bien maigre... »
Et le sultan commença à lui conter
Tout ce que Mussa l'Arnaute avait fait;
Ensuite il demanda au Kraljewitz:
« Pourrais-tu hasarder, ô Marko!
De te rendre sur les côtes de la mer
Pour combattre et vaincre ce brigand?
Je te donnerais autant d'argent que tu en voudrais. »

Là-dessus le Kraljewitz Marko répondit:
« Ah! sultan! par le Dieu tout-puissant!
Les vapeurs du cachot m'ont cruellement défiguré,
Mes yeux y voient à peine:
Comment donc pourrais-je combattre et vaincre?
Mais fais-moi conduire dans une bonne hôtellerie,
Qu'on me donne du vin et du brandevin,
De la chair du mouton le plus gras, en abondance,
Et du pain le plus blanc;
Que je me refasse pendant quelque temps.

Je t'annoncerai moi-même quand je serai
En état de combatttre ton ennemi. »

Aussitôt le sultan fit appeler trois barbiers;
L'un d'eux lava, l'autre rasa Marko,
Et le troisième lui coupa les ongles;
On le conduisit dans une bonne hôtellerie,
On lui fit donner du vin, du brandevin,
Et des viandes grasses en abondance,
Ainsi que du pain le plus blanc.
Marko se reposa ainsi pendant une lune,
Et peu à peu la vie et les forces lui revinrent.

Le sultan lui dit alors:
« Eh bien, Marko, peux-tu te confier à tes forces?
Le peuple en fureur m'accable de ses plaintes
Contre le brigand digne de malédictions. »

Marko répondit à l'illustre sultan:
« Fais-moi apporter un bâton de cornouiller
Bien sec, et coupé au tronc depuis neuf ans;
Je verrai alors ce que je suis en état de faire. »
On apporta au héros ce qu'il avait demandé.
Marko pressa fortement le bois de sa main droite.
Deux fois le bois creva sous l'effort,
Mais nulle goutte d'eau n'en sortit;
« Dieu me soit en aide, sultan!
Mais il n'est pas encore temps. »

Il demeura encore un mois dans l'hôtellerie,
Et de plus en plus il se fortifiait Marko;

Déja il se sentait propre au combat,
Quand il demanda de nouveau le cornouiller.
Et le pressant de la main droite,
Le bois creva une fois, deux fois, trois fois,
Et trois gouttes d'eau en jaillirent.

Alors Marko dit au sultan :
« Maintenant, sultan, je suis en état de combattre. »
Il alla ensuite chez l'armurier Nowak :
« Forge-moi un sabre comme tu n'en as jamais
forgé un pareil, Nowak! »

Et il lui donna pour cela trente pièces d'or.
Il revint alors à son hôtellerie,
Et se mit à boire du vin pendant trois jours,
Puis il retourna chez l'armurier :

« As-tu fini mon sabre, Nowak? »
Celui-ci lui présenta l'arme nouvellement fourbie;
Et Marko lui demanda encore une fois:
« Armurier, est-il bon ce sabre? »

Et l'armurier répondit :
« Vois! ici est le sabre, là est l'enclume,
Essaie toi-même si l'acier est bien trempé! »

Marko prit le sabre de la main droite,
Le balança rapidement, en frappa l'enclume,
Et sépara du coup l'enclume en deux;
Alors il demanda encore à l'armurier :

« Dis-moi, au nom de Dieu, ô Nowak!
N'as-tu jamais forgé une meilleure arme? »

Et l'armurier tout glorieux répondit:
« Oui, certes, Kraljewitz Marko!
J'en ai un jour forgé une meilleure,
Un meilleur sabre pour un meilleur héros.
Lorsque Mussa partit pour la côte,
Je lui ai forgé un sabre,
Et lorsqu'il voulut l'essayer sur l'enclume,
Non seulement l'enclume, mais le bloc,
Se fendirent sous le coup. »

Violemment courroucé, Marko dit alors :
« Tends la main, armurier, tends la main;
Il faut que je te paie le sabre. »
Nowak se laissa tromper, l'infortuné!
Il se laissa tromper, et tendant sa droite,
Marko, en balançant le sabre,
Lui abattit le bras droit jusqu'à l'épaule.
« Prends ceci pour récompense, armurier Nowak,
Tu n'en forgeras plus désormais de meilleurs ni de pires.
Au surplus, voici cent pièces d'or
Pour t'aider, le temps qu'il te reste à vivre. »
Et lui jetant les cent pièces d'or,
Il s'élança sur son coursier de bataille,
Et chevaucha droit vers les côtes maritimes,
Cherchant et demandant partout Mussa.

Un matin qu'il chevauchait avant l'aurore
Dans les défilés montagneux du Katsehanik,
Il aperçoit tout-à-coup le brigand Mussa,

Qui, les jambes croisées sur son coursier noir,
Lançait en se jouant sa massue jusqu'aux nues,
Et la rattrapait d'une main sûre.
Lorsque Marko fut proche,
Il parla ainsi au brigand Mussa :
« Debout ! héros Mussa ! il faut que tu me cèdes,
Que tu me cèdes, ou que moi-même je te dompte. »
Et l'Arnaute Mussa répondit :
« Passe ton chemin, Marko, ne me cherche point querelle,
Ou plutôt, mets pied à terre, et viens boire avec moi.
Mais quant à te céder la place, jamais !
Si une reine t'a donné le jour,
Dans un palais, sur de moelleux coussins,
Si elle t'a emmaillotté dans des langes de soie,
Et lié de bandelettes tressées d'or,
Si elle t'a nourri de miel et de sucre,
Pour moi, une sauvage Albanaise m'a enfanté
Près de ses brebis sur la pierre brute ;
Elle m'a entouré de son manteau grossier,
Elle m'a lié avec des jets de ronces,
Et nourri de bouillie d'avoine.
Toutefois ma mère m'a fait jurer
De ne jamais céder le pas à personne. »

Quand Marko de Prilip eut ouï ceci,
Il lança rapidement sa lance de bataille
Vers la poitrine du héros Mussa :
Celui-ci la reçut avec sa massue,
Et repoussa loin de lui le fer redoutable.

Il prit alors sa lance
Pour en frapper Marko.
Mais ce héros la reçut avec sa massue,
Et brisa l'arme ennemie en trois morceaux.
Tous deux alors saisirent leurs sabres,
Et avec fureur l'un attaque l'autre.
Marko balançait le sabre,
Mussa parait le coup avec la massue,
De telle sorte que l'arme se brisait en éclats.
Aussitôt Mussa dirigea son sabre
Pour en atteindre Marko,
Mais celui-ci para le coup avec sa massue,
De sorte que la lame sauta de la poignée.
Alors les héros commencèrent le jeu des massues,
Et à combattre avec ces masses ailées;
Les plumes de toutes deux se touchaient (13),
Et volaient sur la verte plaine.
Bientôt les héros s'élancent à bas de leurs coursiers,
Tous deux se saisissent corps à corps,
Et l'un s'efforce d'étendre l'autre sur la terre.
Ils se tiennent étroitement embrassés, les héros;
Ils luttent vigoureusement Marko et Mussa.
Mais Marko est inébranlable,
Et Mussa résiste à toute attaque.
Ils luttent ainsi depuis l'aurore d'un jour d'été
Jusqu'à l'heure brûlante de midi.
Une blanche écume baigne Mussa;
Une écume épaisse, sanglante, couvre Marko.
Alors le brigand Mussa lui dit :
« Cède, Marko, cède, ou je cède à mon tour! »

Marko le sentant fléchir, redoubla ses efforts,
Mais il ne put l'entraîner.
Mussa le sentant plier à son tour,
Réunit toutes ses forces, jeta Marko sur la terre,
Et tomba lui-même sur le héros terrassé.

Au désespoir, Marko gémit douloureusement:
« Oh! où es-tu? Wila! sœur d'adoption!
Oh! où es-tu? et n'as-tu jamais été?
Ne m'as-tu pas juré lorsque nous fîmes alliance,
Que partout où serait pour moi le péril,
Tu viendrais aussitôt à mon secours?...

Du sein des nues la Wila répondit:
« Pourquoi ces cris, frère d'adoption, Marko Kraljewitz,
Ne t'en avais-je pas prévenu, malheureux!
Pourquoi as-tu vidé cette querelle, le saint jour de dimanche?
Honte pourtant serait d'être ici deux contre un....
Mais où est donc l'étui de tes couteaux? (14)... »
Dans cet instant Mussa regarda aux nuages,
Pour voir d'où venait cette voix;
Marko tira doucement son coutelas,
Et le plongea si bien dans le flanc de Mussa,
Que la pointe en ressortit par sa gorge.
Soudain Mussa tomba mort;
Son poids écrasait Marko,
Et ce fut avec peine qu'il s'en débarrassa.
Mais lorsqu'il se trouva debout,
Il vit avec surprise trois cœurs de héros
Dans le sein de Mussa! trois cœurs de héros,

Et trois rangs de côtes, l'un sur l'autre !
Un de ces cœurs palpitait faible et mourant;
L'autre avait encore un mouvement rapide;
Dans le troisième dormait un mauvais reptile.
Et lorsque le serpent s'éveilla,
Le corps mort du héros tressaillit.
Le serpent dit alors à Marko :
« Remercie Dieu, ô Kraljewitz Marko,
De ce que je ne m'éveillai point tandis que Mussa vivait :
Il t'en serait arrivé triple malheur..... »

Quand Marko eut vu et entendu ceci,
Des pleurs ruisselèrent de ses yeux :
« Malheur à moi! s'écria-t-il, ô malheur!
J'ai anéanti un meilleur que moi! »

Là-dessus, séparant la tête du tronc,
Il la mit dans le sac à avoine du Scharatz,
Et l'emporta vers la blanche Stamboul.
Lorsqu'il la jeta devant le sultan,
Celui-ci se leva plein d'épouvante;
Et Marko lui dit avec un rire amer :
« N'aie pas peur! sultan, l'ennemi est mort!
Mais comment l'aurais-tu donc reçu vivant,
Si tu frissonnes à l'aspect de sa tête morte?... »

Le sultan, sans répondre, lui donna trois charges d'or.
Il reprit le chemin de la blanche Prilip, Marko,
Et sur le mont Katschanik demeura mort le héros Mussa.

LA MORT DE MARKO, FILS DE ROI.

Dès l'aurore, chevauchait le noble Marko,
Avant que le soleil éclairât le matin du dimanche;
Il chevauchait du bord de la mer aux montagnes,
Et quand il fut sur le haut de la montagne,
Tout-à-coup son Scharatz commença à broncher,
Il commença à broncher et à pleurer.
Cela fut pénible au cœur du fils de roi,
Et il dit à son coursier Scharatz :
« Eh ! mon vieil ami, mon fidèle Scharatz !
Voilà cent soixante ans
Que nous vivons comme deux bons compagnons,
Et jusqu'alors tu n'avais jamais bronché !
Et aujourd'hui tu commences à broncher,
A broncher et à pleurer ?
Le Seigneur le sait ! cela ne m'annonce rien de bon.
Certes, il est ici question d'une vie en péril,
Est-ce la mienne ou la tienne? »

Tandis que Marko parlait ainsi,
La Wila des montagnes d'Urwina lui cria :
« Écoute, frère, royal rejeton Marko!
Sais-tu, ami, pourquoi ton coursier a bronché?
Apprends que pour son maître s'afflige le Scharatz,
Car il faudra bientôt vous séparer !... »

Mais Marko répondit à la Wila :
« Blanche Wila, que la peste t'étouffe !
Comment pourrais-je me séparer du Scharatz

Qui m'a porté par les villes et les campagnes,
Et au loin de l'orient à l'occident?
Il n'y a pas un meilleur coursier au monde,
Comme il n'y a point sur terre de meilleur héros que moi.
Non, aussi long-temps que ma tête sera sur mes épaules,
Je ne penserai point à me séparer de Scharatz. »

Et la blanche Wila lui repartit :
« Écoute, frère, royal rejeton Marko!
Ce n'est point la force qui t'arrachera ton Scharatz;
Nul n'aurait pouvoir, ami Marko, de te donner la mort;
Ni le bras d'un héros, ni le tranchant d'un sabre,
Ni la massue, ni la lance de bataille;
Tu ne crains nul héros sur la terre;
Mais tu mourras, pauvre Marko,
Par la propre main de Dieu !
Si tu n'en crois pas mes paroles,
Galope jusqu'au sommet de la montagne,
Regarde à droite et à gauche;
Là, tu verras deux sapins élevés,
Et qui dépassent de leur cime tous les arbres de la forêt;
Ils sont beaux et ornés d'un vert feuillage.
Entre ces arbres est une claire fontaine;
Conduis jusque-là ton Scharatz,
Mets pied à terre, attache ton coursier au sapin,
Penche-toi sur les eaux de la fontaine
De manière à voir ton visage dans le miroir de l'onde,
Et là tu verras que tu dois mourir ! »

Alors Marko obéit aux paroles de la Wila.
Quand il parvint au sommet de la montagne,
Il regarda de droite à gauche,
Et aperçut les deux sveltes sapins
Qui dépassaient en hauteur tous les arbres de la forêt,
Et qui étaient parés d'un riche et vert feuillage.
Il y conduisit son Scharatz,
Mit pied à terre, lia son coursier au sapin,
Se pencha sur les eaux de la fontaine;
Apparut dans le miroir de l'onde son visage,
Et il vit en effet qu'il devait bientôt mourir.

Des larmes roulèrent dans les yeux du héros :
« Vie trompeuse! ô toi, ma belle fleur!
Que tu étais beau, ô trop court pélerinage!
Trop court! même trois cents ans de vie!
Il est temps maintenant que je change de monde. »

Alors il tira du fourreau son sabre affilé,
Il le tira et le détacha de sa ceinture,
S'avança avec vers son beau coursier Scharatz,
Et, d'un seul coup, abattit la tête du coursier,
Afin qu'il ne tombât point entre les mains des Turcs,
Ou qu'il ne pût leur prêter service
Pour chercher l'eau et porter les chaudières.
Et quand il lui eut ainsi coupé la tête,
Il creusa une tombe à son Scharatz,
Plus cher au héros qu'un autre lui-même!
Ensuite il rompit en quatre son sabre,
Afin qu'il ne tombât point entre les mains des Turcs,
Et que les Turcs ne pussent s'en glorifier,

Et dire qu'ils l'avaient obtenu de Marko,
Et que, pour cela, la chrétienté le maudit.

Lorsqu'il eut rompu le noble sabre,
Il brisa en sept morceaux sa lance de bataille,
Et en jeta les débris dans les sapins touffus.
Il prit ensuite la redoutable massue,
Dans sa droite la forte massue,
Et la lança, du haut de la montagne,
Au loin dans la mer bleue et profonde.
Et à la massue Marko dit :
« Quand tu reviendras de la mer profonde,
Il renaîtra un héros qui m'égalera. »

Après avoir ainsi détruit ses armes,
Il tira son écritoire de sa ceinture,
Et de sa poche une feuille non écrite,
Et il écrivit une lettre, Marko de Prilip!
« Que celui qui viendra sur la montagne,
A la fraîche fontaine des sapins,
Et qui trouvera là le héros Marko,
Sache, par ces présentes, que Marko est mort!
Trois pleines bourses sont dans sa ceinture;
Trois bourses remplies de ducats d'or.
Je donne la première au passant en le bénissant
Afin qu'il enterre mon corps ;
De la seconde je gratifie l'église ;
Pour les estropiés et les aveugles sera la troisième,
Afin que les aveugles, allant par le monde,
Célèbrent dans leurs chants les actions de Marko. »

Quand Marko eut achevé cet écrit,
Il l'attacha aux rameaux du sapin vert,
D'où on pouvait l'apercevoir du grand chemin.
Il jeta l'écritoire d'or dans la fontaine,
Détacha sa verte tunique, et l'étendit sur le gazon,
Sur le gazon, au pied d'un sapin;
Fit le signe de la croix, et s'étendit sur la tunique,
Rabattit sur ses yeux son bonnet de zibeline;
Il s'étendit, et ne se releva plus.

Près de la fontaine gît le noble Marko;
Les jours, les nuits, toute une semaine s'écoule;
Bien des voyageurs, passant sur la grande route,
Virent de là le héros couché,
Et se disaient à eux-mêmes: « Il dort le héros! »
Et chacun, faisant un vaste détour,
Craignait que d'aventure le héros s'éveillât.

Toujours du bonheur le malheur est suivi,
Comme le malheur suit toujours le bonheur;
Mais le bonheur fut que l'abbé Basilius,
Qui descendait du mont Athos,
Et revenait de la blanche église de Chilindar,
Accompagné de son clerc, le moine Isaïas,
Remarqua aussi de loin le héros Marko.
Il le montra de la main à son clerc:
« Doucement, mon fils, gardons-nous de l'éveiller!
Il est quelquefois de mauvaise humeur au réveil.
Dans le premier moment il pourrait nous tuer tous
les deux! »

Après l'avoir regardé de loin un instant,
Il aperçut l'écrit placé dans les rameaux;
Il s'approcha, et lut le contenu,
Qui lui apprenait que Marko était mort.
Le jeune moine alors descendit de cheval,
Toucha le corps de Marko d'une main craintive,
Mais depuis long-temps il était mort, Marko!

Des larmes remplirent les yeux de l'abbé;
Il regretta douloureusement le héros.
De sa ceinture il tira les bourses d'or,
Et les plaça dans sa robe.
Il réfléchit un moment, le vénérable abbé,
Où il pourrait enterrer Marko;
Et quand il eut pensé, il résolut ceci.
Il chargea le héros mort sur son coursier,
Le descendit au bord de la mer,
S'embarqua pour le mont Athos,
Et aborda au monastère de Chilindar.
Alors il le fit porter à la blanche église,
Et rendre à Marko les honneurs dus aux morts :
Des chants et des prières funèbres sur son cadavre.
Au milieu de l'église vénérable,
Le vieillard fit creuser une tombe au héros;
Mais il n'y mit aucun signe de souvenir,
De peur qu'en reconnaissant le tombeau de Marko,
Les ennemis ne goûtassent une odieuse joie (16).

FIN DES AVENTURES DE MARKO, FILS DE ROI.

DOJTSCHIN LE MALADE.

Grièvement malade était le waiwode Dojtschin
Dans la forteresse de Thessalonique,
Grièvement malade depuis neuf longues années;
Dans la ville on ne savait plus rien de sa vie;
Chacun pense que Dojtschin est décédé;
La nouvelle s'en répand au loin,
Jusqu'aux lointaines contrées des Mores.

Hussein-le-More l'apprend;
L'ouïr et seller son coursier ne sont qu'un;
Il chevauche droit vers Thessalonique,
Il surprend la blanche forteresse,
Dresse sa tente sur la vaste plaine,
Appelle les guerriers de Thessalonique
Au combat sur le champ de bataille,
Et les défie et les provoque à outrance.
Mais Thessalonique n'a plus de guerriers
Qu'elle puisse opposer à l'ennemi.
Dojtschin vit encore, mais grièvement malade;
Duka vit encore, mais la main lui tremble;
Il reste encore Élias, enfant inexpérimenté,
Qui n'a pas encore vu une bataille,
Et n'a même jamais combattu lui-même!
Pourtant il veut se présenter au combat;
Mais sa vieille mère le retient et lui dit:

« Demeure, Élias, enfant sans expérience!

Tu succomberais sous les coups du More!
C'est follement courir à ta perte!
Veux-tu donc laisser seule ta vieille mère?»

Quand le sombre More vit ceci,
Et que Thessalonique n'avait point de guerriers
Qui pussent se mesurer avec lui,
Il imposa un tribut sur la ville:

«Que chaque jour on apporte un mouton gras,
Une fournée de pain blanc,
Une charge de vin rouge,
Et un bassin plein d'eau-de-vie;
De plus, vingt ducats d'or,
Et chaque soir une belle vierge;
Une vierge, ou une nouvelle mariée,
Amenée depuis peu dans la maison nuptiale,
Amenée, mais non établie.»

Tout Thessalonique paya le tribut,
Jusqu'à ce qu'enfin le tour en vint à la maison de Dojtschin;
Mais Dojtschin n'avait point de frère;
Il n'avait uniquement qu'une fidèle épouse,
Et Jélitza, sa sœur chérie.

On rassembla toutes les offrandes;
Mais il ne se trouva personne pour les porter;
Car le méchant More ne veut rien recevoir,
Sans avoir aussi Jélitza, la belle vierge.

Alors, le cœur plein de tristesse,

Jélitza s'assit au chevet du lit de son frère;
Des larmes ruisselaient sur son blanc visage,
Et tombaient goutte à goutte sur les joues de Dojtschin.
Le malade revint à lui,
Et le héros commença à parler ainsi :

« Maison, puisse la flamme te dévorer!
Ton toit laisse pénétrer la pluie,
Et je ne puis seulement dormir en repos. »

Et, pleurant, Jélitza répondit :
« O mon frère Dojtschin, pauvre malade!
Ce n'est pas la pluie qui coule du toit,
Ce sont mes larmes qui baignent ton visage, frère! »

Et le malade repartit d'une voix faible :
« Parle, ô sœur! que Dieu te protége!
Est-ce que vous manquez de pain?
De pain, ou de vin pourpré?
Ou d'argent pour acheter de la toile?
Peut-être n'as-tu pas de quoi broder
Sur ton métier d'ébène? »

La belle vierge alors répondit :
« O mon frère! pauvre malade Dojtschin!
Nous avons du pain blanc assez,
Et du vin pourpré en abondance;
Nous ne manquons pas d'argent,
Et j'ai encore de quoi broder
Sur mon métier d'ébène;
Ce qui m'oppresse est une autre peine de cœur.

Vois-tu, frère! le More Hussein est ici;
Sur la vaste plaine de Thessalonique
Il a provoqué nos guerriers;
Il les a défiés au combat;
Mais Thessalonique n'a plus de guerri ers
Qu'elle puisse envoyer à la rencontre de l'ennemi.
Quand le sombre More fut instruit de ceci,
Il imposa un dur tribut sur la ville:
De chaque maison un mouton gras,
Pour chaque jour une fournée de pain blanc,
Une charge de vin rouge,
Un plein bassin d'eau-de-vie;
De plus vingt ducats en or,
Et enfin une jeune vierge,
Une vierge, ou une nouvelle mariée.
Toute la ville a payé le tribut,
Le tour en vient à ta demeure.
Tu n'as point de frère, ô Dojtschin!
Pour porter le tribut au More;
Cependant nos voisins rassemblèrent
Le tribut et le portèrent eux-mêmes.
Mais, hélas!.. le More ne veut rien recevoir,
Sans avoir aussi ta Jélitza, mon frère!
Mais, écoute-moi, Dojtschin!
Jamais je ne souffrirai les baisers du More!
Jamais! par ta vie! entends-tu, frère? »

Alors le héros malade reprit :
« Thessalonique, puisse la flamme te dévorer!
N'as-tu donc plus un seul héros

Qui puisse répondre au défi du More!
Et ne pourrais-je une fois mourir en repos?»
Et appelant son épouse Angélia:
« Angélia, ma fidèle épouse!
Mon brave alezan vit-il encore?»

Et l'épouse Angélia lui répondit:
« Cher époux et maître, malade Dojtschin!
Il est encore en vie ton bel alezan,
Je l'ai nourri et soigné moi-même. »

Et le héros reprenant:
« Angélia, ma fidèle épouse,
Va et amène dehors mon bon coursier,
Conduis-le à mon frère d'adoption,
A mon Pobratim le forgeron Péro;
Dis-lui de me ferrer mon alezan;
Car je veux moi-même aller au combat;
Qu'il me le ferre de confiance et d'amitié,
A mon retour je lui paierai ce service. »

Sur-le-champ l'épouse exécute cet ordre;
Elle tire le coursier de l'écurie,
Et le conduit elle-même au forgeron Péro.
Lorsque le forgeron la voit venir,
Il lui crie de loin ces paroles:

« Ma belle-sœur, svelte Angélia!
Mon frère d'adoption est-il décédé,
Que tu mènes vendre son alezan?»

La belle Angélia lui répondit :
« Non, digne beau-frère, forgeron Péro!
Il n'est point décédé ton Pobratim;
Au contraire, mon époux te salue,
Et te prie de ferrer son coursier,
Car il veut aller combattre le More;
Il te prie de le faire d'amitié, et en conscience;
A son retour il tepaiera les fers. »

Mais le forgeron en riant répondit :
« Angélia, ma douce belle-sœur!
Je ne te puis ferrer le coursier
Si tu ne me donnes pour gage, ô belle!
Tes yeux noirs à baiser,
Jusqu'à ce qu'il revienne et me paie! »

Angélia, courroucée par ces paroles,
S'emporte comme une flamme vivante,
Et ramène le coursier non ferré
A la demeure de Dojtschin;
Et le héros malade lui demanda :
« Angélia, ma fidèle épouse!
L'ami m'a-t-il ferré mon alezan? »

Là-dessus, avec une colère violente, Angélia :
« Puisse Dieu! ô toi, mon époux et seigneur!
Puisse Dieu écraser ton frère adoptif!
Il n'a pas voulu ferrer d'amitié le coursier.
Pour gage, jusqu'à ce que tu lui paies les fers,
Il veut baiser mes yeux noirs...
Mais je ne veux point des baisers du forgeron.

Jamais ! par ta vie! entends-tu, Dojtschin?»

Quand le héros malade eut ouï ceci,
Il parla ainsi à sa fidèle épouse :
« Angélia, ma tendre et digne épouse,
Selle-moi maintenant mon brave alezan,
Et apporte-moi ma lance de bataille,
Et appelant sa sœur, il lui dit :
« Jélitza, ô ma chère sœur !
Apporte-moi une pièce de toile,
Entoure-s-en solidement mon corps, sœur !
Afin que mes membres demi-brisés,
Que mes os chancelants
Se soutiennent et ne se brisent. »

Les deux femmes obéirent à l'instant.
L'épouse sella le coursier avec promptitude,
Et apporta la puissante lance de bataille ;
La sœur apporta une pièce de toile,
En entoura le héros malade,
Lui raffermit ainsi ses membres chancelants,
Et attacha un brave sabre à ses flancs.
Ensuite amenant le bon coursier,
Les deux femmes hissèrent le héros sur l'alezan,
Et elles lui remirent en main la forte lance.

Aux premiers pas le coursier reconnut son maître,
Et sous lui commença à danser.
Le héros Dojtschin le dirigea rapidement vers la place,
Et l'alezan volait, en caracolant, à travers les rues,

Que les pierres sautaient du pavé.
Les marchands de Thessalonique dans leurs boutiques disaient :
« Ah ! Dieu soit loué ! le Dieu de miséricorde !
Depuis que Dojtschin est décédé,
On n'a pas vu un plus digne héros
Traverser les rues et les places de Thessalonique,
Ni un meilleur coursier caracoler sur les pavés. »
Cependant Dojtschin chevauchait vers la plaine,
Et se dirigeait vers la blanche tente du More.

Quand le sombre More l'aperçut de loin,
Plein d'épouvante, il se leva sur ses pieds,
Et criant de loin au héros qui s'avançait :
« Dojtschin, est-ce toi?... que le Seigneur t'extermine!
Pauvre infirme ! comment es-tu donc en vie?
Viens, camarade ! viens boire avec moi;
Laissons la querelle au diable !
Le tribut de Thessalonique sera à toi ! »

Mais le malade lui répondit :
« Viens à moi, sombre More ! lâche que tu es !
Viens à moi pour l'héroïque combat !
Plutôt que de combattre en héros,
Il t'est plus facile de boire nos vins précieux,
Il t'est plus facile de caresser les vierges de Thessalonique !... »

Le More Hussein repartit :
« Toi, mon frère en Dieu, noble Dojtschin,
Laisse toute querelle au diable, te dis-je !
Mets pied à terre ! viens ! que nous buvions ensemble !

A toi sera le tribut de Thessalonique !
A toi toutes les belles vierges ici réunies !
Et, ceci je te le jure devant Dieu,
Jamais je ne reviendrai dans ces lieux ! »

Lorsque le waiwode Dojtschin vit
Que le More n'osait se risquer dehors,
Il poussa son brave coursier de bataille
Droit à la blanche tente de Hussein,
Et la renversa à grands coups de lance.

Voyez ! sous cette tente, quelle merveille !
Trente vierges étaient assises sous ses voiles,
Et au milieu d'elles se tenait l'affreux More !
Quand il vit le waiwode si près de lui,
Et qu'il ne pourrait jamais lui échapper,
Il se jeta précipitamment sur le dos de son coursier,
Saisit sa lance de bataille,
Tous deux s'élancèrent sur la vaste plaine;
Leurs coursiers de bataille hennissaient en fureur,
Et le héros malade commença ainsi :
« Lâche ! frappe le premier ! frappe d'estoc ou de taille,
Afin que tu n'aies point à te plaindre ! . . . »

Le sombre More, brandissant sa lance,
La dirigea vers le malade Dojtschin;
Toutefois l'alezan, qui était dressé au combat,
S'agenouilla sur la verte arène;
La lance du More passa au-dessus du héros,
Et alla frapper au loin la terre,
Où une moitié s'enfouit sous le sol,

Et l'autre se brisa en mille éclats.
Quand le sombre More vit ceci,
Il tourna bride et commença à fuir
Vers la ville de Thessalonique,
Et derrière lui volait le terrible Dojtschin.
Il était tout près des portes de la forteresse,
Quand le waiwode l'atteignit;
Celui-ci saisit sa lance de bataille,
Et en cloua le More aux portes de la ville.
Là-dessus, tirant son sabre de Bohême,
Il abattit du tronc la tête du More,
Et attirant à lui la tête avec son sabre,
Il en arracha les deux yeux,
Les cacha dans un mouchoir de soie,
Et rejeta la tête sur la verte arène.

Cela fait, il rentra dans la ville,
Traversa la place, et s'arrêta devant la forge
De son frère d'adoption, le forgeron Péro.
Là il cria à haute voix :
« Eh ! l'ami ! viens que je te paie les fers
Dont tu as ferré mon coursier alezan,
Dont tu l'as ferré d'amitié et de confiance. »

Le forgeron répondit :
« Cher Pobratim, malade Dojtschin !
Je n'ai pas ferré ton coursier;
Vois ! j'ai un peu plaisanté, cher frère !
Angélia, furieuse et transportée de colère,
S'est tout de suite emportée comme un feu vivant;
Elle a ramené le coursier, mon frère... »

Et de nouveau Dojtschin lui répondit :
« Viens ici que je plaisante à mon tour! »
Le forgeron sortit alors de sa boutique,
Et Dojtschin, balançant son sabre affilé,
Lui coupa la tête sans remise;
Attirant ensuite à lui la tête avec son sabre,
Il arracha les yeux du forgeron,
Et les cachant dans un second mouchoir,
Il rejeta la tête sur le pavé.

Là-dessus il retourna vers sa demeure.
Arrivé devant sa maison, il descendit de cheval,
Entra, s'étendit sur sa couche moelleuse,
Puis tirant du mouchoir les yeux du More,
Il les jeta aux pieds de sa sœur :
« Chère sœur! prends les yeux noirs du More,
Afin que tu sois assurée pour l'avenir
Contre les baisers de l'odieux More, par ma vie!... »
Ensuite prenant les yeux de l'infidèle Péro,
Et les jetant aux pieds de sa fidèle épouse :
« Douce Angélia, prends les yeux du forgeron,
Afin que tu sois assurée pour l'avenir
Contre les baisers d'un traître, par ma vie! »

Et ayant dit ceci, Dojtschin expira sur l'heure.

LÉGENDES.

SIMON-LE-BATARD.

Avant l'aube, un vieux moine
Avant l'aube descend vers le froid Danube;
Il veut puiser de l'eau dans le Danube,
Se purifier, et prier Dieu.
Mais voilà que le vieillard arrive
Au moment où une cassette de plomb,
Rejetée par les flots, s'arrête sur le bord.
Il pense d'abord qu'elle contient un trésor,
Et il l'emporte en hâte au monastère.
Mais quand il fut arrivé, il l'ouvrit;
Il n'y trouva point un trésor caché,
Mais un bel enfant qui lui sourit,
Un bel enfant qui avait six jours à peine,
Et près de lui un livre des saints évangiles.
Le moine tira l'enfant hors du coffre,
Lui administra le saint baptême,
Et, cherchant un nom pour l'enfant,
Il le nomma Simon *l'enfant trouvé.*
Il ne lui donna point de nourrice,
Il l'éleva lui-même dans le monastère,
Et le nourrit de miel et de lait.
Quand l'enfant eut atteint l'âge d'un an,
Il était comme un enfant de trois ans;
Et quand il en eut vécu trois,
Il était comme un enfant de sept;

Et quand il compta sept années,
Il était comme un enfant de douze étés;
Et quand enfin il eut eu douze étés,
Il paraissait comme un jeune homme de vingt ans.
Simon l'enfant trouvé était merveilleusement savant.
Il ne craignait la science d'aucun écolier,
D'aucun écolier, ni même celle de son maître.
Un jour (c'était un saint dimanche)
Tous les écoliers sortirent du couvent
Pour se récréer et s'amuser à divers jeux:
Au saut, à la lutte, à lancer le disque.
Simon l'enfant trouvé les surpassait tous:
Il sautait mieux, courait plus vite, et lançait le disque plus loin.
Avec une colère envieuse, les écoliers
Disaient en se raillant au jeune Simon:
« Vois-tu, Simon! tu n'es qu'un enfant trouvé,
Tu n'as ni race, ni lignage;
On ne sait même d'où tu viens,
Car l'abbé t'a trouvé un jour
Dans un coffre au bord du Danube. »
Ces paroles tombèrent pesantes sur le cœur du jeune Simon.
Il rentra dans sa cellule,
Prit en main les saints évangiles,
En lut quelques pages, et ses larmes coulèrent.
Le père abbé vint le trouver,
Et, inquiet, il dit à l'enfant trouvé:
« Dis-moi, qu'as-tu, mon fils Simon?
Qui fait ruisseler les larmes de tes yeux?

Parle : quelque chose te manque-t-il dans mon monastère? »
Et l'enfant trouvé lui répondit :
« Écoute-moi, seigneur abbé ! vénérable père !
Les écoliers m'ont reproché
De ne savoir d'où je venais,
Et d'avoir été trouvé sur le rivage.
Père abbé ! écoute ma prière !
Si tu reconnais un Dieu dans le ciel,
Donne-moi ton blanc coursier,
Et laisse-moi parcourir le vaste monde,
Afin que je cherche à qui j'appartiens ;
Que je sois né de bas étage
Ou de noble race, n'importe !
Laisse-moi aller, ou je me jette dans le Danube ! »
Le vieil abbé devint triste en son cœur,
Car il aimait Simon comme un fils.
Il lui fit présent de beaux habits ;
Il lui donna pour dépenser, mille pièces d'or,
Et le plus blanc coursier de ses écuries ;
Et Simon s'en alla par le vaste monde.
Simon erra pendant neuf ans,
Cherchant partout sa famille et son nom.
Mais comment l'eût-il découvert ?
Il ne le pouvait demander à personne.
Quand arriva la dixième année,
Il vint à l'esprit de l'enfant trouvé
De retourner encore une fois au monastère.
Aussitôt il dirigea de ce côté son coursier ;
Et un matin il se trouva, avant l'aube,

Tout près de la blanche forteresse de Bude.
Haute et gracieuse était la taille du jeune homme,
Beau et fleuri était son visage;
Bien dressé était son bon et blanc coursier;
Et gaiement, à travers les campagnes,
Il chevauchait en chantant à plein gosier.
La reine de Bude l'aperçut;
Et lorsqu'elle l'eut examiné attentivement,
Elle appela ainsi une de ses esclaves:
«Descends bien vite, ma gente esclave!
Arrête le blanc coursier de ce cavalier,
Et dis-lui: «La reine de Bude te désire,
Et t'invite à venir la saluer.»
Elle descend bien vite la gente esclave,
Et saisissant la bride du coursier de Simon,
Elle dit à demi-voix au cavalier:
« Arrête, ô héros! la reine de Bude te désire,
Et t'invite à venir la saluer.»
Simon tourne aussitôt son coursier
Vers la blanche tour, s'arrête à l'entrée,
Descend de sa monture, et la donne à l'esclave;
Puis il se rend diligemment vers la reine.
Et lorsqu'il fut devant la noble femme,
Il ôta son bonnet, et s'inclina profondément
Devant elle, en lui souhaitant l'aide du Seigneur.
Et la reine, répondant au salut,
Conduisit l'étranger près d'une table bien servie,
Lui versa elle-même le vin et l'eau-de-vie douce,
Et lui offrit les mets d'une somptueuse hospitalité.
Tandis que Simon assis buvait le vin doré,

La belle reine, absorbée dans la vue de son hôte,
Ne pouvait s'empêcher de le regarder sans cesse ;
Et quand la nuit commença à noircir la plaine,
La reine dit au bâtard Simon :
« Demeure près de moi, chevalier inconnu.
Tu es digne de l'amour d'une princesse,
Tu es digne des baisers d'une reine! »
Simon le bâtard, que le vin égarait,
Fit ce que la reine lui commandait ;
Il resta, et comme un amant baisa ses belles joues.
Mais quand le matin parut,
Et que l'ivresse du vin fut dissipée,
Il vit avec confusion ce qui était arrivé.
Un poids énorme oppressa le cœur du jeune homme,
Et se levant d'un pied léger,
Il voulait courir aussitôt à son cheval :
La royale hôtesse voulut l'en empêcher,
Elle lui présenta du café sucré et du brandevin ;
Mais Simon ne se laissa point retenir,
Il s'élança légèrement sur son coursier,
Et prit sa course à travers les campagnes de Bude.
Tout à coup il lui vint en mémoire
Qu'il avait oublié son livre d'évangiles
Près de la reine dans la blanche tour ;
Aussitôt il tourna de ce côté la tête de son cheval,
Laissa celui-ci au pied du rempart,
Et se rendit lui-même vers la reine.
O surprise! il trouva la royale dame,
Assise dans l'embrasure de la haute fenêtre,
Enfoncée dans la lecture du saint livre,

Et son beau visage tout baigné de larmes.
Simon s'approche, et lui dit ces paroles:
« Donne-moi, ô reine, donne-moi ce livre. »
Et la royale dame répondit:
« Pauvre Simon! infortuné jeune homme!
Maudite soit l'heure qui t'a amené dans ce lieu!
Maudit le moment qui t'a conduit près de Bude!
Car lorsque tu caressais la reine de Bude,
Et que tu baisais les joues de ton hôtesse,
Tu caressais ta propre mère! »
Et quand le jeune homme entendit ceci,
Les pleurs roulèrent sur son visage,
Il prit le saint livre, et, en pâlissant,
Il baisa tout éploré la main de sa mère.
Ensuite retournant vers son blanc coursier,
Il se jeta dessus et regagna son monastère.
Et quand il fut en vue du monastère,
L'abbé le reconnut de loin;
Il reconnut à son blanc coursier,
Son cher fils, Simon le bâtard.
Et lorsqu'il s'approcha il courut à lui.
Simon descendit de son blanc coursier,
Et s'inclinant profondément sur la terre,
Il baisa en silence la robe et la main du moine.
Et le père abbé lui dit alors:
« Où as-tu été, bâtard Simon?
Où as-tu été tout ce temps? »
Et le bâtard lui répondit:
« O père abbé, ne me le demandez point!
Maudite fut l'heure où je partis!

Et plus maudite celle qui me conduisit vers Bude!»
Et il lui raconta ce qui s'était passé.
Quand l'abbé eut entendu son fils,
Il le prit par sa main droite,
Ouvrit la porte d'une affreuse prison,
Où l'eau montait jusqu'aux genoux,
Où les serpents et les scorpions nageaient:
Ce fut là qu'il conduisit le jeune Simon;
Il l'enferma dans l'horrible cachot,
Il en jeta la clef dans le Danube,
Et le vieillard murmura ces paroles:
«Quand la clef sortira des flots,
«Son péché sera expié et pardonné!»
Il se passa ainsi neuf longues années;
Et comme la dixième commençait,
Un pêcheur prit un poisson dans ses filets,
Et trouva la clef dans le ventre de ce poisson;
On la porta au père abbé.
Alors Simon lui revint en mémoire;
Il prit la clef du cachot,
Il ouvrit l'affreuse prison...
Mais, ô surprise, plus d'eau dans le cachot!
Les serpents et les scorpions n'y nagent plus;
Elle est éclairée comme par le soleil,
Et Simon est assis sur un trône d'or,
Tenant en mains les saints évangiles.

LES SAINTS EN COLÈRE.

Grand Dieu, quelle merveille inouïe!
Roule-t-il le tonnerre? la terre tremble-t-elle?
Ou les flots de la mer battent-ils le rivage?
Ce n'est ni le tonnerre, ni la terre qui gronde,
Ce n'est point la mer qui bat ses rivages,
Ce sont les Saints qui se partagent les bénédictions.
Saint Pierre et saint Nicolas,
Saint Jean et saint Élie,
Et saint Pantalémon accourent au partage.
Alors la bienheureuse Marie s'approche;
Des larmes baignent son beau visage,
Et le foudroyant Élie lui parle ainsi *:

« Notre sœur bienheureuse Marie!
Quelle grande peine t'est survenue,
Que les larmes ruissellent sur tes joues? »

Et la bienheureuse Marie répondit:
« Ah! mon frère foudroyant Élie!
Comment ne verserai-je pas des larmes brûlantes!
Je reviens du pays des Indes,
Du pays des Indes, maudit de Dieu;
Une grande impiété règne dans ces contrées:
Car les jeunes gens n'honorent plus les vieillards,

* Le prophète Élie, chez les Serviens, préside à la foudre, aux éclairs; c'est le Jupiter tonnant des anciens.

Et l'enfant n'écoute ni père ni mère;
Puisse leur face être noire devant le tribunal,
Devant le tribunal du Dieu de vérité!
Parrain et filleul paraissent en justice,
En justice, avec de faux témoins!
Des prêtres sans foi, et l'ame souillée,
Extorquent l'or des sacrements d'union,
Et du baptême, aussi bien que du mariage!
Des frères se battent en duel;
La fiancée n'est plus en sûreté près de son djewer,
Et la sœur ne respecte plus son frère! »

Alors Élie, qui préside au tonnerre, repartit:
« Notre sœur bienheureuse Marie!
Étanche les larmes de tes joues.
Vois! aussitôt que nous aurons partagé les dons,
Nous irons au conseil du Seigneur,
Et là nous lui demanderons avec instance
Qu'il nous accorde les clefs du ciel;
Nous fermerons les sept cieux;
Nous apposerons notre sceau sur les nuées,
Afin que, la nuit, la lune ne les pénètre point,
Et qu'il ne tombe des nuages, ni pluie,
Ni ondée, ni même de rosée,
Et que, pendant trois pleines années,
Il n'y ait ni vin, ni froment,
Ni pain bénit pour l'église. »

Quand elle ouït ceci, la bienheureuse Marie,
Elle essuya les larmes qui couvraient son visage,
Et les Saints continuèrent leur partage.

Saint Pierre prit les vignes, les blés,
Et les clefs du royaume du ciel ;
Élie prit la foudre et les éclairs ;
Pantalémon prit la chaleur qui mûrit ;
Les liens de frères et d'adoption furent,
Ainsi que le bois de la vraie Croix,
Le partage du puissant saint Jean.
Quant aux fleuves et aux pâturages,
Saint Nicolas se les réserva.

Ils se rendirent alors au conseil du Seigneur ;
Ils l'adorèrent, le prièrent trois jours
Sans relâche ; pendant trois nuits sombres
Ils l'implorèrent, jusqu'à ce qu'enfin
Le Seigneur leur accorda les clefs du ciel :
Et ils ferment alors les vastes cieux ;
Ils apposent leurs sceaux aux nuages,
Afin que la lune ne les puisse pénétrer,
Et qu'il ne tombe des nuages, ni pluie,
Ni ondées, ni douces rosées ;
Que le blé et la vigne ne fructifient point,
Et que le pain consacré manque pour la communion.
Cela dura ainsi trois longues années :
De sécheresse la terre se creva,
Et engloutit les vivants dans ses abîmes ;
Et Dieu envoya sur terre la grande maladie,
La cruelle, *l'effroyable maladie**,

* Épithète que les Serviens donnent à la dyssenterie, maladie qui souvent fait chez eux d'affreux ravages.

Qui enlève vieux et jeunes sans pitié,
Qui arrache l'un à l'autre ceux qui s'aiment.

Ce qui demeura après se repentit,
Pria et se convertit au Seigneur,
Et les bénédictions redescendirent du ciel.
Dans tout le cours d'une année,
Il ne tomba de la neige qu'une seule fois;
Et la terre refleurit et fructifia comme jadis.

Grand Dieu, à toi louanges et gloire en toutes choses!
Mais que jamais n'advienne ce qui est advenu!

SAINT NICOLAS.

Dans Saint-Paul, le saint monastère,
Une table d'or est dressée,
Et autour siégent les Saints, chacun à son rang:
Au haut bout, est Élie le foudroyant;
Au milieu, Marie et Sawa;
Au bas, Pelka et Nédilja.
Ils portent la santé à saint Nicolas;
Ils lui portent santé, et gloire au Christ!
Mais voilà que le Saint s'endort un peu,
Et, sommeillant, il laisse tomber la coupe.
La coupe tombe sur la table d'or;
Mais elle ne se brise point et ne perd pas une goutte.

Alors le foudroyant Élie le reprend:
« O mon frère! saint Nicolas!
Nous avons bu jadis du vin frais ensemble;
Mais, frère, nous n'avions pas coutume de dormir,
Ni de laisser tomber la coupe de nos mains.
Qu'as-tu donc à dormir ainsi à notre table?»

Il lui répondit ainsi, saint Nicolas:
« Ne me gronde point, ô foudroyant Élie!
Mon sommeil fut court, et mon songe merveilleux:
J'ai vu trois cents moines s'embarquer,
Cingler à toutes voiles sur la mer Bleue,
Portant des offrandes à la sainte montagne*,
Des offrandes de cire jaune et d'encens blanc.
Un vent furieux s'éleva jusqu'aux nuages,
Et fouetta les vagues de la mer Bleue,
Pour submerger les trois cents moines;
Ceux-ci crièrent alors tous d'une voix:
« Au secours! ô grand saint Nicolas!
Où que tu sois, accours à notre aide!»
J'allai au secours des suppliants.
Ils débarquèrent, les trois cents moines;
Ils débarquèrent joyeux sur le rivage,
Et portèrent leur offrande à la sainte montagne,
Des cires jaunes et des blancs parfums.
Pendant ceci, le sommeil me surprit,
Et ma main laissa échapper la coupe.»

* Le mont Athos. *Voyez* le vocabulaire géographique.

SAINT SAWA.

Les chefs chrétiens tenaient conseil
Près de la blanche église de Gratschanitza :
Grand Dieu, quelle merveille !
« Que sont devenus les trésors du tzar Némanja,
Sept tours pleines d'or et d'argent ?... »

Parmi les chefs se trouvait le Nemanjitsch-Sawa,
Et il parla ainsi aux chefs chrétiens :

« Dieu soit avec vous, nobles chefs !
Vous ne parlez pas de mon père, le bienheureux !
Vous ne voulez pas offenser son ame !
Il n'a pas prodigué ses trésors, mon père !
Ni pour des massues garnies d'acier,
Ni pour des sabres et des lances de bataille,
Ni pour l'accoutrement de ses coursiers ;
Il a employé ses trésors, mon père,
A fonder les trois plus célèbres monastères de Servie ;
Il a édifié une église, mon père,
La blanche Chilindar, sur la montagne sainte,
Superbe fondation pour le salut de son ame !
Il s'est élevé une éternelle demeure pour cette vie,
Où l'on chante des messes chaque jour,
Tant pour cette vie que pour l'autre.
Il en a édifié une seconde, mon père,
Studénitza, dans la vieille Walachie,
Belle fondation pour le salut de l'ame de sa mère !

De la tzarine la noble dame Héléna,
Éternelle demeure pour cette vie,
Dans laquelle se chantent des messes pour elle,
Tant pour cette vie que pour l'autre.
Il en a édifié une troisième, mon père;
Miljeschewka, dans l'Herzégowine,
Belle fondation pour l'ame de Sawa, son fils,
Éternelle demeure pour cette vie,
Dans laquelle se chantent pour lui des messes,
Tant pour cette vie que pour l'autre. »

Alors les chefs chrétiens s'écrièrent à haute voix :
« Louange à toi, ô Nemanjitsch-Sawa!
Louange à l'ame de ton père, ô Sawa!
Louange et salut à son ame, et paix à son corps!
Que ce que vous avez produit vous glorifie!
Que ce que vous avez créé vous sanctifie! »
Ainsi parlèrent les chefs chrétiens
Dans l'assemblée de la blanche église,
Et ce qu'ils avaient dit, Dieu l'accomplit.

QUATRIÈME PARTIE.

CHANTS GUERRIERS, ANCIENS ET MODERNES.

LA FONDATION DE L'ÉGLISE DE RAWANITZA.

Il célébrait une fête, le tzar Lazare,
Dans ses belles salles de Kruchewatz;
Il célébrait la fête de saint Amos.
Il avait convié tous les nobles à cette fête,
Convié par message et par flacon (17).
Tous les chefs serviens sont rassemblés,
Tous sont assis autour de la table royale,
Chacun suivant son rang et son âge;
Mais tout au haut domine le glorieux prince de Servie.

Et ils boivent ensemble un vin frais.
Au moment où le vin coulait en abondance,
Et que les chefs devisaient agréablement entre eux,
Voici qu'une femme, Militza, la tzarine,
Entre à pas légers dans la salle du banquet;
Elle avait bouclé neuf ceintures autour d'elle;
Elle portait neuf sortes de colliers à son cou,
Sur la tête neuf voiles précieux,

Sur lesquels reposait une couronne d'or,
Et les pierres précieuses de cette couronne
Brillent jour et nuit comme le soleil.
Elle parle ainsi au glorieux prince, la tzarine :
« Haut et puissant prince ! glorieux monarque!
Il ne me convient point de t'approcher,
Et moins encore d'oser te parler;
Mais je ne puis plus long-temps me taire;
Je dois te dire ma pensée :
Tous ceux de la race de Némenja, qui jadis*
Ici régnèrent, et tous sont morts!
N'accumulèrent point leurs grandes richesses;
Mais ils les employèrent à des œuvres pieuses.
Ils bâtirent des monastères pour le salut de leur ame;
Ils fondèrent le haut dôme de Detschani,
De Detschani sur la Djacowitza,
L'église patriarcale d'Ipeck;
Et dans Drénitscha, la blanche Dewitsch;
L'abbaye de Studénitza, la grande Laura;
Et l'église de Saint-Pierre, non loin de Pasar.
D'autres élevèrent les colonnes de Saint-Georges,
Et Sapotschani au bord des eaux du Raschka;
Trojitza, aussi dans l'Herzégowine;
L'église de Janka, dans la vieille Walachie,
Et le couvent de Saint-Paul, sous Jadownik;
L'église de Schitscha, sur Karanowatz;
Gratschanitza, sur la plaine d'Amsel,
Et celle de Saint-Pechka dans Prisren.
Telles furent leurs pieuses fondations.

* Voyez l'Introduction.

Or, maintenant que tu occupes leur trône, ô Lazare!
Que tu amasses de l'or et de l'argent en abondance,
Tu n'as pas encore bâti un seul monastère!
Tant de trésors ne doivent-ils pas être employés
Pour la gloire de Dieu, et pour le salut de notre ame,
Pour nos ames, ou celle de quelqu'un des nôtres? »

Alors le haut prince Lazare répondit :
« Avez-vous entendu, nobles chefs serviens,
Ce que la tzarine Militza vient de dire?
Ne fonderai-je pas, en effet, une bonne œuvre?
Oui! je veux bâtir l'église de Rawanitza
Dans Ressawa, sur le torrent de Rawan;
J'ai de l'argent autant qu'il m'en faut.
De plomb seront les fondations de l'église;
Je l'entourerai de murs solides,
Recouverts de lames d'argent étincelant;
Je la couvrirai d'or bruni;
Je l'ornerai en dedans de rangs de perles,
Et je décorerai son sanctuaire de pierres précieuses. »

Aussitôt tous les nobles se levèrent,
Et s'inclinant respectueusement vers le prince :
« Bâtis, prince! et que ce soit pour le salut de ton ame!
Pour ton salut et celui de ta postérité! »

Cependant Milosch Obilitsch ne s'est point levé;
Il demeure assis au bas de la table,
Pensif, les yeux baissés, et gardant le silence :
Quand l'honorable prince s'aperçut
Que Milosch ne répondait point à son discours,
Il lui remplit de vin une coupe d'or.

« A ta santé, ô waiwode Milosch!
Mais veuille aussi me dire
Si je dois bâtir une église!... »

Soudain Milosch se lève,
Prend en main son bonnet de zibeline,
Et s'incline profondément devant le prince.
Celui-ci lui fait passer la coupe d'or.
Milosch prend la coupe pleine de vin;
Mais il ne boit pas, et commence à parler ainsi :
« Gloire et prospérité à toi, prince, en toutes choses!
Tu veux faire de pieuses fondations?
Mais ce n'est et ce ne peut être le temps maintenant.
Consulte, ô digne prince! les annales des tzars;
Vois ce que ces livres nous annoncent....
Les temps sont arrivés, ces derniers jours,
Où le royaume doit tomber au pouvoir des Turcs!
Où le Turc régnera ici en maître!...
Il détruira nos saints monastères;
Il ravagera nos sanctuaires;
Il saccagera ton Rawanitza;
Il fouillera le plomb de ses fondations;
Il le fondra en balles de canon
Pour détruire nos forteresses;
Il abattra ses riches murailles,
Pour en faire l'ornement de ses coursiers;
Il mettra en pièces son toit d'or,
Pour en faire des chaînes de cou à ses femmes;
Il dépouillera l'église de ses perles,
Pour orner le sein de ses filles;

Il arrachera les pierreries du sanctuaire,
Pour les enchâsser à la poignée de son sabre,
Et aux anneaux de ses femmes!...
C'est pourquoi, écoute-moi, glorieux monarque!
Fais creuser tes carrières de marbre,
Érige une bonne et solide église en pierres;
Il se peut que lorsque le Turc sera maître ici,
Notre église demeure consacrée au service de Dieu,
Toujours, et jusqu'au jour de l'éternité,
Car qui peut avoir des pierres autre chose que des pierres (18)?...»

Quand le glorieux prince eut entendu ceci,
Il répondit ainsi à Milosch :
« Gloire et prospérité, ô Milosch!
Louange et merci pour tes paroles!
Car c'est la vérité que ta bouche a prononcée! »

LA BATAILLE D'AMSEL.

PREMIER RÉCIT.

RELIGIEUX APPRÊTS.

Un noble faucon gris arrive à tire-d'aile,
Il vient de Jérusalem la sainte,
Et il porte une petite hirondelle dans ses serres;
Mais ce n'est point un noble faucon,
Non, c'est le saint prophète Élie!
Ce n'est point une petite hirondelle,
C'est un écrit de la mère de Dieu.
Il le porte au tzar sur la plaine d'Amsel,
Et l'écrit tombe sur les genoux du tzar;
Il contenait ces lignes adressées au tzar,
« Tzar Lazare! rejeton d'une race illustre!
Dis, quel royaume t'es-tu choisi?
Veux-tu posséder le royaume du ciel,
Ou préfères-tu le royaume de la terre?
Si tu préfères le royaume terrestre,
Sangle ton coursier, boucle ton ceinturon,
Et fais prendre le sabre à tes héros;
Attaque avec fureur l'armée des Turcs,
Et tu vaincras toute cette armée puissante.
Mais veux-tu choisir le céleste royaume?
Soit! bâtis alors sur la plaine d'Amsel

Une église, non sur des fondements de marbre,
Mais tendue de soie et d'écarlate,
Afin que toute l'armée reçoive la sainte communion,
Et soit purifiée de ses péchés, et préparée à la mort;
Car tous tes guerriers succomberont, ô Lazare!
Et toi, prince, tu succomberas avec eux!...»

Quand le tzar eut lu ces paroles,
Il pensa et réfléchit long-temps :
« Seigneur, mon Dieu! inspirez-moi!
Quel choix dois-je faire des deux royaumes?
Dois-je choisir le royaume céleste,
Ou le terrestre royaume choisir?
Si je choisis le royaume de la terre,
Ce qui est terrestre est court et passager...
Le céleste est pour le temps et pour l'éternité!»

Et le tzar, de préférence au royaume de la terre,
Choisit sans regret le royaume du ciel.
Sur la plaine d'Amsel il éleva une église,
Non bâtie sur fondations de marbre;
Non! mais tendue de soie et d'écarlate.
Il mande le patriarche de Servie,
Et les douze grands archevêques,
Pour qu'ils donnent la cène à ses braves,
Et que, purifiés, ils se préparent à la mort.

L'armée était ainsi préparée,
Lorsque les Turcs tombèrent sur la plaine d'Amsel;
En tête s'avance Bogdan avec une troupe vaillante,

Bogdan, suivi de ses fils, les neuf Jugowitz,
Neuf nobles faucons, prompts et hardis;
Chacun d'eux conduit neuf mille guerriers;
Mais le vieux Jug en conduit vingt mille,
Et la bataille contre les Turcs commence.

Sept pachas par eux sont vaincus;
Mais quand le huitième accourt,
Voyez! il succombe le vieux Jug Bogdan!
Et avec lui succombent les neuf Jugowitz;
Ils succombent les neuf nobles faucons!
Et avec leurs chefs tous ces braves guerriers!

Alors s'avancent les trois Merljowitsz,
Le ban Ugljescha, le waiwode Gojko,
Et avec eux le roi Wukaschin;
Chacun d'eux amène trente mille guerriers;
Et la bataille recommence contre les Turcs.

Huit pachas par eux sont défaits;
Mais quand le neuvième accourt,
Deux des Merljowitsz succombent,
Le ban Ugljescha et le waiwode Gojko:
Wukaschin tombe couvert de blessures,
Les coursiers turcs le foulent aux pieds,
Et avec les braves chefs périt toute cette belle armée.

A son tour s'avance le duc Stéphan (19):
Grande et forte est l'armée du duc,
Grande et vaillante, soixante mille guerriers!

Et la bataille contre les Turcs recommence.
Neuf des pachas sont vaincus;
Mais, lorsque le dixième accourt,
Voyez! il succombe le vaillant duc Stéphan,
Et à ses côtés tombent ces braves guerriers!

Lazare, enfin, le prince souverain de Servie,
Arrive avec une puissante armée;
Il disperse les Turcs, les poursuit,
Et nul n'ose le regarder au visage.
Comme il mène la bataille, le vaillant Lazare!
Le glorieux prince l'eût gagnée,
Sans un traître!... que Dieu l'écrase!....
Wuk trahit son beau-père sur le champ de bataille!

Ce fut ainsi que les Turcs vainquirent le tzar;
Ce fut ainsi que tomba Lazare, prince de Servie,
Et avec lui périt l'armée entière des Serviens,
Soixante et dix-sept mille vaillants guerriers!
Maintenant, tous pleins d'honneur et de sainteté,
Ils sont admis auprès du Tout-Puissant!

LA BATAILLE D'AMSEL *.

DEUXIÈME RÉCIT.

LES CORBEAUX MESSAGERS.

Le tzar était assis pour le repos du soir,
Et près de lui est son épouse Militza;
Et elle lui parle ainsi, la tzarine Militza:
« Tzar Lazare! couronne d'or de la Servie!
Demain tu partiras pour la plaine d'Amsel,
Et tu conduiras avec toi tes serviteurs et tes waiwodes:
Ne m'en laisseras-tu pas un dans ma cour?
Ne me restera-t-il pas un seul serviteur
Par lequel je pourrai t'envoyer une lettre
Sur le champ de bataille, et attendre ton retour?
Si tu emmènes avec toi les neuf frères chéris,
Mes frères, les neuf Jugowitz,
Ne me laisseras-tu pas un seul frère,
Que je puisse prendre en témoignage(20)?»

Et lui répondit, le prince des Serviens:
« Dis! chère tzarine, noble épouse Militza!
Lequel souhaites-tu de tes frères,
Pour demeurer avec toi dans la blanche tour? »
« Laisse-moi le Jugowitz Bojschko. »
Et il répondit, le prince des Serviens:
« Ainsi soit! chère tzarine, noble épouse Militza!

* En servien Kossowo, champ du Merle.

Demain, lorsque l'aube annoncera le jour,
Demain, avant le lever du soleil,
Quand les portes de la forteresse s'ouvriront,
Sors par la porte des remparts :
Là défileront les guerriers par troupes et en bon ordre,
Tous à cheval avec leurs lances de bataille;
A leur tête sera le Jugowitz Bojschko,
Qui porte devant eux l'étendard de la croix;
Transmets-lui mon salut et ma bénédiction,
Et dis-lui de confier à qui il voudra la bannière,
Et de rester près de toi dans tacour. »

Lorsque l'aube du matin commença à blanchir,
Et que s'ouvrirent les portes de la forteresse,
Elle sortit en hâte, Militza la tzarine,
Et s'arrêta près de la porte du rempart.
Voilà que toute l'armée commence à défiler,
Les guerriers sur leurs coursiers et armés de leurs lances de bataille;
A leur tête s'avance le Jugowitz Bojschko;
D'or pur brille le harnais de son coursier;
Mais, jusque sur les flancs du bel alezan doré,
Pend et le couvre, l'étendard de la croix;
Au haut de la hampe s'élève une pomme d'or,
Et une croix brillante au-dessus de la pomme;
Et de la croix d'or pendent des houpes de soie,
Qui tombent et battent sur les épaules de Bojschko.

Alors s'approche la tzarine, la noble Militza;
Elle saisit l'alezan doré par la bride,
Et, jetant les bras autour de son frère,

Elle l'attire vers elle, et lui murmure à l'oreille :
« Cher frère ! Jugowitz Bojschko !
A ta sœur le tzar t'a accordé ;
Tu n'iras point sur la plaine d'Amsel ;
Il t'envoie sa bénédiction ;
Tu confieras la bannière à qui tu voudras,
Et demeureras ici près de moi, à Kruschwatz,
Afin qu'un seul frère reste à sa sœur. »

Et lui répondit le Jugowitz :
« Va, sœur, vers ta blanche tour !
Pour moi, je ne retourne point avec toi ;
Je ne remettrai point le saint étendard en d'autres mains,
Quand même pour cela le tzar m'offrirait tout Kruschwatz ;
Car l'armée entière me montrerait au doigt, et dirait :
« Voyez-vous le poltron ! voyez-vous le lâche Bojschko,
Qui n'ose affronter l'ennemi sur la plaine d'Amsel,
Qui, pour la croix, ne veut point verser son sang,
Qui, pour la foi sainte, ne veut pas mourir ! »

Parlant ainsi, il s'élance hors des portes.
Voyez ! voici le vieux Jug Bogdan ;
A ses côtés sont sept Jugowitz ;
Tous les sept elle les appelle la tzarine ;
Mais aucun d'eux ne veut l'écouter,
Et elle attend encore un moment.
Voici que vient le Jugowitz Wojno,
Qui conduit le magnifique destrier du tzar,
Tout couvert d'or et d'écarlate.

Elle prend la bride du destrier, la tzarine,
Jette ses bras autour de son frère,
Et commence à lui parler ainsi :
« Cher frère ! Jugowitz Wojno !
A ta sœur le tzar t'a accordé ;
Il t'envoie sa bénédiction ;
A qui tu voudras confie le soin du coursier ;
Tu dois rester à Kruschwatz,
Afin qu'il me reste un frère pour appui.

Et le Jugowitz répondit à la tzarine :
« Va, sœur, retourne vers ta blanche tour !
Aucun brave guerrier en ce jour n'ira avec toi,
Et n'abandonnera à un autre le destrier du tzar,
Fût-il certain de succomber dans la bataille.
Laisse-moi, sœur, me rendre à la plaine d'Amsel,
Pour la sainte croix mon sang verser,
Et avec mes frères, pour la foi, mourir ! »

Là-dessus il s'élance hors des portes.
Lorsque Militza vit cela, la tzarine,
Elle tomba sur une froide pierre ;
Elle tomba dans un profond évanouissement.

Voyez ! alors le tzar lui-même parut ;
Quand il aperçut la noble Militza,
Des larmes roulèrent sur ses joues :
Il regarde à droite, à gauche,
Et appelant Goluban, son serviteur :
« Écoute, Goluban, mon fidèle serviteur !
Descends de ton blanc coursier,

Prends la tzarine entre tes bras,
Et reporte-la dans sa haute tourelle :
Je te permets de demeurer, Goluban,
Ne nous suis point sur la plaine d'Amsel,
Mais demeure ici avec la tzarine, ma noble épouse! »

Lorsque Goluban, le serviteur, eut reçu cet ordre,
Des larmes ruisselèrent sur ses joues.
Cependant il descendit de son coursier,
Et prenant la noble tzarine dans ses bras,
Il la porta dans la haute tourelle;
Mais, ne pouvant dompter son cœur
Qui l'appelait sur les pas des guerriers,
Il revint dans la cour, monta sur son coursier,
Et lui tourna la bride vers la plaine d'Amsel.

Lorsque l'aube du matin parut,
Voilà que deux corbeaux noirs arrivent à tire-d'aile;
Ils arrivent de la vaste plaine d'Amsel,
Et s'abattent sur la blanche tour de Kruschwatz,
Sur la tour de l'illustre prince de Servie,
Et croassant, l'un dit à l'autre :

« N'est-ce point ici la demeure de ce prince célèbre,
Et n'est-il personne dans ces tours?... »
Et des tours ne sortit aucune voix.
Mais la tzarine avait entendu les deux corbeaux,
Et parlant ainsi aux noirs corbeaux :
« Dieu vous bénisse, noirs corbeaux!
Dites d'où vous venez si matin ;
Venez-vous par hasard du champ de bataille?

Vîtes-vous là deux puissantes armées?
Mais laquelle, dites-moi, laquelle est victorieuse? »
Et les deux corbeaux lui répondirent :

« Grand merci, tzarine, noble Militza!
Nous venons ce matin des champs d'Amsel;
Là nous avons vu deux puissantes armées,
Lesquelles, hier, se sont livré une grande bataille,
Où les princes des deux partis sont demeurés.
Des Turcs il en est peu resté;
Mais ce qui reste des Serviens, en vie,
Est sanglant, ou mortellement blessé. »

Pendant que les oiseaux parlaient ainsi,
Voyez! s'approche Milutine, le serviteur :
Dans sa main gauche il porte sa droite,
Dix-sept blessures couvrent son corps,
Et son bon coursier est baigné de sang!
Et à sa rencontre, lui crie la noble Militza :
« Ah! qu'est-ce-ci, Milutine, fidèle serviteur?
La trahison a-t-elle perdu mon époux? »

Et lui répondit Milutine, le serviteur :
« Aide-moi, ô maîtresse, à descendre de cheval ;
Lave-moi le front avec de l'eau fraîche,
Ranime-moi avec du vin rouge,
Car de profondes blessures me ravissent toutes mes forces. »

Et la noble dame l'aida à descendre de cheval,
Elle lui lava le front avec de l'eau fraîche,
Elle le ranima avec du vin rouge;

Et lorsqu'il fut un peu restauré,
La tzarine demanda au serviteur :

« Parle, que s'est-il passé sur la plaine d'Amsel?
Comment l'illustre tzar, mon époux, est-il tombé?
Dis! comment tomba le vieux Jug, mon père?
Comment tombèrent les neuf Jugowitz?
Et comment tomba Milosch le waiwode,
Et le seigneur Wuk, mon autre gendre?
Et comment périt le fils du ban Strainja?»
Et alors le serviteur se mit à raconter :
« Tous sont restés, ô maîtresse! sur le champ de bataille.
A l'endroit où l'illustre prince est tombé,
Est un amas de lances toutes brisées,
Toutes brisées, turques et serviennes;
Mais les lances serviennes en plus grand nombre,
Toutes rompues pour la défense
De notre seigneur et maître le prince de Servie.
Quant au vieux Jug, placé à l'avant-garde,
Il succomba au commencement de la bataille,
Et autour de lui tombèrent les neuf Jugowitz.
Ils ne voulurent point se séparer, les frères!
Tant que l'un d'eux put combattre.
Bojschko restait encore, le plus jeune des Jugowitz,
Sur le champ de bataille flottait son étendard;
Il dispersa de nombreuses troupes de Turcs,
Comme le faucon disperse les faibles colombes.
Là où le sang s'élève jusqu'aux genoux,
Là tomba le fils de Strainja.

Pour Miloṣch, ô tzarine ! il est tombé
Près des froides ondes du Sitnitza,
Où grand nombre de Turcs perdirent la vie;
Car Milosch a tué de sa main le sultan Amurat,
Et avec lui douze mille Turcs !
Que Dieu bénisse Milosch et tous les siens !
Son nom vivra dans les cœurs serviens;
Il vivra dans les chants des femmes,
Dans les récits des vieillards,
Jusqu'à ce que le monde et la plaine
D'Amsel soient anéantis !

« Mais que me parles-tu de Wuk, le misérable !...
Malédiction sur lui et sur toute sa race !
Malédiction ! malédiction sur toute sa lignée !
Lui ! ce fut lui qui trahit le tzar !
Il a déserté avec douze mille guerriers !
Avec douze mille cavaliers infames comme lui ! »

AUTRE RÉCIT DE LA BATAILLE D'AMSEL.

LA TZARINE ET LE WAIWODE.

Elle errait Militza la tzarine
Autour de la blanche forteresse de Kruschwatz;
Avec elle étaient ses deux filles,
Wukossawa et la belle Mara.
Voici venir Wladeta le waiwode,
Monté sur son alezan, son cheval de bataille;
Mais le bon coursier est trempé de sueur,
Et une blanche écume le recouvre.

La tzarine s'adresse au héros :
« Que Dieu te protége, ô royal waiwode!
Pourquoi ton coursier est-il ainsi baigné de sueur?
Viens-tu des campagnes d'Amsel?
As-tu vu là l'honorable prince de Servie?
As-tu vu là ton seigneur et le mien? »

Le waiwode Wladeta répondit :
« Dieu me protége! ô Militza, noble tzarine!
Je reviens en ce moment des champs d'Amsel;
Je n'ai pas vu l'honorable prince de Servie,
Mais seulement son blanc destrier,
Que les Turcs poursuivaient sur le champ de bataille,

Et je pense que le prince a succombé!...»
Quand la tzarine entendit ces paroles,
Un torrent de larmes baigna son beau visage,
Et elle demanda ensuite au waiwode :

« Dis-moi tout! ô royal waiwode!
Dis! ne vis-tu pas sur le champ d'Amsel
Mes frères, les neuf Jugowitz,
Et le vieillard Jug Bogdan, mon père?...»

Et le waiwode Wladeta lui répondit :
« Quand je traversai le champ de bataille,
Je vis, ô tzarine, les neuf Jugowitz,
Et le vieux Jug Bogdan, ton père;
Ils étaient au plus fort de la mêlée,
Baignés de sang, depuis les pieds jusqu'aux aisselles,
Et leurs épées sanglantes jusqu'à la poignée;
Mais bientôt, sans forces, leurs bras tombèrent,
Fatigués de massacrer des Turcs!...»

De nouveau la tzarine demanda :
« Demeure encore! ô royal waiwode!
Ne vis-tu pas là aussi les époux de mes filles,
Wuk le Brankowitz, ou le vaillant Milosch?»

Et le waiwode Wladeta répondit :
« Lorsque je chevauchais sur le champ de bataille,
Je vis de loin le waiwode Milosch;
Entouré de nombreux ennemis, il se défendait
Appuyé sur sa lance de bataille;

Mais son sabre se brisa,
Et les Turcs se jetèrent sur lui avec fureur.
C'est pourquoi je pense qu'il a aussi succombé...
Mais nulle part je n'aperçus Wuk, ô tzarine!
Je ne le vis point! Que le soleil aussi ne le revoie!
Car il a trahi le glorieux prince de Servie,
Son seigneur, le tien et le mien!...»

LA BATAILLE D'AMSEL.

TROISIÈME RÉCIT.

LA JEUNE FILLE SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

Dès l'aube du jour, une jeune fille d'Amsel,
Dès l'aube du jour sortit : c'était le dimanche,
Le dimanche au matin, avant le lever du soleil:
Relevées sont ses longues manches blanches,
Relevées presque au-dessus du coude;
Sur sa tête elle porte une pleine corbeille de pain,
Et dans ses mains deux vases d'or,
L'un rempli d'eau fraîche;
Mais un vin précieux remplit l'autre;
Et ainsi chargée, elle se rend sur la plaine.

La vierge parcourt à pas lents le champ de carnage,
Ce champ de bataille où gisent des princes
Et tant de valeureux guerriers baignés dans leur sang;
Et où elle en trouve un de vivant,
Elle le lave avec de l'eau fraîche,
Lui verse dans la bouche quelques gouttes de vin (21),
Et le nourrit d'un morceau de pain blanc.
Allant ainsi, le hasard la conduit
Près d'un jeune héros, Paul Orlowitz,
Le jeune porte-étendard des princes de Servie.

Elle trouve le malheureux encore en vie;
Pourtant sa main droite est abattue,
Sa jambe gauche est coupée jusqu'au genou,
Toute brisée est l'une de ses côtes,
Et sa blessure laisse voir ses blancs poumons.
Elle le retire d'un torrent de sang, la vierge;
Elle lui baigne le visage d'eau fraîche;
Elle lui verse dans la bouche un peu de vin,
Elle le rassasie de pain blanc;
Alors, le cœur un peu ranimé,
Paul Orlowitz lui parle ainsi :

« Chère sœur! jeune vierge d'Amsel!
Quelle grande perte as-tu faite,
Que tu viennes ainsi fouiller parmi le sang des héros ?
Qui cherches-tu, ô vierge, sur le champ de bataille?
Est-ce un frère, ou le fils d'un frère?
Ou cherches-tu le vieillard qui t'a donné le jour? »

Et la jeune fille d'Amsel répondit :
« Cher frère! guerrier inconnu!
Je ne cherche ici aucun de mes parents,
Ni mon frère, ni le fils d'un frère;
Et je ne cherche point celui qui m'a donné le jour.
Mais te souvient-il, guerrier inconnu, du jour
Où le prince Lazare fit donner à ses guerriers,
Il y a trois semaines, par trente prêtres,
Dans la superbe église de Samodrescha,
Le sacrement de l'eucharistie?
Toute l'armée servienne s'approcha de la sainte table;

Mais les derniers furent trois vaillants chefs :
L'un était Milosch le waiwode;
Le second était Kossantschitz Iwan,
Et le troisième se nommait Milan Topliza.
Je me tenais humblement près de la porte,
Lorsque devant moi passa Milosch le waiwode:
Fier et superbe était le héros!
Sur le pavé à grand bruit traînait son sabre,
Des plumes ornaient son bonnet de soie (22),
Un manteau arrondi était sur ses épaules;
Mais un schall de soie entourait son cou :
Il jeta les yeux à l'entour, et sur moi tomba son regard;
Alors, ôtant son manteau bigarré,
Il le prit, et me le présentant, il me dit :

« Jeune fille, prends ce manteau arrondi,
Et veuille, en souvenir de moi,
Le garder et penser à moi dans tes prières!
Vois, belle enfant! je vais combattre
Aux côtés de notre illustre prince;
Prie Dieu, douce ame!
Que je revienne de là sain et sauf;
Prie-le qu'il t'accorde cette faveur,
Car alors je te donnerai pour époux Milan Topliza,
Mon Milan, le plus cher de mes amis,
Auquel j'ai juré fraternité
Par le saint nom de Dieu et de saint Jean,
Et je te servirai de parrain aux noces. »

Et le Kossantschitz Iwan le suivit :
Magnifique était le héros dans ce jour.

Sur le pavé à grand bruit traînait son sabre,
Un panache décorait son bonnet de fourrure;
Il portait un manteau bigarré,
Et autour du cou un schall de soie;
Mais au doigt il avait un anneau d'or.
Il jeta les yeux à l'entour, et sur moi tomba son regard:
Et de son doigt tirant l'anneau d'or,
Il me le présenta et dit :
« Jeune fille, reçois cet anneau d'or,
Veuille te souvenir de moi,
Et par cet anneau mon nom remémorer !
Vois, chère enfant, je vais pour succomber peut-être
A la suite de notre illustre prince;
Prie Dieu, chère et douce ame,
Que je revienne de là sain et sauf !
S'il t'accorde cette prière, au retour
Je te donnerai pour époux Milan Topliza,
Le plus cher de mes amis,
Auquel j'ai juré jadis fraternité
Par le saint nom de Dieu et de saint Jean,
Et je te servirai de conducteur aux noces. »
Et Milan Topliza le suivit:
Magnifique était le héros en ce jour.
Sur le pavé traînait son sabre,
Des plumes flottaient sur son bonnet de soie;
Il portait un manteau rond et bigarré,
Un schall de soie entourait son cou,
Et il avait au bras un cercle d'or (23).
Regardant autour de lui, sur moi ses doux yeux tombèrent.

Et de son bras détachant le cercle d'or,
Il me le présenta et dit:
« O vierge! reçois ce bracelet d'or,
Et veuille penser à moi,
En mémoire de ce don penser à Milan Topliza!
Vois, enfant, je vais là-bas pour périr
Aux côtés de notre illustre prince;
Prie Dieu, douce et chère ame,
Que j'en revienne sain et sauf.
O bien aimée, que Dieu t'accorde cette faveur!
Alors je te choisirai pour ma fidèle épouse.
Et ils partirent les trois braves waiwodes;
Vois, guerrier! ce sont eux que je cherche ici. »

Et le jeune héros mourant lui répondit:
« Chère sœur, jeune vierge d'Amsel,
Vois-tu là-bas cet amas de lances de bataille?
Là où elles sont le plus hautes et le plus pressées,
Là ruisselait à grands flots le sang des héros.
Les coursiers en avaient jusqu'aux étriers,
Jusqu'aux étriers et aux sangles,
Mais les héros en avaient jusqu'à la ceinture:
C'est là que tous trois sont tombés, les braves!
Pour toi, retourne à ta blanche demeure,
Et ne souille pas dans le sang ta robe et tes manches. »

Quand la jeune fille eut entendu cela,
Des larmes amères ruisselèrent sur ses joues:
Elle s'en alla tristement vers sa demeure,
Et se lamentant à haute voix, elle disait:
« Malheur à toi infortunée qu'un triste destin poursuit!

Tu avais cueilli, pauvrette, un rameau vert,
Et soudain s'est flétri son beau feuillage!»

LA BATAILLE D'AMSEL.

QUATRIÈME RÉCIT.

LA TÊTE DE LAZARE RETROUVÉE.

Lorsque la tête du noble Lazare fut abattue,
Sur la sanglante plaine d'Amsel
Aucun des Serviens ne put la trouver;
Ce fut un jeune garçon turc qui fit cette capture;
A la vérité un jeune Turc auquel une femme
Servienne avait donné le jour;
Et il s'écria le jeune garçon:
« Écoutez, ô Turcs! écoutez, mes frères!
Cette tête appartint sans doute à un haut seigneur,
Et ce serait grand péché devant Dieu,
Si les vautours et les corbeaux la becquetaient,
Ou que le pied des coursiers et des hommes la foulât. »
Et il prit la tête du saint tzar,
Il l'enveloppa de son manteau,
Et la portant à une source d'eau vive,
Il jeta la tête dans ses fraîches ondes.

La tête du tzar demeura long-temps dans la fontaine;
Bien long-temps! elle y resta quarante étés!
Et durant pareil temps le corps demeura sur la plaine,

Sans que ni vautour, ni corbeau y touchât,
Sans que ni pied d'homme ou de coursier le heurtât.
Louange et gloire à Dieu en toutes choses!

Voici que de jeunes sommiers
Arrivent de la blanche ville de Scupi.
Ils conduisaient des Grecs et des Bulgares
Qui voulaient se rendre à Widin et à Nissa.
Ils font halte sur la vaste plaine d'Amsel,
Et s'apprêtent à y faire le repas du soir.
Mais tandis qu'ils mangeaient, la soif survint.
Ils allumèrent un éclat de sapin. Les sommiers
En firent une torche pour s'éclairer,
Et ils vont cherchant une source sur la plaine.

Voilà qu'un hasard favorable
Les conduit droit à cette source vive;
Et l'un des jeunes hommes dit à l'autre:
« Vois donc, frère, comme la lune brille sur l'eau! »
Et l'autre Turc lui répondit:
« Frère! ce n'est point la lune qui brille ainsi. »
Le troisième se tut, ne proféra pas un mot,
Et après s'être tourné directement vers l'Orient,
Il fit une prière à Dieu tout-puissant,
Et à monseigneur saint Nicolas, en disant:
« Sois-nous en aide, grand Dieu! et toi, père Nicolas,
aussi! »
Aussitôt, entrant dans la mare profonde,
Il en retira la sainte tête du tzar,
La sainte tête du digne roi des Serviens;
Il la posa sur l'herbe verte et touffue,

Et puisa de l'eau avec une coupe.

Quand ils eurent apaisé leur soif,
Et qu'ils se retournèrent pour regarder la tête,
Voilà qu'elle n'était plus sur l'herbe verte!..
Et sur la plaine ils la virent se mouvoir,
Allant en hâte rejoindre le saint corps
Dont elle avait été jadis séparée...

Et lorsque l'aube parut, les jeunes sommiers
Allèrent raconter cette merveille,
Et en porter la nouvelle au vénérable patriarche.
Alors on vit arriver une foule de saints prêtres.
Ils vinrent au nombre de trois cents;
Et les douze grands archevêques,
Et les quatre vénérables patriarches,
Ceux d'Ipeck et de Constantinople (24),
Ceux de Basilisch et de Jérusalem,
Tous, dans leurs habits pontificaux,
Tous portant la mitre en tête,
Et dans leurs mains les saintes écritures.
Ils lurent solennellement les prières des morts,
Ils chantèrent les hymnes saintes;
Pendant trois jours et trois nuits
Ils ne prirent ni repos ni nourriture;
Ils ne se couchèrent point pour goûter le sommeil.
Alors ils demandèrent au saint tzar
Où il désirait que fût placé son tombeau,
Soit à Jassak ou à Beschenow,
A Opowo ou dans Kruschedol,
Dans Racawotz ou Schichatowatz...

A Diwscha ou à Kuweschdin ;
Ou enfin s'il voulait reposer dans la Macédoine.
Mais Lazare ne veut aller en aucun monastère étranger,
Il veut reposer dans ses propres et pieuses fondations,
Dans son beau monastère de Rawanitza,
Sur la montagne ombragée de Kutchaja;
Dans le monastère qu'il a édifié lui-même,
Lorsqu'il florissait dans toute sa-puissance,
Pour la sanctification de son ame;
Monastère qu'il a fondé de son propre argent,
Sans qu'il en coûtât un para
Ou une larme à son pauvre peuple.

LA BATAILLE DE SALATSCHFELD.

MARS 1806.

Trois chefs serviens sont à boire
Dans le riche, dans l'orgueilleux Matschwa,
Dans le plus beau village des Metkowitsch,
Dans la cour de Pierre Éricsohne.
Le premier de ces chefs serviens
Est Katitsch Ianko, du village de Ragatscha,
Le nid des faucons des monts de Kosmaj;
Le second est le wàiwode Wuitza,
Natif d'Asanja sous Smedrawo;
Et le troisième waiwode servien
Est Tschupitsch Stojan, le dragon de Notjais.

Avec chaque chef boivent deux cents Serviens;
Nul des Serviens n'est sans coursier;
De braves Serviens, de braves coursiers,
Et ceux-ci de vraie race arabe.

Quand ils ont bu quelque temps,
Que le vin leur monte à la tête,
Et que le brantwin commence à babiller,
Tschupitsch commence à se lamenter ainsi:
« Hélas ! frères Ianko et Wuitza!
Grands tourments me font les Turcs;
Car je suis sur la pire frontière, frères!
Le long de la Drina aux froides ondes,
Ils m'ont ravi indignement le pays de Matschwa,
Et je ne puis nulle part me rencontrer avec eux.
Je préférerais aux trésors du tzar,
De savoir à qui appartiendra le Matschwa,
A qui il est, à qui il demeurera.
C'est là, ô frères, ce que je souhaite ardemment. »

Il n'avait pas achevé ceci, Tschupitsch,
Qu'un jeune homme accourt, et se précipite:
C'est de Stanko Jurischitsch le fidèle serviteur;
Il vient de Batardbach, du village de Salastsch:
Il est tête nue, sans chaussure,
Sans chaussure, sans armes,
Tout déchiré par les épines des forêts,
Et son visage est couvert de larmes.
Quand le jeune homme aborde les waiwodes,
D'aucun *Dieu vous protége!* il ne les salue;
Mais il parle aussitôt en ces termes:

« Il est bien temps de vous seoir, waiwodes!
Il est bien temps de vous délecter à boire!
Tandis que vous êtes ici à chanter, à rire,
Douloureusement gémit le pauvre peuple en détresse!
Les Turcs sont descendus dans le Matschwa,
Sept mille et trois cents Turcs:
Ils ont pour conducteur le gouverneur Mehmed,
De la blanche forteresse de Swornik,
Mehmed à la barbe blanche, flottant jusqu'à la ceinture.
Stanko Jurischtsch le capitan a tenté,
Avec soixante et dix de ses guerriers, de ses troupes,
De les repousser: béni soit le héros!
Nous fîmes feu sur les Turcs,
Les carabines éclatèrent du côté de Stanka;
Soixante et dix de nos carabines firent feu,
Mais sept mille du côté des Turcs nous répondirent.
Nous ne savons plus rien les uns des autres,
Qui tombé, qui prisonnier,
Qui enfui, ou qui demeuré.
Nous ignorons même ce qu'est devenu Stanko;
Ce que nous savons, c'est que les Turcs sont dans Matschwa,
Et qu'ils ont pillé Glogowatz et Sowljak.
Maintenant, ô chefs, qui vous a donné ces coursiers?
Qui vous a taillé ces manteaux?
Qui vous a forgé ces armes?
Qui? si ce n'est le peuple, le pauvre, l'infortuné.
Vous vous êtes brouillés avec les Turcs,
Et maintenant les Turcs se vengent!

Qu'allez-vous faire? Que Dieu vous punisse!
Qu'allez-vous faire? il faut maintenant combattre,
Combattre à l'heure même, ou vous rendre! »
Quand Tschupitsch Sanka entendit ceci,
Il tenait dans ses mains la coupe pleine,
Il venait justement de la remplir;
De saisissement la main lui trembla,
Et il laissa retomber la coupe sur la table,
Sans la briser toutefois, ni en répandre le vin...
Il frappa de la main sur son genou
Avec tant de violence que l'écarlate de son vêtement se fendit
Et que sa peau blanche parut à travers;
Il avait aux doigts trois anneaux d'or,
Et tous trois éclatèrent sous ses doigts.
Le héros versa des larmes, des larmes de douleur.
Près de lui étaient peu de ses compagnons,
Seulement deux de ses serviteurs fidèles,
L'un d'eux était Sitschilsch Marinko,
Et l'autre, Schumanatz Wassilji.
Stojan appela ses deux fidèles serviteurs;
« Mes serviteurs, vite à vos coursiers!... »
Lui-même s'élance, ceint son bon cimeterre,
Et court à son coursier noir.
Il sangle solidement l'animal,
Lui resserre les quatre courroies,
La ganse de soie qui fait la cinquième,
Il jette la bride, monte le coursier.
Ses deux fidèles serviteurs l'accompagnent,
Et, du haut du coursier noir, Tschupitsch parle ainsi :

« Mes frères Ianko et Wuitza!
Assistez-moi aujourd'hui en ma détresse,
Partons! allons à la rencontre de l'ennemi! »
Et Wuitza regardait Katitsch Ianko;
Mais Katitsch baissait les yeux vers la terre.
Rien n'était moins agréable à Katitsch
Qu'un combat sur un terrain inconnu,
Contre tant de Turcs, avec si peu de monde,
Si peu de troupes, et encore si mal exercées,
Et ne connaissant ni les chemins, ni les passages.
Voyant ceci, il verse des larmes, Tschupitsch Stojan,
D'abondantes larmes, et il dit encore ces paroles:
« Mes frères Wuitza et Ianko,
Assistez-moi aujourd'hui dans ma détresse:
Vous aujourd'hui; je vous le rendrai demain.
Mais que vous le fassiez, ou ne le fassiez pas, frères,
Tout seul je me précipiterai contre les Turcs.
Je ne veux plus vivre sous le poids de cette honte!
Et si je dois mourir aujourd'hui ou demain,
plutôt mourir aujourd'hui avec une moindre infamie! »
Quand le waiwode Wuitza entendit ces paroles,
Et qu'il vit les larmes amères que versait Stojan,
Il éprouva une profonde douleur en son cœur,
Et se levant sur ses pieds légers,
Il parla à Ttchupitsch Stojan de la sorte:
« Cher frère d'adoption, Tschupitsch Stojan!
Sache que je ne trahirai point l'amitié:
Ni moi, ni mes cent cinquante hommes ne le ferons.
Qui le ferait, puisse l'année lui être funeste!
Puissent ses champs ne lui rapporter nulle moisson,

Puisse-t-il ne pas revoir sa vieille mère!
Puisse-t-il ne pouvoir plus jurer par une sœur chérie! »
Et Wuitza appelant ses compagnons :
« Debout! alerte! ô vous, mes faucons!
Sellez promptement vos coursiers! »
Et il court à son coursier bai, Wuitza ;
Il resserre fortement les quatre courroies,
Et la cinquième, une ganse de soie;
Il jette la bride au-dessus, et s'élance sur le coursier.
Ses compagnons, au nombre de cent cinquante, l'entourent;
Wuitza et Stojan sont l'un près de l'autre.
Alors la honte saisit Sanka;
Il rougit d'abandonner ainsi ses compagnons,
De les abandonner et trahir ainsi l'amitié.
Lui aussi se dresse sur ses pieds légers,
Il court vers son blanc coursier,
Son blanc coursier à la crinière rouge;
Il lui serre les quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie;
Il jette la bride et s'élance sur le coursier,
Et ses compagnons, au nombre de cinquante, l'entourent.
Ainsi réunis les trois waiwodes s'avancent,
Ils s'avancent pareils à trois vieux faucons;
Derrière eux marchent deux cents Serviens,
Tous sur des coursiers arabes, et sous les lances;
Comme une nuée de pigeons domestiques ils volent;
Juste ciel! quelle belle troupe!
Ils sortent du village de Metkowitsch ;

Ils traversent rapidement celui de Bogatisch;
Ils atteignent le bourg de Klijenje.
Mais quand ils sont dans Klijenje,
Tschupitsch regardant, la main au-dessus de ses yeux,
Il aperçoit Sowljak en flammes,
Et tout autour les Turcs criant Allah!
Alors Tschupitsch commence ainsi:

« Mes frères Wuitza et Ianko !
Et vous, mes frères aussi, braves soldats serviens,
Voulez-vous suivre mon conseil et bien nous entendre?
Descendons de nos bons coursiers,
Abandonnons ici nos porte-manteaux
Afin de soulager nos bons coursiers,
Et de leur resserrer les sangles.
Bientôt nous allons nous rencontrer avec les Turcs.
Que personne ne regrette sa valise!
Vous avez entendu dire aux vieillards:
« Il ne se trouve nulle part un ancien du pays,
Un ancien ou un juge,
Qui ne soit en état de payer le vin
Dans l'auberge pour l'ami nécessiteux. »
Dieu soit loué! il m'a aussi accordé cette faveur;
Et si, plaise au ciel! nous revenons sains et saufs,
Je me charge de remplir vos porte-manteaux,
Et de vous payer du vin en abondance.
Si l'un de vous doit succomber aujourd'hui,
Je le chercherai, et lui ferai donner la sépulture,
Et chanter de beaux hymnes sur son corps. »

Quand ils virent ceci, les deux cents Serviens,

Tous obéirent à Tschupitch Stojan.
Ils descendirent de leurs bons coursiers,
Jetèrent au loin leurs valises,
Resserrèrent les sangles des coursiers.
Puis remontant de nouveau à cheval,
Ils partirent au galop, droit devant eux,
Et atteignirent bientôt les champs de Salatsch.

Ils parvinrent sur la large chaussée.
L'armée des Turcs avait quitté la route,
Et s'était retirée dans le riche Matschwa.
Sur la route, sur la vaste plaine,
L'herbe était foulée du pied des chevaux,
Mais de la troupe ennemie nulle trace.

Quand Stojan eut examiné tout ceci,
Il fit encore arrêter ses compagnons,
Et il leur dit ces paroles :
« Mes frères Wuitza et Ianko!
Et vous, mes frères, braves guerriers serviens!
J'ai rêvé cette nuit un très-beau rêve.
Écoutez-le : les champs de Salatsch nous demeureront ;
Et, Dieu le veuille! nous battrons les Turcs ;
Mais conduisez-vous en héros, frères!
Que rien ne vous effraie! amis!
Devant vous ici vous voyez les champs de Salatsch.
Autant ils s'étendent en longueur, en largeur,
Autant vous les verrez se couvrir des escadrons turcs,
Lorsque ceux-ci paraîtront avec leur butin.
Mais ne vous effrayez point, mes frères!
Vous avez entendu dire aux vieillards :

« Il n'est de mort qu'au jour prescrit;
Il n'est de héros sans un premier modèle. »
Ce premier modèle, sachez que je le veux être!
C'est pourquoi, écoutez-moi, frères!
Tournez autour de vos têtes un turban turc,
Et ceignez vos sabres à la turque;
Faites danser vos chevaux à la façon des Turcs,
Que de loin les Turcs ne remarquent point
Le peu que nous sommes eu égard à leur nombre.
Alors lançons-nous vers eux sans crainte:
Ceux qui d'entre les Turcs nous apercevront,
Croiront qu'il leur arrive secours;
Nous nous mêlerons à eux,
Et alors, que tous pensent à Dieu, frères!
Que tous fassent feu d'un pistolet!
Mais d'un seul! entendez-vous, frères?
Ensuite tirant vivement le sabre hors du fourreau,
Nous fondons avec fureur sur les Turcs,
Nous taillons en pièces les Turcs,
Tous ensemble, ou en troupes séparées.
Que l'un ne sache rien de l'autre;
Et que le trouble et la confusion les saisissent!
Encore un mot je veux vous dire, frères!
Tirez dehors la bouteille de campagne;
Buvez un coup de brandevin de Pozerja
Pour vous fortifier le cœur, et assurer votre audace.»

Lorsqu'ils eurent ouï ceci, les deux cents Serviens,
Tous entourèrent leur tête d'un turban;
Tous ceignirent leur sabre à la turque;

Ils tirèrent aussi la bouteille de campagne,
Et commencèrent à boire deux par deux.
Stojan Tschupitsch aussi prit son flacon,
Et il but à trois avec ses deux frères.

Tout un rang avait déja bu
Et allait recommencer pour la seconde fois,
Quand les Turcs se montrèrent sur la plaine.
Si grand était le nombre des Turcs,
Qu'ils couvraient au loin la vaste plaine.
Ils amenaient leur butin de Sowljak:
C'étaient sept mille blanches brebis,
Des boucs rouges et des chèvres au moins cinq mille,
Plus de trois mille vaches laitières,
Et des taureaux de Matschwa, au nombre de six cents.
Ici les brebis bêlaient après leurs agneaux,
Là les agneaux bêlaient après leurs mères;
Ici les chèvres bramaient après les chevreaux,
Là les chevreaux chevrotaient après leurs mères;
Pour leurs veaux les vaches mugissaient,
Pour leurs mères les veaux gémissaient;
Et parmi mugissaient les taureaux de Matschwa.
Ils ne connaissent ni les bergers qui les mènent,
Ni les pâturages où ils sont forcés d'aller;
Ils regrettent leurs prés accoutumés,
Et devant eux à grands cris les Turcs les chassent;
Et un Turc dit à l'autre:

«Prends garde! Mujo! ne fatigue point ce bétail!»
«Il le faut bien, Hussein! comment ne le ferais-je point?
Longue est la route jusqu'à la Drina,

Et redoutable est Stojan Tschupitsch!

Le Turc pense que nul ne l'écoute;
Mais Tschupitsch l'a entendu, et il verse des larmes,
Des larmes de douleur; car il voit de ses yeux
Comme les Turcs maltraitent le bétail des Serviens.
Une bête des forêts en eût eu le cœur brisé,
Comment un héros ne l'eût-il pas eu?
Il pleure, et dit à ses compagnons:

« Voyez, frères Ianko et Wuitza!
Voyez les ravisseurs des richesses de notre peuple!
Qui peut vivre et subir cette honte? »
Et il enfonce le turban sur son front:
« Suivez-moi! et que chacun fasse son devoir! »

Tous abaissèrent le turban sur leurs fronts,
Et à la turque ils brandissent la lance,
A la turque ils lancent leurs coursiers;
Tous silencieux et sans dire une parole,
Ils s'élancent à la rencontre des Turcs.
En avant est le héros Stojan sur son coursier noir;
Derrière Stojan est Wuitza sur son coursier bai cerise;
Derrière Wuitza est Ianko sur son blanc destrier;
Et derrière Ianko, les deux cents Serviens.

Mais lorsque les Turcs aperçoivent cette troupe,
Ils pensent qu'un secours leur arrive;
Et ils disent aux nouveaux venus:

« Allah! camarades! vous ne trouverez rien à faire;
Ce que vous vouliez faire nous l'avons achevé;
Vous ne pouvez avoir ici part au partage. »

Ceux-ci se taisent, et, sans mot dire,
Ils se mêlent parmi les Turcs;
Et quand ils sont dans leurs rangs,
Alors tous les Serviens pensent à Dieu,
Tous font feu sur les Turcs;
Du côté des Serviens éclatent deux cents coups,
Et deux cents Turcs tombent morts;
Mais sept mille coups partent du côté des Turcs;
Une immense vapeur couvre le ciel et la terre.
On ne voit plus ni le ciel ni les nuages;
Et le brillant soleil est obscurci
Par la poudre et le plomb des armes.
Toutefois les Serviens, guerriers expérimentés,
Ne chargent point de nouveau leurs pistolets,
Ils tirent le sabre de la ceinture,
Ils se précipitent sans relâche sur les Turcs,
Les hachent en pièces, les dispersent,
Comme lorsque les loups fondent sur les agneaux.
Les uns ne savent rien des autres;
Qui est sauvé, qui est perdu.
O peuple de Mahomet, allah! crient les Turcs;
Pour la foi du Christ! crient les Serviens;
Pour la foi et l'honneur du nom servien!
Au moment où les deux troupes s'attaquèrent,
Le chef de brigands, le Zernobar Stanko,
Était dans ses retranchements près de Salatsch,
Avec ses frères Ninkowitsch Jowitza
Et son frère d'adoption Latkowitsch Johann.
Quand il vit les sabres commencer à briller,
Stanko ne put commander à son cœur.

Ils s'élancèrent tous du retranchement,
Et chacun d'eux tua un Turc;
Et montant sur les coursiers de ceux-ci,
Ils chassèrent devant eux les Turcs fugitifs.
Quand le waiwode Tschupitsch s'aperçoit
Que Stanko combattait parmi les siens,
Il lui parla de cette manière :
« Bravo! bravo! Zernobar Stanko!
Quand tu m'eusses tué mon frère,
Hier seulement, ou pillé ma demeure,
Aujourd'hui je te pardonnerais tout,
Et jamais ne te reprocherais tes méfaits!
Maudit soit celui qui y penserait,
En te voyant ainsi combattre avec les Serviens (25)! »

Oh! qui eût pu voir alors tout à souhait
Comme les sabres serviens étincelaient!
Comme les têtes des Turcs morts demeuraient béantes!
Il n'était aucun parmi les compagnons
Qui n'abattît un crâne de Turc!
Quelques-uns deux, plusieurs jusqu'à quatre;
Mais il n'est point de nombre pour les waiwodes!
Il les abat, Janko de Rogatscha!
Et les Turcs qui échappent à Janko
Sont attendus par le waiwode Wuitza;
Ce que délaisse le waiwode Wuitza
Est recueilli par le Zernobar Stanko;
Les Turcs que Stanko manque d'abattre,
Le Latkowitsch Johann les arrête;
Ce qui échappe à Johann,

Ninkowitsch Jowitza les achève,
Et les Turcs abandonnés par celui-ci,
Le sabre de Tschupitsch les attend!
Tschupitsch ne veut pas qu'un seul messager demeure,
Il hache celui-ci, foule aux pieds celui-là,
Et balance autour de lui sa pesante massue.
Il a grande besogne, Tschupitsch,
Car il ne veut pas qu'un seul messager s'échappe!

Des Serviens aucun ne perdit la vie,
Excepté un seul, un jeune garçon,
Et même celui-ci ne fut pas égorgé;
Il avait vu des bracelets d'or à un Turc,
Et il ne put demeurer sur son coursier;
Il mit pied à terre pour s'emparer des bracelets,
Et les Serviens combattants le foulèrent aux pieds.
Ainsi périt l'insensé!

Des Turcs aucun n'échappa au massacre,
Excepté le seul Mehmed, le gouverneur.
Monté sur son coursier, prompt comme les Wilas,
Tschupitsch le poursuit, monté sur son coursier noir,
Ils se poursuivent à travers la plaine tous deux;
Ils se poursuivent pendant deux pleines heures.
Mehmed ne peut plus fuir son ennemi,
Et Tschupitsch ne peut encore le saisir;
Car le coursier du Servien est fatigué.
Il a reçu des blessures, le noble coursier!
Sept cruelles blessures, le brave animal,
Et pourtant il ne veut pas se laisser vaincre!

Alors Tschupitsch commence ainsi :

« Méchant Turc, gouverneur Mehmed (26),
Retourne donc, que nous nous mesurions !
Que nous voyions à qui appartient le Matschwa !
S'il doit être à toi ou à moi !
A qui il appartient par héritage ! »

Mais le Turc se tait, il ne souffle mot !
Il fuit sans retourner la tête.

Tschupitsch l'appelle encore une fois, et lui crie :
« Malheur à toi, lâche ! gouverneur Mehmed !
Je te poursuivrai jusqu'aux bords de la Drina,
Je ne te laisserai point de relâche
Jusqu'à ce que je t'aie plongé dans la Drina.
Et si tu parviens à franchir ses eaux,
Je te poursuivrai jusqu'à Swornik la forteresse.
Et dût-il m'en coûter la vie aujourd'hui,
De ce moment je ne te quitte plus. »

Alors le Turc se retourne,
Pose en silence la main sur sa poitrine,
Et s'inclinant devant Stojan jusqu'à la selle :

« O toi, mon frère en Dieu ! Tschupitsch Stojan !
Accorde-moi aujourd'hui la vie.
A toi est le Matschwa, à toi sont les anciens droits !
Jamais je ne veux revenir dans ces lieux,
Ni y revenir, ni jamais te faire la guerre !
Je veux vivre avec toi en bonne intelligence,
Et te considérer comme mon propre frère ;
Et si jamais je reparais dans cette contrée,
Par le saint nom de Dieu et de Mahomet son prophète !

Je consens à perdre la tête ! »
Juste ciel ! quelle étonnante merveille !
Le Turc lui-même par ces paroles se maudit(27).

Pendant ce temps Stojan ne s'était point arrêté ;
Il continuait à le poursuivre à pied, à la course,
Lorsque Ianko, accourant derrière lui au galop,
Sur son coursier blanc à la crinière rouge,
Et ne pouvant atteindre Tschupitsch,
Il lui cria de loin et à plein gosier,
Il lui cria en lui faisant des signaux de la main :

« Frère d'adoption, Tschupitsch Stojan, écoute !
Retourne, au nom de Dieu tout-puissant !
Laisse le Turc ! qu'il soit le messager de la bataille :
Qu'il aille raconter au vizir de Bosnie
Comment il a levé une armée,
Sans firman de tzar, ni de vizir,
Sans un ordre de l'honorable tzar lui-même,
Et comment il a pillé comme un voleur le Matschwa ;
Qu'il aille se vanter, dans la pierreuse Bosnie,
D'avoir enlevé les vaches et les taureaux,
Les chèvres et les brebis du Matschwa,
Pour fournir les femmes turques de fromages et de beurre ! »

Alors Tschupitsch écouta Janko ;
Il revint sur ses pas, et laissa le Turc s'enfuir ;
Il revint avec Janko vers Salatsch,
Où, après avoir rassemblé le butin des Turcs,
Il rendit le tout aux pauvres habitants,
Et fit enterrer Ilja honorablement.

Non! depuis que le corbeau est devenu noir,
Le dragon n'a si bien reçu le serpent
Qu'aujourd'hui Stojan a reçu Mehmed
Sur les vastes plaines de Salatsch!
S'il était quelqu'un qui ne voulût point le croire,
Qu'il aille à Salatsch et voie de ses propres yeux:
Là s'élève le dôme qui contient les ossements des Turcs,
Et il y demeurera aussi long-temps que le soleil éclairera Salatsch (28).

LE KNÈS* IWAN.

Le Turc Kulin assemble une puissante armée
Dans Krajna, une armée de ces mécréants
Qui ne reconnaissent point un Dieu,
Ne croient à rien et n'ont point d'ames;
Il conduit ces troupes dans le riche Matschwa,
Et menace les Serviens partout où il passe.
« Dieu veuille que j'en revienne!
Et vous tremblerez devant moi, ô chefs serviens!
Vous apprendrez à connaître Kulin! »

Et les mères chrétiennes le maudissent avec ardeur:
« Gouverneur Kulin, puisses-tu aller!
Puisses-tu aller et n'en jamais revenir! »
Kulin traverse l'orgueilleuse Bosnie;
Il descend le fleuve Drina jusqu'à Sembria;
Il débarque aux plaines du Matschwa;
Il dresse son camp aux bords de la Drina,
Et somme les Serviens de se soumettre.
Mais aucun des Serviens ne se rend;
Ils attirent Kulin dans les vallons:
Toutefois les Turcs n'osent s'aventurer plus loin.

Le Knès Iwan, le chef de Sembria,
Se rend auprès du gouverneur Kulin;
Il lui porte des présents dans sa tente,
Pour conserver la paix à ses Serviens.

* Ancien, vieillard, titre qui répond à celui de maire.

Le Knès était aimé et considéré de tous,
Et il peut implorer le Turc pour chacun.
Kulin était prudent, il redoutait le pouvoir du Knès.
Il trouva bon de fraterniser avec lui:
« Frère d'adoption! noble Knès Iwan!
Toi, le chef du pays de Sembria,
Et moi, le gouverneur des frontières de Krajna,
Nous voulons faire une fraternelle alliance! »
Et ils se jurèrent la fraternelle alliance, les deux héros.

Alors le Knès se rendit à sa cour de Popowi;
Il convoqua les anciens de Sembria:
« Ne craignez plus que le Turc Kulin
Vous fasse esclaves, mes enfants! »
Et il s'en alla dans sa maison des champs
Pour procurer des vivres aux Turcs.
Cependant il arriva que Kulin
Se leva un matin, le lâche sans foi!
Le jour de la Saint-George, après Pâques,
Et remonta la Drina avec son armée.
Quand il arriva aux fraîches eaux du Jadar,
Le jour le surprit près du village de Dobritsch,
Et il cria aux habitants:

« Venez, compagnons! prenez vos coursiers,
Je ne ferai pas esclave le brave peuple;
Nous n'avons à faire qu'aux brigands. »
Et rassuré, le peuple vint en foule.

Alors Kulin fit un signal, et ses guerriers
Tirant aussitôt leur sabre affilé,

Ils massacrèrent le pauvre peuple;
Soixante et quatorze braves chefs de famille
Furent abattus par la main des Turcs!
Tout le reste fut réduit à l'esclavage;
Plus trois cents filles ou femmes captives.
Ils prirent aussi le Knès prisonnier.
Le Knès Élias et le pope Philippe,
Ils leur lièrent honteusement les mains;
Et, brûlant, saccageant le village,
Ils emmenèrent avec eux tout le butin,
Les esclaves, les popes et le Knès Élias.
Arrivés dans leur camp, les Turcs,
Les Turcs se partagèrent les captives;
Mais une mort cruelle attendait le Knès et le prêtre.

Le Knès Iwan arrivait justement de son district (29),
Et apportait des vivres au camp des Turcs,
Et avec lui douze anciens du peuple.
Quand il approcha de l'armée turque,
Il mit la main un peu au-dessus de ses yeux,
S'étonnant que le camp soit si diversifié,
Car devant chaque tente était une captive.
Mais quand il vit tout ce peuple en esclavage,
Le cœur plein d'une douloureuse compassion,
Il tomba trois fois évanoui, le Knès Iwan!
Des pleurs amers baignent ses joues,
En voyant le désespoir des femmes captives.
« Voyez, frères! voyez le malheur de la Servie!
Voyez comme, exercés à la perfidie, ces Turcs
Ont foulé aux pieds notre honneur!... »

Mais lorsque les Turcs l'entourèrent,
Il essuya ses yeux, et s'efforçant de sourire,
Il salua les Turcs à la mode musulmane :
« Bon matin je vous souhaite, ô Turcs!
Avez-vous fait bonne prise aujourd'hui? »
« Très-bonne, seigneur Knès, nous n'en souhaitons
pas de meilleure. »

Et le Knès s'avança vers la tente de Kulin,
Vers la tente de soie de son frère d'adoption Kulin.
Il se prosterna devant le chef,
Lui toucha les mains et les pantoufles,
Et le salua à la manière turque.
Kulin répondit à son salut,
Se recula et lui fit place à ses côtés,
Et ordonna qu'on lui servît le café et le sucre.
Cependant Iwan, avec un sourire forcé,
Dit au gouverneur Kulin :

« Kulin, toi mon frère par alliance !
Je ne veux ni m'asseoir, ni rien boire avec toi !
Car tu m'as trompé, Kulin!
Tu m'as trompé en allant à la proie sans moi !
Ce que j'eusse pris sans toi,
J'aurais consenti à le partager avec toi, frère!...»

Là-dessus le gouverneur Kulin répondit :
« Frère d'adoption, noble Knès Iwan!
Une part sera pour toi, pareille à la mienne ;
Tu auras comme moi trente captives...»

Quand le Knès eut ouï ces paroles,

Il baisa la terre aux pieds du Turc :
« Louange et merci, frère d'adoption Kulin !
Merci pour les esclaves et pour tes dons. »

Mais quand les autres captives virent
Que le Knès Iwan pouvait en sauver quelques-unes,
Toutes crièrent d'une seule voix, les malheureuses,
Et, se lamentant à toucher Dieu de pitié,
Elles se précipitèrent à travers les Turcs,
Et s'attachant aux habits d'Iwan,
L'appelant en gémissant par les plus doux noms,

« Iwan ! ô toi, notre père et notre mère !
Sauve-nous ! sauve-nous, comme tu pourras !
Par pitié, ne nous laisse pas aux mains des Turcs ! »

Iwan veut s'éloigner; mais, fortement retenu,
Il ne peut plus dompter son cœur.
Il verse des larmes, et dit aux femmes en les consolant :

« Ne craignez rien, mes sœurs chéries !
Je vais aller prier tous les chefs serviens des environs
De s'unir à moi pour vous délivrer. »

Il retourne alors dans la tente de Kulin :
« O mon frère d'adoption, Kulin !
Ce que j'ai maintenant à te demander,
Voudras-tu me l'accorder ?
Veuille me vendre les captives,
Mets un prix à leur liberté, je te le procurerai. »

Le gouverneur Kulin lui répondit :

« Frère d'adoption, noble Knès Iwan!
Tu ne peux acheter toutes ces esclaves;
J'en exigerai plus que tu ne pourrais payer;
Tu te ruinerais pour elles. »

Mais le Knès ne se rebute point:
« Frère d'adoption, gouverneur Kulin,
Exige, demande, soit en argent,
Soit en or, demande ce que tu voudras,
Ne t'inquiète ni de moi ni des esclaves. »

Alors le Turc estima les captives,
Et demanda trois charges d'argent.
Iwan baisa aussitôt la terre, et dit:

« Frère d'adoption, soit fait ainsi!
Trois charges d'argent seront pour toi:
Maintenant fais rassembler les captives. »

Et étant ainsi convenu du marché,
Kulin se ravisa et dit:
« Mais si tu emmènes maintenant les esclaves,
Quand m'apporteras-tu l'argent, frère?...»

Le Knès Iwan répondit:
« J'emmène, il est vrai, à présent les captives;
Mais je te rapporterai l'argent aussitôt. »

Le gouverneur Kulin hésitant encore:
« Mais as-tu de sûrs garants, frère? »

Alors le noble Knès répondit fièrement:
« De tout temps j'ai eu trois sûrs garants, frère!
Le Seigneur notre Dieu est le premier;

Le second est ma foi de chrétien,
Et le troisième, c'est que je ne t'ai jamais trompé, frère!
Mais n'as-tu pas confiance à ces preuves?
Soit! j'ai encore quatre autres garants;
Tous quatre sont des seigneurs turcs:
Le derviche-aga de la forteresse de Swornik;
Mulah-Achmed, ou le jeune savant;
Simon, de la maison de Dieu;
Et le quatrième sera Omar aga.»

Tous les quatre seigneurs turcs s'avancèrent,
Et cautionnèrent le Knès Iwan
Comme quoi celui-ci payerait la somme dans sept jours.
Alors Iwan rassembla des bateaux,
Et y faisant placer les femmes captives,
Il leur fit traverser tour à tour le fleuve,
Sans souffrir qu'un seul Turc les suive.
Quand il les eut débarquées sur l'autre rive,
Il remonta sur son bon coursier,
Et alla droit à sa maison des champs,
Suivi par ces trois cents esclaves.
Quand il eut atteint cette demeure,
Il fit asseoir les captives dans la cour,
Et apporter trois charges de pain,
Et le partagea parmi la troupe affamée;
Il leur apporta ensuite du vin en abondance,
Les rassasia de viande et de pain,
Les désaltéra de vin et de brandevin.

Quand il eut pourvu ainsi à leurs besoins,

Le Knès remonta sur son bon coursier,
Et, suivi des trois cents captives,
Il les conduisit dans la ville de Bijeljina;
Il veilla à ce qu'elles eussent à boire et à manger;
Puis il envoya de tous côtés ses serviteurs
Dans le district de Sembria,
Et fit savoir à chaque village cet ordre :

« Que de chaque maison et ferme
Le plus âgé se rende à Bijeljina;
Que celui qui est devenu veuf,
Et le plus ancien de sa famille,
Et qu'enfin celui dont la femme est stérile,
S'y rende également ! »

Quand les chefs de Sembria ouïrent ceci,
De toutes parts ils se rendirent aux ordres du Knès.
Tous se rassemblèrent dans Bijeljina.
Le Knès alors, circulant parmi cette foule,
Et le visage tout baigné de larmes,
Leur parla en ces termes :

« Celui qui de vous n'a point de tristesse en son cœur,
Enfants ! peut aujourd'hui se réjouir
Et s'acheter de bonnes et tendres filles,
Pour sanctifier son ame et réjouir sa vie;
Mieux vaut l'enfant né que l'enfant à naître;
Mais quiconque a déjà un fils,
Peut lui donner une sœur chérie
Pour l'amour de Dieu et le salut de son ame.
Le frère qui est privé d'une sœur

Peut s'en donner une avec de l'argent,
Et par cet acte de charité assurer son salut!
C'est pourquoi achetez donc ces captives, ô frères!
Sauvez de nobles ames serviennes!
Sauvez ces ames des mains impures des Turcs! »

Lorsque les chefs de Sembria entendirent ceci,
Ils commencèrent à marchander les esclaves;
Mais le Knès, qui présidait la vente,
Ne voulut estimer le prix des captives
Que lorsqu'il eut vu tout l'argent rassemblé.
Il vendit les trois cents esclaves
Pour deux charges d'argent.
Mais il n'a pas encore rassemblé la troisième.
Il emprunte alors la troisième charge
A Omar et à Mulah-Achmed.
Et quand il a réuni tout cet argent,
Il le porte au gouverneur Kulin.
Kulin se réjouit à la vue de tant d'argent;
Il en remercie le Knès, et le loue en ces termes :
« Gloire et salut à toi, ô Knès Iwan!
Il n'y a pas de tels Knès dans Stamboul! »

Cependant Iwan convoque de nouveau les Serviens;
Il les rassemble devant la blanche église de Brodatsch,
Et il leur parle d'une manière persuasive :
« Écoutez-moi, Serviens! mes chers frères!
Ces captives que vous avez rachetées,
Ne les laissez pas mourir de faim misérablement;
Mais laissez-les aller en paix,
Chacune où elle voudra.

Ce serait peu de chose pour le salut de votre ame
Que de les racheter des Turcs
Pour les garder vous-mêmes en esclavage;
Laissez aller chacune où elle voudra aller! »
Et les Serviens écoutèrent ses paroles;
Ils affranchirent leurs jeunes captives.

Gloire à Iwan, et salut à son ame!
Il n'était personne qui ne connût Iwan;
Il n'était personne qui n'eût à le remercier,
Et encore moins qui pût le récompenser.
Mais Iwan ne veut aucune récompense;
Le Christ, notre Seigneur, récompensera Iwan,
Quand au royaume éternel Iwan se rendra!

LA BATAILLE DE MISCHAR.

AOUT 1806.

Un couple de corbeaux noirs vole à tire-d'aile;
Ils viennent de loin, des vastes plaines de Mischar,
De Schabatz, la blanche forteresse:
Sanglant est leur bec jusqu'aux yeux,
Sanglants sont leurs pieds jusqu'aux genoux.
Ils traversent d'un vol le riche Matschwa;
Ils se baignent dans les hautes eaux de la Drina;
Ils parcourent d'un trait la très-honorée Bosnie;
Ils s'abattent sur le mauvais pays des frontières,
Près du bourg maudit de Wakup,
Et sur la tour du gouverneur Kulin
Tous deux descendent en croassant.

Alors sort de la tour la noble épouse de Kulin;
Elle sort de la tour, et leur parle ainsi :
« Noirs corbeaux, ô vous mes frères en Dieu!
Venez-vous du pays au-delà des frontières?
Venez-vous des vastes plaines de Mischar,
Et de Schabatz, la blanche forteresse?
Avez-vous vu la puissante armée des Turcs
Entourer Schabatz, circonscrire la blanche forteresse?
Et dans cette armée les chefs turcs?
Vîtes-vous parmi eux mon noble époux,
Mon seigneur et maître le gouverneur Kulin,

Qui, à la tête de cent mille guerriers,
A fait serment au sultan
De soumettre entièrement la Servie,
Et d'en tirer le tribut de ses peuples;
De prendre prisonnier George-le-Noir,
Et de l'emmener au sultan tout vivant,
Enfin, de faire décapiter les chefs serviens
Qui ont les premiers commencé la révolte?
A-t-il déja envoyé George au sultan?
A-t-il déja fait battre Janko au poteau?
A-t-il fait pendre Lesko avec de bonnes cordes?
A-t-il fait rôtir le nazillard Walaki (30)?
A-t-il fait décapiter l'orgueilleux Tschupitsch,
Et fait tirer Milosch à quatre chevaux?
A-t-il enfin apaisé la Servie?
Revient-il mon seigneur et époux?
Ramène-t-il la superbe armée de Bosnie?
Vient-il, ou doit-il bientôt venir?
Ramène-t-il les génisses du Matschwa?
Amène-t-il les esclaves serviennes,
Pour me servir fidèlement dans ma cour?
Dites-moi, noirs corbeaux, quand viendra mon époux?
Quand viendra-t-il et quand dois-je l'attendre?...»

Et les deux oiseaux noirs lui répondirent:
« Noble dame, honorable épouse de Kulin!
Volontiers nous t'apporterions de meilleures nouvelles,
Nous ne le pouvons; ce qui est doit être dit!
Nous revenons du pays au-delà des frontières,

Tout près de Schabatz, la blanche forteresse,
Sur la vaste plaine de Mischar;
Là nous vîmes la grande armée des Turcs
Qui entourait alors Schabatz, la blanche forteresse;
Là nous vîmes aussi ton époux et maître,
Ton seigneur, le gouverneur Kulin;
Nous vîmes aussi George-le-Noir
Sur la vaste plaine de Mischar:
Cinquante mille Serviens étaient avec George;
Et avec ton époux et maître
Il y avait cent mille Turcs.
Nous étions là, et nous vîmes de nos yeux
Comment les deux armées s'attaquèrent
(L'une servienne, l'autre turque)
Sur la vaste plaine de Mischar.
En tête des Turcs était le gouverneur Kulin;
En tête des Serviens, Petrowitsch George.
Mais l'armée servienne vainquit l'armée turque;
Il succomba ton époux, le gouverneur Kulin;
Celui qui le tua fut Petrowitsch George;
Avec lui tombèrent trente mille Turcs,
Et tous les chefs et les capitaines turcs,
Tous braves choisis parmi les plus braves
De l'honorable et montagneuse Bosnie.
Il ne reviendra pas céans, le gouverneur Kulin,
Il ne reviendra jamais ici, ton époux et maître;
Ne l'attends point, n'espère point sa venue!
Mais arme son fils et l'envoie à la guerre;
Car la Servie ne se soumettra jamais! »

Quand la noble épouse de Kulin entendit ceci,

Elle fit un cri pareil au sifflement du serpent furieux.
Puis après elle dit encore aux corbeaux :
« Malheur à vous, corbeaux, pour ces tristes nouvelles!
Toutefois dites-moi tout, ô vous mes frères en Dieu!
Quand vous étiez là et que vous vîtes ces choses,
Reconnûtes-vous chacun par son nom?
Qui des chefs, tombés dans ces lieux,
Appartenaient à la riche et montagneuse Bosnie? »

Et les deux oiseaux noirs lui répondirent :
« Nous connaissons chacun, ô épouse de Kulin!
Nous les connaissons tous, et nous allons te nommer
Chaque chef par son nom,
Où, quand, et par qui il fut mis à mort.
D'abord est tombé le gouverneur Mehmed,
De la blanche forteresse de Swornik:
Qui le tua? ce fut Milosch de Pozerje.
Est tombé le pacha Sinan-Pascha,
De Goradscha, dans l'Herzegovine:
Qui le tua? ce fut le lazarevitsch Luko.
Est tombé le mollah de Sarajewo:
Qui le tua? ce fut Tschupitsch, au bord du Drenowatz.
Est tombé Hassan Beschirewitsch
Là-bas dans les verts bocages de Kitog:
Qui le tua? ce fut Smiljanitsch, le prêtre.
Est tombé le capitaine Deventer :
Celui qui le tua fut le waljewer Jacob;
Il lui coupa la tête sur les bords de la Dobrawa.

« Quelques Turcs cependant s'enfuirent vers la Sawa,

Et la traversèrent sur de bons coursiers ;
Ils voulaient gagner le pays d'Allemagne.
(Que leurs mères mangent des pierres s'ils y fussent parvenus!)
Un héros, le zinzar Ianko l'apprit,
Et avec lui Lazar Mutap.
Ils ceignent tous deux leur sabre étincelant,
Et chevauchent aussitôt vers le pays d'Allemagne.
Ils suivent la trace des fugitifs;
Ils les atteignent à leur premier gîte,
Juste à l'embouchure du fleuve Boussut.
Les Turcs descendaient de cheval pour faire halte
Devant la grande porte de l'hôtellerie de Boussut;
Mais voilà que le zinzar s'avance et leur crie :
« Halte-là, mes enfants, vous n'êtes pas encore échappés! »

« Mutap crie également d'un autre côté.
Quand il entend ceci, le commandant Ostrosch,
Soudain l'enfant pusillanime pâlit,
Et de frayeur se meurt presque Hadshi Masto.
Mutap et le zinzar courent dessus :
Mutap coupe la tête à Masto,
Le zinzar Janko l'abat au jeune Ostrosch.
Dedo de Gradatschatz seul s'échappe;
Mais il n'aurait pas évité la mort,
S'il n'eût eu grand nombre d'amis dans le pays;
Les seigneurs allemands le cachèrent.
Quand le jeune Ostrosch fut demeuré là mort,
Les Serviens, semblables à une troupe de loups noirs,

Se jetèrent sur ces dépouilles sans maître ;
Ils se partagèrent l'or et les coursiers.
Pour les héros morts, les infortunés!
On les jeta dans les flots de la Sawa.
Fleuve de Sawa! fleuve aux vagues nombreuses!
Puisses-tu engloutir de même tous nos ennemis!
Ce fut ainsi qu'ils tuèrent le jeune Ostrosch
Devant la belle hôtellerie, sur les terres d'Allemagne,
Sans redouter ni le sultan ni l'empereur. »

En entendant ce récit, l'épouse de Kulin
Poussa des cris capables d'arriver jusqu'à Dieu;
Elle gémit, elle se tourmente comme le triste coucou;
Elle murmure, elle pleure comme la palombe;
Enfin, elle commence ainsi la malédiction :

« Blanche Schabatz, puisses-tu ne plus étinceler au loin,
Mais être dévorée par le feu du ciel,
Pour tant de Turcs tombés autour de tes murailles!
George-le-Noir! que Dieu t'anéantisse!
Depuis que tu as commencé la guerre sur les frontières,
Tu as fait pleurer bien des mères!
Tu as renvoyé bien des fiancées à leurs parents,
Et voilé de deuil bien des sœurs chéries!
Et moi aussi, infortunée! tu m'as fait pleurer!
Car tu as massacré mon seigneur et maître,
Mon époux le gouverneur Kulin.
Prêtre Luko, puisses-tu recevoir blessures sur blessures!
Car tu as égorgé le pacha Sinan,

Qui savait si bien conseiller les Bosniens.
Et toi, ô Milosch! que les carabines t'atteignent!
Car tu as tué le capitaine général Mehmed,
Qui était le bras droit de la Bosnie,
De toute la Bosnie et de ses frontières.
Et toi, Jacob! que Dieu t'écrase!
Que ta maison demeure sans maître!
Car tu as assommé Deventer, le commandant.
Et toi, ô Tschupitsch, que le malheur t'accable,
Pour avoir fait périr le mollah de Sarajevo,
Qui était en état de juger le sultan lui-même!
O forêt de Kitog, puisses-tu ne jamais verdir!
O Smiljanitsch! puisses-tu ne jamais te réjouir!
Car tu as mis à mort Hassan Beschirs,
Le plus beau des enfants de Bosnie,
Et dont la fiancée retourne sans honneur chez ses proches!
Zinzar Ianko, que Dieu te punisse!
Ne fais-tu pas assez de mal ici,
Sans que de nouveau tu en cherches au pays allemand?
Pourquoi as-tu massacré le jeune Ostrosch,
Le jeune enfant, de sa mère l'unique?

En parlant ainsi, l'épouse de Kulin
Tomba à terre, et son ame lutta quelque peu avec la mort;
Elle tomba et ne se releva plus,
Son cœur s'était brisé dans sa poitrine.

LA MORT DE MÉHO ORUGDSCHITSCH.

MAI 1809.

Le triste coucou pousse de douloureuses plaintes
Là-bas sur la colline de Bijeljina;
Mais ce n'est point le triste coucou,
C'est d'Orugdschitsch Mého la pauvre mère;
Elle gémit, car elle est en grande peine et détresse!
Hier elle a marié son fils,
Et elle l'arme aujourd'hui pour la guerre.
Sans honneurs demeurera sa jeune épouse,
Sans honneurs, sans caresses.
La mère envoie Mého à la guerre,
Sur les bords de la Drina aux flots nombreux;
Avec lui marche le pacha, Ali-Pacha,
Et derrière celui-ci tous les autres guerriers le suivent.
Et s'adressant à Mého, le pacha parle ainsi:
« Mon compagnon, Orugdschitsch Mého!
Au-delà du fleuve l'ennemi est déja campé;
Devant l'armée servienne marchent les chefs.
A la tête de ceux-ci est Lazarewitsch Luko,
Qui commande la forteresse de Schabatz,
Celui qui fait tant gémir les mères musulmanes,
Celui qui a privé tant de parents de leurs fils.
Le second commandant des Serviens
Est celui qu'on appelle le Zinzar Janko d'Achrida,

Celui qui cherche partout de la besogne,
Et où il y a une bataille il faut qu'il y soit.
Le troisième chef des Serviens
Est Tschupitsch Stojan, du village Notjai,
Lequel n'est point non plus ami des Turcs.
Enfin, le quatrième chef des Serviens
Est Milosch de Pozerje:
Lui, Milosch! il a le sabre de Kulin;
Il le porte dans sa ceinture, à la honte des Turcs (31);
Du haut de son blanc coursier il abat les têtes turques,
Et il ne craint ni sultan ni vizirs.
Conduis-toi prudemment, Mého, et ne t'expose à la mort!
Garde-toi soigneusement de la main de ce mortel ennemi!
Garde-toi du Servien, du mortel ennemi des Turcs!
Car tu es la tête de Bijeljina,
Non-seulement la tête de Bijeljina,
Mais encore de la moitié de la célèbre Bosnie.»
Et Orugdschitsch Mého lui répondit:

«Ne parle point follement, Ali-Pacha!
Voici trois fois que revient le jour anniversaire
De celui où Kulin a succombé
Sur les vastes plaines de Mischar.
Le bruit m'est parvenu, au sujet de ce sabre,
Qu'il était tombé dans les mains de ce Milosch;
C'est pourquoi je viens ici avec mes guerriers,
Cherchant partout le héros de Pozerje.

J'aimerais mieux le rencontrer dans la bataille,
Venger le gouverneur Kulin
Et conquérir son sabre,
Que de posséder tous les trésors du sultan.
Mais voici Milosch qui traverse la Drina :
Bon ! je vais le défier au combat;
Je veux aujourd'hui me mesurer avec lui,
Dût-il m'en coûter la tête ! »

Tous deux n'avaient pas achevé de parler,
Quand l'avant-garde servienne aperçut les Turcs;
Les messagers courent, et annoncent,
Dans la tente de Luko, l'arrivée des Turcs.

Luko apprenant ceci,
Se lève en hâte dans sa tente,
Ceint à son côté le glaive étincelant,
Sort de sa tente, parcourt le camp,
Appelle les guerriers et les fantassins,
Et les admoneste de cette manière :

« Infanterie de Servie, chers frères !
Attachez solidement vos chaussures à vos pieds !
Versez de la poudre dans vos carabines !
Et rassemblez-vous là-bas, sur la plaine, frères !
Car voici une puissante armée turque qui s'approche,
Et il nous faut la joliment recevoir
Avec nos brillantes carabines ! »

Quand les fantassins ont entendu cet ordre,
Ils attachent en hâte et solidement leurs chaussures;

Ils versent de la poudre dans leurs carabines;
Ils se rassemblent et se rangent en bataille;
Ils tiennent leurs armes prêtes,
Et jettent sur les Turcs d'obliques regards,
Comme sur de blancs agneaux des loups furieux.

Alors Luko s'adresse ainsi aux cavaliers:
« Cavaliers serviens, ô mes frères!
Qui a un cheval le selle à l'heure même;
Le sabre au flanc, la ceinture bien bouclée,
Rassemblez-vous là-bas sur la plaine!
Une puissante armée turque s'avance;
Il nous faut la bien recevoir, frères,
Nous mesurer avec eux sur la plaine,
Nous éprouver avec le sabre!
Honte à celui qui fuirait le champ de bataille!

Le premier des cavaliers qui entend cet ordre est Milosch;
Il attache à son côté le sabre étincelant;
Il court à son bon coursier blanc,
Son coursier blanc aux yeux ardents;
Il lui resserre ses quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.
Quand il passe la bride au bon coursier,
Il hennit de joie, le brave coursier de bataille;
Il creuse la terre du pied de devant;
Il creuse la terre; il redresse l'oreille.
Que le cœur de Milosch s'en réjouit!
Il semble annoncer à Milosch, le fidèle animal,

Qu'aujourd'hui la bataille
Lui laissera de glorieux souvenirs.

Le second cavalier qui entend l'ordre,
C'est Tschupitsch Stojan, du village de Notjai.
Lestement Stojan s'élance de sa tente;
Il ceint son sabre d'acier étincelant,
Il court vers son cheval, le bai-cerise,
Qui vaut un plein caisson d'or;
Et pourtant il n'a pas coûté au héros un dinar;
Car Tchupitsch l'a gagné sur le champ de bataille,
Il l'a pris au Turc Peiso, aga de Mehmed;
Et il le monte à la honte des Turcs.
Il lui resserre solidement les quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.

Le troisième enfin, c'est Bogitjewitz Antoine,
Le chef de Lonitza, la blanche forteresse.
Il entend l'ordre, et s'élance de sa tente,
Ceint à ses flancs l'acier éblouissant,
Court à son coursier noir,
Lui resserre fortement les quatre sangles,
Et la cinquième, une ceinture de soie.

Les coursiers sont sellés, les cavaliers rassemblés;
La puissante armée de Luko se forme;
Cavaliers et fantassins s'assemblent autour de lui;
Et l'armée attend l'ordre de la marche.
Sous Milosch le coursier ne reste point en repos,
Et la main du héros commence à se fatiguer
De retenir l'impétueux et ardent animal.

Enfin Milosch ne peut plus le maîtriser.
Il regarde de chaque côté derrière lui,
Et dit ces quelques mots:

« Mes frères cavaliers et fantassins!
Vous allez comme vous le voulez,
Mais moi comme il plaît à mon coursier.
Il aspire ardemment au carnage, mon coursier;
Cette longue résistance fatigue mon poignet;
Il voudrait maintenant jouer avec les Turcs!
Altéré de sang est mon sabre dans le fourreau,
Soif ardente du sang rouge des héros!
Laissez-moi que j'abreuve mon fidèle sabre,
Que je l'abreuve dans le sang turc! »

En parlant ainsi, Milosch de Pozerje
Abandonne les rênes au coursier,
Et, le corps penché en avant, il s'élance sur la plaine.
Derrière lui, sur son bai-cerise, accourt Stojan,
Et le bai-cerise ne le cède point au coursier blanc;
Il met la tête sur le dos de ce dernier.
Voici derrière Tschupitsch le Bogitwitz Antoine,
Monté sur son coursier noir, prompt comme la Wila,
Et le coursier noir ne le cède point au bai;
Il appuie sa tête sur la croupe de celui-ci.
Ainsi volent ensemble les trois chefs.
Juste ciel, quels cœurs pleins de courage!
Ils ont bien pensé les trois héros
Comme il faut mourir sur le champ de bataille!
Eux trois contre vingt mille Turcs!

Ils se précipitent sur l'ennemi surpris,
Et engagent le combat avec les Turcs;
Ils font feu de leurs armes, tous trois les waiwodes.
Les Turcs répondent par vingt mille coups de feu:
Mais Dieu et le sort sont avec les Serviens;
Aucun n'est atteint ni blessé.
Toutefois ce sont de vieux guerriers, les waiwodes,
Ils ne veulent plus se servir de leurs carabines,
Ils tirent le sabre de la ceinture,
Et hachent à travers les rangs des Turcs.

Le lasarewitsch Luko était encore en arrière,
Mais il s'avance hors de son camp,
A travers la plaine, comme une masse gigantesque.
De loin cependant, on voyait Mého Orugdschitsch,
En avant de toute l'armée turque,
Monté sur son blanc coursier, prompt comme les Wilas.
Il galopait sous lui le bouillant coursier,
Et lançait au loin une blanche écume.
Le Turc, penché sur lui, portait le sabre aux dents,
Et il s'avançait rapidement vers les Serviens.
Il en serait venu aux mains avec eux,
S'il n'eût eu ses pensées tournées ailleurs.
Ah! il a fait bien assez de mal,
Et fait verser assez de larmes aux mères serviennes!

Tout à coup Milosch de Pozerje l'aperçoit,
Et il crie à Antoine et à Stojan:
« Écoutez! mes frères d'armes!

Continuez à frapper tous deux;
Bientôt nos frères viendront à votre secours:
Moi et mon bon coursier nous volons là-bas;
Je veux détourner l'attention de ce damné Turc,
Afin qu'il ne fasse pas de mal aux nôtres,
Et ne fasse gémir aucune mère servienne;
Car chaque mère soupire après un fils! »

Ayant dit ceci, le Pozerje Milosch
Saisit son sabre de la main droite,
Il s'élance à la poursuite de Mého,
Et agitant vers lui son sabre éblouissant,
Il l'appelle et lui parle ainsi:

« Arrête, ô Turc! où cours-tu?
Ne vois-tu pas, insensé, que là est ta perte? »
Mais le Turc ne s'arrête ni ne retourne;
Sur la vaste plaine tous deux se poursuivent,
Tous deux préludant ainsi au combat.
Les deux armées s'arrêtent pour considérer
Comment les deux héros fourniront la carrière.
Maintenant ils font feu l'un sur l'autre;
Mais nul ne blesse son adversaire.
Cependant les deux armées admirent:
Et qui pourrait ne pas admirer un tel spectacle!
Quand les pistolets sont déchargés,
Les héros mettent leurs coursiers au galop,
Rechargent leurs armes, et, se rapprochant,
Échangent entre eux d'amères paroles.
Orugdschitch parle de la sorte:

« Chrétien insensé! de quel cercle es-tu?
Comment t'appelle-t-on? quel est ton nom?
As-tu au logis une vieille mère?
Es-tu, ô fou! près de te marier?
Ta mère comme un coucou gémira;
Ton épouse deviendra veuve
Par la main de l'homme que tu poursuis!»

Milosch de Pozerje lui répondit:
« Qu'oses-tu demander, misérable Turc?
Je n'ai pas besoin de cacher mon nom;
Je suis commandant du cercle de Schabatz,
De Pozerje, Milosch de Pozerje,
Qui porte le sabre de votre Kulin!
Elle se plaît à me voir, ma vieille mère;
Elle a fiancé son fils dès sa tendre jeunesse;
J'ai une épouse à mon gré,
A mon gré aussi j'ai abattu des têtes turques.
Tous les vœux de mon cœur sont satisfaits,
Et nul souci ne me force à feindre.
Mais toi, insensé! jeune audacieux!
D'où es-tu? de quelle forteresse?
Comment t'appelle-t-on? quel nom est le tien?
Ta mère est-elle encore en vie?
Ne t'es-tu pas nouvellement marié?
Ta mère comme un coucou gémira,
Sans honneur la jeune Turque demeurera veuve
Par la main de l'homme que tu combats aujourd'hui.»

Alors Orugdschitsch Mého répondit:

« A mon tour, chrétien! Je ne cache point mon nom :
Je suis de la forteresse de Bijeljina,
Et mon nom est Orugdschitsch Mého.
Je suis le chef de Bijeljina,
Et de la moitié de toute la Bosnie.
Voici déja trois fois le jour anniversaire
De celui où Kulin a succombé
Sur la vaste plaine de Mischar.
Il m'est revenu que son sabre
Était tombé entre les mains d'un Pozerje,
Et depuis, accompagné de mes guerriers,
Je cherche partout ce Milosch;
J'aimerais mieux le rencontrer dans la bataille,
Venger le noble Kulin égorgé,
Et reconquérir son beau sabre,
Que de posséder tous les trésors du sultan.
Allah! Allah! gloire à Dieu!
Maintenant chrétien, maintenant je t'ai trouvé!
Que le monde nous voie sur le champ de bataille,
Et sache comme Mého sait agir! »

Quand Milosch de Pozerje entendit ceci,
Il releva la tête, et grinçant des dents :

« Es-tu Mého? malheur à ta mère!
Ah! tu me demandes? c'est toi que je cherche!
Lâche serait celui qui te fuirait! »

Maintenant l'homme a trouvé son homme;
Tous deux lancent leurs coursiers l'un contre l'autre;
Dans la main droite Milosch tient le sabre,

Il s'apprête à bien recevoir Mého
Avec le sabre éblouissant de Kulin,
Afin que les deux armées voient
Comme un homme de Servie manie le sabre.
Mais lorsque Mého voit ceci,
Il s'effraie. Que Dieu l'écrase!
Et s'élançant de côté, il arrête son coursier,
Tire deux pistolets de sa ceinture,
Et ajustant de tous deux le Servien,
Il fait feu sur Milosch.
Les deux coups partent... Dieu maudisse ces armes!
Mais Dieu et le sort sont pour le Servien:
Ni l'un ni l'autre de ces coups ne le blesse.

Quand Orugdschitsch s'aperçut
Que Milosch demeurait ferme sur son cheval,
Il s'effraya... Puisse la honte l'atteindre!
Épouvanté, il jette loin de lui les pistolets,
Tourne le dos et s'enfuit vers l'armée turque.
Milosch de Pozerje le poursuit,
Monté sur son coursier, prompt comme la Wila.

« Arrête, lâche! demeure! Orugdschitsch Mého!
Retourne donc, que nous nous mesurions!
Il est honteux de fuir ainsi du champ de bataille;
Ce n'est point ici une plaisanterie.
Deux armées ont les yeux sur nous. »
Mais le Turc fuyait sans relâche;
Il fuyait et baissait la tête, sans répondre.
Voyez, Milosch alors pense ceci:

Il tire ses pistolets d'arçon,
Il ajuste Mého, lâche la détente,
Le pistolet part, et sert bien Milosch,
Il porte à Orugdschitsch l'angoisse et la mort!
Que le *Mauvais* emporte Mého (32)!
Comme ivre de sommeil, il chancelle sur son coursier,
Et Milosch commence à lui parler ainsi :

« En as-tu assez? Que le breuvage te soit agréable!
J'en ai abreuvé plus d'un de la sorte!
Ils s'endormaient et ne se réveillaient jamais! »

Et balançant le sabre de la main droite,
Il accourut près de Mého,
Et le saisissant par l'épaule,
Il lui abattit la tête d'un seul coup.

Quand Orugdschitsch fut tombé,
L'effroi saisit les autres Turcs;
Car Mého était le chef de toute l'armée.
Mais, en poussant de grands cris, les Serviens
Se précipitèrent vaillamment sur les Turcs.
Il eût fallu voir alors
Comme les sabres serviens étincelaient,
Comme les têtes des Turcs morts bâillaient!
Il ne se trouva point un seul Servien
Qui n'eût abattu une tête turque!

De l'armée des Serviens quelques-uns succombèrent;
De l'armée des Turcs quelques-uns s'échappèrent.

Plusieurs chefs turcs aussi tombèrent,
Entre autres le Chodscho de Stamboul,
Qui savait des paroles de bénédiction.
Il était envoyé par le sultan
Pour prêcher la parole sainte dans le pays,
Et tâcher de pacifier la Servie.
Il succomba, et douze chefs avec lui.
Le seul qui s'échappa fut le pacha Ali-Pacha:
Il s'enfuit en hâte vers la forteresse de Bijeljina.

Réjouis-toi long-temps! ô contrée de Pozerje!
Tu seras toujours un nid de faucons;
Quand le malheur et la détresse oppresseront la Servie,
Toujours il naîtra dans ton sein un faucon
Qui sera de la Servie l'aide et le secours!
Réjouis-toi aussi, ô mère de Milosch!
O toi qui as enfanté Milosch!
Réjouis-toi aussi, ô Milosch de Pozerje!
Maintenant tes droits sont sacrés,
Que tu as su vaincre Mého,
Le plus vaillant chef des Turcs,
L'ennemi mortel du peuple servien!
Réjouis-toi, ô Milosch de Pozerje!
Que long-temps vivent ton nom et ton souvenir!
Aussi long-temps que luiront le soleil et la lune!

LE SIÉGE DE LOSNITZA.

Enflammé de fureur, le célèbre Ali-Pacha jure,
Il jure, dans sa forteresse, dans Swornik,
Sur l'Alcoran, ce saint livre :
« Non ! dût la mère qui m'a enfanté
N'être ni Turque ni Servienne ;
Non ! qu'elle soit la cavale d'un de mes étalons,
Si je n'assemble une puissante armée
Dans le district du Mollah et dans Swornik !
J'appellerai le pacha de Srébernitza,
Et les faucons turcs de l'Herzégowine,
Et les héros voisins de la mer de Mostar ;
J'appellerai des chefs de troupe en foule,
Et les implacables guerriers de Krainja ;
J'appellerai les quatre princes nobles,
Les sept pachas, gouverneurs des districts,
Et le huitième, le pacha à trois queues.
Quand j'aurai rassemblé l'armée dans Swornik,
Je construirai des vaisseaux en bois de noyer,
De légers navires, des barques agiles,
Ici, dans ma blanche forteresse de Swornik.
Tandis que les navires descendront la Drina,
Je conduirai les guerriers le long de ses rives ;
Je les conduirai jusqu'aux plaines de Titschar,
Où les navires aborderont.
Alors vers Losnitza je marcherai,
Vers Losnitza, mon antique héritage,

Que mes ancêtres ont jadis conquis,
Qu'ils ont gagné sur le champ d'Amsel,
Dans la bataille, avec leur sabre étincelant;
Losnitza que les raïzens m'ont ravi (33),
Qu'ils m'ont ravi à ma honte et dommage!
Je possédais alors cinq cents villages,
Et maintenant un seul n'est plus en mon pouvoir!
Je veux m'établir dans Losnitza,
En dépit d'Élias ou de Panteleimon*!
Lorsque je serai maître dans Losnitza,
Je prendrai tous les chefs serviens;
Jacob mourra sur le pieu aigu;
Luko, étranglé par la corde solide;
Milosch, déchiré par mes coursiers;
Tschupitsch, décapité par l'épée tranchante;
Le Zinzar, étouffé dans les flammes;
Mais le lâche Antoine Bogitjewitch,
Qui m'a enlevé Jadar et mes domaines,
Et qui les garde à l'aide de ses fantassins,
Sur la roue je ferai étendre Antoine;
Car, de par Dieu, mes charrues ne peuvent marcher,
Je ne puis ni labourer, ni récolter mes champs;
Il faut donc que j'agisse maintenant;
Et dût-il m'en coûter ma propre tête,
Je ne puis vivre ainsi plus long-temps. »

Ainsi parle le Turc Ali-Pacha;
Il dit, mais il ne prie point le Seigneur.

* Saints très-vénérés en Servie.

En hâte il assemble une puissante armée
Dans le district du Mollah et dans Swornik;
Il envoie une lettre vers Srébernitza,
Une seconde dans l'Herzégowine,
Une troisième vers la blanche Mostar,
Aux héros voisins de la mer;
Une quatrième au vizir de Bosnie,
Au pacha à trois queues;
Une cinquième vers la sauvage Krainja,
A ses trente-trois vaillants chefs;
Une sixième aux quatre princes nobles,
Aux quatre princes, aux quatre lieutenants;
Une septième enfin, écrit pressant,
S'adresse aux musulmans de Bosnie,
A chaque temple, à chaque mosquée,
A chaque iman, à chaque mollah.

«Quiconque est Turc, et né d'une race turque,
Qui, enfanté par une mère turque,
Et de lait turc par elle fut nourri,
Qui croit encore en Mahomet, le saint,
Se lève aujourd'hui contre les infidèles;
Les infidèles qui honteusement nous accablent,
Qui mettent notre tzar en larmes!
Oui! jusqu'aux larmes ils lui brisent le cœur!
Car ils lui ont enlevé deux contrées,
La vaste Ogunlie et la Macédoine,
Massacré ses janissaires,
Ses janissaires, les fils de notre tzar!
Ils ont détruit nos blanches forteresses,

Et de nos mosquées se font des églises.
Ces maux seraient supportables,
Mais ne voyez-vous pas le pire qui s'apprête?
Le Servien ivrogne ne peut rester en repos;
Ni dans Bijeljina, ni dans Swornik,
Un Turc n'ose se mouvoir
Devant l'effroyable colère du Servien.
Parcourant les bords de la Drina,
Ils se jettent sur notre Bosnie;
Ils attendent les Turcs sur les routes,
Et sans pitié abattent leurs têtes blondes;
Nul de nous n'ose se risquer hors des murs,
Ni, sans armes, regarder vers la Drina.
Sachez que de plus grands malheurs peuvent suivre,
S'ils nous arrachaient toute la Bosnie:
C'est pourquoi venez en hâte, si vous craignez Dieu!»

La lettre parcourt la célèbre Bosnie,
Et parvient à tous les capitaines turcs.
Lorsqu'ils ont lu son contenu,
Des larmes ruissellent sur leurs joues;
Ils se lèvent aussitôt les héros,
Tirent des écuries les coursiers,
Ceignent leurs armes étincelantes,
Et rassemblent les soldats de tous côtés;
Ils les conduisent à la forteresse de Swornik.
Lorsqu'ils sont établis auprès de ses murs,
Et qu'Ali-Pacha les passe en revue,
Il voit qu'ils étaient au nombre de cent mille.
Il se réjouit de leur promptitude, Ali-Pacha;

Alors il fait diligemment construire des navires,
De légères barques en bois de noyer;
Il les fait construire dans Swornik la forteresse;
Ensuite il les fait descendre la Drina;
Et lui-même, suivant les bords du fleuve,
Il conduit l'armée près de Titschar,
Sur les campagnes de Losnitza;
Il dresse sur la Drina son camp,
Qui s'étend sur tous les alentours de Losnitza.

De longues files de tentes blanches couvrent la plaine.
Coursiers contre coursiers, héros contre héros pressés,
Les lances s'élèvent en monceaux,
Les étendards flottent de toutes parts,
Comme lorsque de noirs nuages couvrent le ciel;
Çà et là, en troupes nombreuses,
Chevauchent de braves et courageux Turcs,
Jetant des regards de mort vers Losnitza.
Mais prudents et sages sont les Turcs:
Ils demeurent quinze jours au bord de la Drina,
Quinze jours ils demeurent oisifs,
Et sans chercher à combattre.
Mais quand enfin leur armée est reposée,
Et que leurs guerriers sont réunis,
Avant l'aube et la rougeur de l'aurore,
Ils s'approchent vivement de la forteresse,
Et l'attaquent de toutes leurs forces réunies.
Bientôt la première défense est emportée;
Alors les Turcs, suivant leur coutume,
Plantent sur les murs leur étendard,

Font leurs prières dans le retranchement;
Après quoi ils montent à l'assaut avec une ardeur nouvelle.
Voyez avec quelle impétuosité ils l'assaillent!
Ils saillent ses murailles de leurs mains vigoureuses,
Et la forteresse en est ébranlée jusque dans ses fondements.

Dans ce lieu commandent trois waiwodes:
L'un d'eux, le waiwode de Servie,
Est le capitaine général Bogitjewitsch Antoine;
Le second, aussi waiwode de Servie,
Se nomme Milosch de Pozerje;
Enfin, le troisième waivode de Servie
Est Bacal de Milossaw de Schabatz.
Antoine vole rapidement sur les remparts,
Comme le faucon à travers les rameaux des sapins;
Il range sur les murs les enseignes,
Et range derrière chacune ses Serviens;
Alors sa forte voix, pleine, éclatante,
Se fait entendre comme le cri du faucon,
Et il encourage ainsi ses braves compagnons:

« Ne craignez rien, Serviens, mes frères!
Faites feu de vos armes sur les Turcs!
Qu'ils soient cent mille,
Que nous ne soyons que deux mille,
Pourtant nous chasserons l'ennemi.
N'épargnez ni la poudre, ni le plomb;
J'ai des munitions encore en abondance:

Quand nous devrions charger nos armes pendant
trois lunes,
Nous chaufferions l'ennemi, il est vrai,
Mais nous n'épuiserions pas nos munitions. »
Et les airs tremblent de la décharge des armes;
Ils frémissent des hurlements douloureux des Turcs;
Et ferme, et comme enchaînée au ciel,
Brille la flamme rouge des carabines.

Depuis trois jours entiers dure la bataille;
Nul ne prend de relâche, ni pour dormir,
Ni pour s'asseoir, ni pour manger le pain;
Chacun s'abstient, et se rafraîchit avec de l'eau.
Autour de la forteresse travaillent les Turcs;
Ils la pressent et nul ne songe au retour.
Mais quel vaillant héros est ce Milosch!
Quel combattant que ce Bacal Milossaw;
Ils préféreraient devenir fous
Plutôt que de se rendre aux Turcs!
Hors de la porte élevée Milosch vole;
Il vole et se précipite sur l'ennemi,
Monté sur son coursier qui semble ailé;
Il hache en pièces les Turcs sans relâche;
Il ne sent ni épuisement ni fatigue,
Jusqu'à ce que son bon coursier soit baigné de sueur.
Quand il le sent faiblir sous lui,
Le héros retourne promptement dans la forteresse;
Il s'élance du cheval blanc sur l'alezan,
Enfonce à celui-ci les éperons et vole hors des portes,
Et de nouveau hache sans relâche les Turcs,

Sans écouter ni épuisement ni fatigue.

D'un autre côté, et par la porte voisine,
Bacal Milossaw vole aussi à l'ennemi;
Monté sur son coursier fauve, puissant animal;
Milossaw disperse les Turcs;
Et ne connaît ni crainte ni fatigue.
Il poursuit avec ardeur les Turcs,
Jusqu'à ce que son coursier, s'affaiblissant sous lui,
Fût tout couvert de blanche écume;
Alors il rentra dans la forteresse,
Descendit de cheval, s'élança sur un autre,
Et recommença la chasse aux Turcs.

Mais qui pourrait vaincre les innombrables?
Qui pourrait détruire toute l'armée du tzar?
Sans relâche la bataille continue;
On ne sait pas seulement si le soir est venu,
Si c'est le soir ou si la nuit commence:
Tout est voilé d'un noir brouillard de fumée et de poussière.

Quand le quatrième jour de l'assaut parut,
Voilà que Bogitjewitsch Antoine s'avance;
Il fait le tour des murailles de Losnitza,
Et de là il regarde de tous côtés
Si les Turcs se sont retirés.
Mais les musulmans ne songent point à la retraite;
Ils investissent de plus près encore la forteresse.
Lorsqu'il vit ceci, Bogitjewitsch Antoine,
L'aspect du danger lui causa grand effroi,

Et il se plaignait à haute voix.
Antoine gémit comme le serpent blessé,
Comme la couleuvre dans son nid de pierre,
Et, soupirant, il dit : « Malheur, ô ma mère !
Malheur à moi ! grand Dieu ! que dois-je faire ?
Bientôt les Turcs emporteront Losnitza d'assaut ;
Ils nous décapiteront, nous ses chefs,
Et précipiteront les pauvres habitants dans l'esclavage.
Je ne regrette point la vie, je ne crains point la mort ;
Mais que deviendront nos pauvres ames ?
Elles ne verront jamais la face de Dieu,
Si nous sommes cause de la perte de tout ce peuple. »

Dans cet instant, Milosch de Pozerje s'approche.
Sanglant était son sabre jusqu'à la poignée,
Et son bras droit jusqu'à l'épaule,
L'un et l'autre teints du sang des Turcs.
Il consola son ami en disant :

« O mon frère Bogitjewitsch Antoine !
Ne gémis point, n'effraie point les Serviens !
Ne le fais point ! au nom de Dieu et de sa sainte mère !
Depuis que nous avons commencé la guerre avec les Turcs
Et voilà déja six longues années de passées,
Depuis que nous les avons rencontrés en bataille,
Toujours et partout nous avons battu les Turcs.
Nous avons orné nos coursiers d'argent,
Nous-mêmes vêtissons l'opulente écarlate,
Et tout cela fut la proie gagnée sur les Turcs :

Nous les battrons de même aujourd'hui,
Et nous en recueillerons grand butin. »

Et Bogitjewitsch Antoine répondit :
« O mon frère, Milosch de Pozerje !
Lorsque naguère nous combattions les Turcs,
Aussitôt que nous faisions feu de nos carabines,
Ils fuyaient en masse en toute hâte;
Mais aujourd'hui ils ne reculent point.
La bataille ne dure-t-elle pas depuis trois longs jours ?
Nos armes ne font-elles pas feu sur eux incessamment ?
Et pourtant les Turcs ne songent point à la retraite;
Ils investissent de plus près la forteresse,
Et l'attaquent avec un grand acharnement.
Certainement Losnitza tombera sous peu au pouvoir des Turcs :
Alors c'en est fait de notre vie,
Et notre peuple succombera avec nous.
Grand Dieu! que dois-je faire maintenant ? »

Voyez, arrive alors Bacal Milossaw.
Sanglant est son sabre jusqu'à la garde,
Et son bras droit jusqu'à l'aisselle,
L'un et l'autre teints du sang des Turcs.
Il parle et blâme ainsi les deux chefs :

« Êtes-vous fous, braves et vaillants chefs ?
Êtes-vous fous, ou vaincus par la peur ?
Pourquoi n'agissez-vous pas,
Comme faisaient les anciens chefs d'armées ?
Où est votre papier ? où est votre écritoire ?

Et tout ce qu'il faut pour écrire en fins caractères?
Pourquoi n'écrivez-vous pas et n'envoyez-vous pas une lettre
Vers la forteresse de Schabatz à Luko,
Le digne gouverneur de la blanche Schabatz,
Pour qu'il envoie un prompt secours à Losnitza?
Écrivez et envoyez-en une seconde à Tschupitsch;
Enfin, dépêchez-en une troisième vers Paraschnitza,
Au fils dépouillé, au capitaine Seko;
Tous ceux-là sont de fameux héros,
Très-redoutés des Turcs de Bosnie.
S'ils ne nous refusent pas leurs secours,
Bien certainement nous battrons les Turcs.»

Lorsque le capitaine général entendit ceci,
Il prit aussitôt l'écritoire et la plume;
Mais la main lui tremble, il ne peut écrire;
Il donne l'une et l'autre à Milosch de Pozerje, et dit:

«Prends, ô Milosch, mon frère!
Prends l'écritoire et la plume, frère!
Et écris ce que je vais te dicter.»
Milosch obéit, il prit l'écritoire et la plume.
Milosch écrivit, Antoine dicta la lettre,
Et tel en était le contenu:

«Noble seigneur, ô Lazarewitz Luko!
Gouverneur servien de la blanche Schabatz,
Écoutes-tu, ou ne veux-tu pas écouter?
Songes-tu à nous, ou nous as-tu mis en oubli?
Les Turcs ont investi de près Losnitza;

Nos premiers retranchements sont envahis par eux;
Sur les murs, suivant leur coutume,
Ils ont déja planté leur étendard, les Turcs,
Et ils font leurs prières dans l'intérieur.
Ils tiennent Losnitza serré de près,
Et l'attaquent chaque jour avec fureur;
Ils en saisissent les murailles de leurs mains puissantes,
Que Losnitza en tremble jusque dans ses fondements.
Certainement ils s'empareront de la forterese.
Si tu voyais, ô Lazarewitz Luko,
Quelle puissante armée ils ont amenée!
Quels forts coursiers monte leur cavalerie!
Si les Turcs buvaient de nos vins précieux,
Nos vins fins, et notre fine eau-de-vie,
Oui, certes, ils pousseraient leurs coursiers
A leur faire franchir les plus hautes murailles.
Mais ils ne boivent ni vin ni brandevin;
Et ils embrouillent seulement la bride de leurs coursiers.
Envoie-nous donc du secours d'ici à dimanche;
Mais si tu ne nous prêtes point assistance,
Si tu ne nous secours point avant ce temps,
Aussitôt que le saint jour de dimanche paraîtra,
Nous rendrons aux Turcs Losnitza,
Car nous ne pourrons le défendre plus long-temps.»

L'écrit s'en va vers la blanche Schabatz,
Lazarewitz Luko le reçoit;
Il le lit seul, et verse des larmes amères.

Aussitôt il écrit une autre lettre sur son genou,
Et l'envoie vers la forteresse de Losnitza,
Adressée aux trois chefs Antoine Bogitjeschwitz,
A Bacal Milossaw, son ami,
A Milosch, l'aile de la Servie.

« Écoutez-moi, waiwodes serviens!
Défendez-vous vaillamment et ne remettez point
Losnitza aux mains des Turcs, maudits de Dieu;
Ne rendez la forteresse qu'à la dernière extrémité,
Et sans y avoir sacrifié tout votre sang et vos biens.
Trois jours entiers ne se passeront point
Que le secours vous arrivera de tous côtés.
C'est alors que vous verrez le désastre des Turcs! »

La lettre part pour Losnitza,
Et Luko se met de nouveau à écrire;
Il envoie une lettre pressante vers Ljeschnitza,
Où Simon, le knès de Borak, fait sa résidence:

« Écoute-moi, Simon, knès de Belgrade!
Ne congédie point l'armée de Belgrade,
Mais attends-moi dans Ljeschnitza;
Losnitza soupire en grande détresse,
Prêtons secours aux opprimés;
Sauvons les ames chrétiennes des Serviens
Des mains impures des Turcs. »

Il en envoie une seconde à Tschupitsch.
« Écoute, ô Tschupitsch, dragon de Notjaï!

Rassemble une armée et la conduis vers Ljeschnitza.
Losnitza soupire en grande détresse. »

Une troisième lettre s'en va vers Paraschnitza;
Elle s'adresse au fils dépouillé, au capitaine Séko.
« Écoute, fils dépouillé, capitaine Séko!
Lève-toi promptement, arme les tiens,
Conduis-les vers la blanche Ljeschnitza;
Losnitza soupire en grande détresse. »

Une quatrième, enfin, s'en va vers Kalitsch,
« Écoute-moi, Simon, waiwode de Kalitsch!
Arme-toi et tous tes compagnons de là-bas:
Presque pour rien tu gagnas ton waiwodat;
Maintenant je veux éprouver ton mérite.
Rends-toi sans remise à Ljeschnitza.
Losnitza soupire en grande détresse.
Là nous nous verrons;
Là je veux te faire gagner ton pain (34). »

La lettre en fins caractères parvint à Tschupitsch;
Il la lut, et versa des larmes amères,
Secoua la tête, et grinça des dents;
Car une cruelle maladie a dompté le héros,
Et l'a privé de ses forces, de telle sorte
Qu'il ne peut se tenir à cheval.
Il appelle ses écuyers et ses serviteurs:
« Écoutez mes paroles, fidèles serviteurs!
A l'instant partez pour le riche Matschwa,
Saluez de ma part tous mes capitaines,
Mes frères d'adoption Luko et Peter,

Et le Bogatitsch Mickal de Kowitstch,
Et Ignaz Bjelitsh de la Drina;
Portez aussi mon salut à Élias Serdan,
Et ces paroles : « Allons, mes lions de choix !
Assemblez-moi une brave armée dans le Matschwa;
Dirigez vos coursiers vers Ljeschnitza;
Car, d'après ce que me mande cette lettre,
Losnitza soupire en grande détresse. »

L'ordre et le salut parvenant aux chefs des troupes,
Tous se lèvent aussitôt, les héros;
Ils rassemblent une armée dans le Matschwa ;
Mais ils partent sans Tschupitsch, les lions !
Pendant ce temps, dans Schabatz et ses environs,
Luko assemble lui-même une troupe puissante
Dans le district de la Sawa,
Dans Tawnawa et dans Pozérina;
Luko a bientôt rassemblé une armée.
Il la dirige vers les remparts de Ljeschnitza.
A la même heure, au même instant,
Tous les chefs arrivent au rendez-vous;
Il était minuit lorsqu'ils se rencontrèrent.

Cependant la bataille continuait autour de Losnitza;
Sans relâche la fusillade éclate et le canon gronde,
Jusqu'au ciel les bombes s'élèvent ;
Un boulet enflammé appelle l'autre,
Une décharge meurtrière répond à l'autre.

Mais le sommeil n'approche pas des yeux des Serviens;
Luko parcourt le camp,

Et appelant les chefs autour de lui :

« Écoutez-moi, chefs serviens !
Et vous, frères, grands et petits, écoutez-moi,
Et faites attention à ce que je vais vous dire :
Si Dieu et sa sainte Mère permettent
Que nous nous mesurions demain avec les Turcs,
Frères ! demeurons fidèles les uns aux autres;
Que l'année trahisse le traître !
Puissent jamais, pour lui, ne naître les froments dorés !
Puisse sa mère ne jamais le revoir !
Puisse une sœur chérie ne jamais par lui jurer !
Laissez-moi vous dire encore une chose, frères !
Quel que soit le butin que vous ferez dans la bataille,
Fussent même les trésors d'un vizir,
Que chacun le garde pour soi et sans partage;
Que maudit soit celui qui exigera quelque chose de
son frère !
Que chacun cherche sa proie et en jouisse !
Maintenant marchons vers Losnitza;
Car la bataille ne prend point de fin. »

Ayant ainsi parlé, il se leva aussitôt.
Chaque cavalier monta sur son coursier;
Chaque fantassin saisit son arme.
Alors deux par deux les cavaliers se rangent;
Deux à deux et le bras sous le bras, les fantassins;
Pour les chefs, ils marchent en tête de l'armée.

Dans la nuit tous quittent Ljeschnitza;
Ils arrivent au fleuve de Jadar,

Sur lequel les Serviens doivent s'embarquer.
Les premiers étaient déja à Runjani,
Quand les derniers passaient le fleuve.
Ils s'arrêtent à Runjani pour attendre les autres,
Près des fraîches eaux du Téféritsch,
Dans les beaux vergers à prunes de Runjani.
L'armée s'y reposa à l'ombre;
Les échauffés se rafraîchissent dans le fleuve;
Ceux qui ont soif se désaltèrent de ses fraîches eaux;
D'autres, avec du vin ou de bonne eau-de-vie.
Le fantassin visite sa carabine,
Le cavalier ressangle son coursier,
Et tous jettent vers Losnitza des regards de colère.

Luko parcourt de nouveau le camp;
Il commence à placer les différents corps;
Il donne ses ordres aux chefs,
Et leur parle en ces termes :

« Simon, knès de Belgrade et de Borak,
Tu attaqueras les Turcs à l'orient,
Du côté du soleil levant de ton pays,
Le long du Schtira, le fleuve aux froides ondes (35),
Toi, vaillant capitaine Simon Katitsch,
Tu les attaqueras par les plaines de Lipnitze;
Là je veux éprouver ta valeur.
Et toi, ô capitaine, vaillant Séko!
Garde avec soin les défilés de Gutschewo.
Quand les Turcs fuiront dans la montagne,
Moi et ma troupe je me placerai

A l'endroit le plus étroit du défilé,
Là-bas à l'occident de la Drina.
Écoutez-moi bien, chefs du Matschwa,
Troupe des lions choisis de Tschupitsch!
Puisque ce héros n'est point aujourd'hui près de vous,
Commencez l'attaque par la grande route;
Vous seuls devez avoir l'honneur de l'attaque.
Mais le commandement de ce premier combat
Sera confié à Élias Serdan,
Et puissent être la gloire et la fortune de Serdan! »

Il parle ainsi: tous en hâte se placent;
Chacun se rend à son poste;
Mais la bataille sera difficile à commencer.

L'attaque continuait autour de Losnitza;
Les trois chefs parcouraient les remparts,
Quand Milosch, regardant vers Kunjani,
Aperçut soudain, lui, le premier entre tous les Serviens,
L'armée qui s'y trouvait arrêtée.
Il appelle le waiwode Antoine:

« Frère d'adoption, Bogitjewitsch Antoine!
Quelle nombreuse armée est-là dans les montagnes
de Kunjani!
Sont-ce des Turcs que le sultan envoie
Pour renforcer l'armée des assiégeants?
Oh! alors nul Servien ne demeurera en vie,
Et pour jamais sera éteinte la lumière de Servie!
Mais si ce sont des Serviens, qui, vers nous
Assiégés, viennent à notre secours,

Nous verrons bientôt le désastre des Turcs.
Prends la lunette de cristal, frère !
Et vois si, à l'aide du verre, tu les reconnaîtras. »

Antoine prit aussitôt sa lunette;
Il la dirigea vers les bois de pruniers de Runjani,
Et il reconnut les Serviens ses frères,
Et le gouverneur de Schabatz, Luko;
Et quand, joyeux, il eut vu ceci,
Il se retourna vers son frère d'adoption:
« Milosch ! ô bonté de Dieu, le secours nous arrive !
C'est Luko, le célèbre colonel ! »

Alors Milosch lui repartit :
« Écoute maintenant, Antoine, frère chéri !
Revêts-toi promptement d'un habit turc;
Prends avec toi trois ou quatre compagnons;
Glissez-vous secrètement à travers le camp turc,
Et allez jusqu'aux vergers de Runjani.
Nul des Serviens ne connaît le terrain;
Ils ne sauraient pas où commencer la bataille;
Il est nécessaire que tu avertisses leurs chefs. »

Lorsque Bogitjewitsch Antoine ouït ceci,
Il prit aussitôt quatre braves compagnons,
Et, tous revêtus d'habits turcs,
Ils montent leurs bons coursiers.
Ils se glissent secrètement à travers les tentes ennemies,
Et chevauchent vers l'armée servienne,
Vers les montagnes de Runjani.
Nul des Turcs ne l'aperçoit;

Le seul Ali-Pacha se doute du stratagème,
Et il dit aux héros turcs :

« Janissaires, mes braves enfants !
Voyez-vous là-bas chevaucher le chef de Losnitza,
Bogitjewitsch Antoine?
Prend-il la fuite, où cherche-t-il du secours?
A l'instant donnons l'assaut à la forteresse;
Elle est maintenant prête à se rendre. »

« Allah ! allah ! » crient les Turcs,
Et, saisissant leurs armes avec ardeur,
Ils attaquent de quatre côtés la forteresse :
D'un côté avec les canons,
De l'autre avec les bombes,
Par la mine le troisième,
Et de toutes leurs forces réunies le quatrième.
Toutefois Milosch n'est pas oisif, il parcourt les rem-
parts,
Et il encourage partout le peuple de Losnitza.

« Ne craignez rien, Serviens, mes frères !
Feu sur les Turcs ! feu infatigable !
Un puissant secours nous arrive,
Et bientôt vous verrez la détresse des Turcs. »

Et de toutes parts quel feu jaillit !
Les flammes rouges couvrent le ciel.

Cependant Antoine est arrivé au camp servien;
Quand Luko Lazarewitz l'aperçoit,
Il court aussitôt à la rencontre du waiwode,

Il l'embrasse, baise son visage;
Mais de lui demander des nouvelles de sa santé
Ce n'est pas le temps, et sans tarder il dit :

« Comment est Losnitza, mon frère? »
Des larmes ruissellent sur les joues d'Antoine;
Il n'avait rien de meilleur à dire.

« Comment, frère? tu le vois:
Les Turcs forcent nos portes;
Ils se battent maintenant dans l'intérieur avec les nôtres;
C'est pourquoi, frères, si vous craignez Dieu, accourez. »

Luko appelle aussitôt les capitaines,
Et chacun court au poste qui lui est assigné.
Sur son coursier le cavalier s'élance,
A ses armes court soudain le fantassin,
Tous volent et se précipitent vers Losnitza :
A leur tête le brave Élias Serdan;
Tout près devant lui le porte-étendard Purko,
Portant haut la bannière servienne,
Purko à pied montre le chemin à l'armée;
Derrière lui Élias, monté sur son blanc coursier.

Lorsque les Turcs aperçoivent Élias,
Et devant lui le porte-étendard Purko,
Dans tous leurs rangs circule un violent effroi;
Ils se retournent, et voient dans les yeux d'Élias
Qu'ils vont être attaqués par derrière.
Aussitôt, et pour repousser ces nouveaux ennemis,
Les Turcs dirigent contre eux un torrent de feu;

Mais Élias ne fléchit, ni ne recule;
Il élève la voix, comme au milieu d'un festin,
Et se précipite avec ardeur sur les Turcs.

Pendant ceci, de tous côtés les Serviens s'approchent,
Maintenant réunis, et unanimement,
Ils saluent l'ennemi d'un feu terrible:
Telle la pluie épaisse tombe des nues,
Tel le feu que versent les armes.
Quand Milosch voit ceci du rempart,
Il ouvre aussitôt les portes de Losnitza;
Il attaque avec violence à son tour les assaillants,
Qui, épouvantés, fuient de tous côtés.

Grand Dieu! et vous sa sainte Mère!
Comme les deux armées s'attaquent bravement!
Bravement les Serviens aussi bien que les Turcs!
On entend éclater les longues carabines,
Et retentir le cri de guerre des héros;
Les épées sifflent, et bruissent en se croisant;
Les os des héros grincent en se broyant;
Écoutez! maintenant le canon gronde;
Un boulet part, un autre le suit;
La terre mugit, et les airs répètent la clameur,
Et dans les cieux le brillant soleil
Est obscurci par la fumée des armes meurtrières!

Accablés enfin, les Turcs fuient;
Ils fuient vers les bords de la Drina.
Leurs pachas eux-mêmes en hâte
Se jettent sur leurs bons coursiers,
Et fuient avec les autres vers le fleuve;

Chassés par la peur, ils laissent derrière eux
Tout ce qu'ils avaient encore de munitions;
Les tambours jettent leurs caisses,
Les trompettes leurs instruments,
Ceux-ci les cymbales, ceux-là les flûtes,
D'autres les violes à la douce voix.

Juste ciel! quelle merveille!
Et qui eût pu se rassasier de voir
Comme les sabres éblouissants des Serviens étincellent!
Comme les têtes des Turcs morts bâillent!
Dans toute l'armée il ne fut pas un Servien
Qui n'ait abattu une tête turque!
Mais ceux qui échappent à leur acier tranchant,
Ils les chassent dans le sein de la Drina,
Et là il n'est pour eux aucun gué.
A travers le torrent, les Turcs s'efforcent d'atteindre
Le lieu où ils avaient coutume de passer;
Mais peu arrivent au rivage;
Elle retient tous les nageurs, la Drina!
Elle ne se laisse point arracher sa proie,
Et ses ondes engloutissent d'innombrables héros!

Dieu puissant! sainte Mère de Dieu!
Jamais, depuis que la forteresse de Losnitza fut bâtie,
Les Serviens n'ont remporté une victoire plus belle
Que celle-ci, où, après avoir dispersé les Turcs,
Ils conquirent un immense butin!

J'offre ce chant à tous les Serviens;
Je leur offre : puisse Dieu les assister en toutes choses!

FIN.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

(1) Et, montant sur le dos du Scharatz.

Scharatz, un cheval pie, nom propre du coursier de Marko. La tradition raconte que nul autre ne pouvait porter ce héros à la taille gigantesque. Marko l'avait acheté tout jeune d'un marchand ambulant; c'était alors un poulain faible et malade, mais qu'à des signes certains le héros reconnut pour être doué d'une force et d'une intelligence peu communes. Il l'emmena chez lui, le guérit, le dressa à toutes sortes d'exercices, et lui apprit, entre autres choses, à boire du vin. Nous retrouvons le Scharatz comme le compagnon de Marko dans toutes ses aventures. Ce coursier merveilleux rappelle le *Bayard* de Renaud de Montauban, comme le maître offre lui-même des traits de ressemblance avec la plupart de nos anciens preux.

(2) .... hommage à deux genoux.
Tu seras tzar, et je serai le second.

Je serai à tes genoux, cérémonie usitée lors de l'intronisation du souverain.

(3) Et sa puissante massue.

Topus, *busdowan*, *busdohan*, *masse*, *massue* : arme accoutumée des anciens Serviens; elle était formée d'un bois dur et sillonné jusqu'au manche par des raies profondes

et régulières. Les plus terribles de ces massues étaient garnies de bandes de fer, appelées *para*, plumes. Est-ce par antiphrase ? ou ce poids ajoutait-il à la rapidité de l'arme, lorsqu'elle était lancée d'un bras vigoureux ?

(4) Il jeta sa pelisse à l'envers, etc.

Signe de colère chez Marko, lorsqu'il s'apprête à la vengeance.

(5) Eh! vieux fou de sultan! etc.

Le More se sert ici d'une expression fréquemment employée, mais intraduisible : *mvré!* est un terme de mépris qu'un supérieur se permet avec un inférieur abject. Il est incertain que ce soit un mot grec ou turc, équivalent à notre interjection, *fou! imbécile!* nous ne l'employons que par impossibilité de trouver mieux. *Moré* n'est pas sans affinité avec *bré!* expression de commandement.

(6) J'y joindrai sept différents vêtements.

Botschaluka (chemises, au propre), présent très-usité, et qui consiste en tuniques, manteaux, linge, et autres pièces d'habillement. Voyez la note 25 du premier volume.

(7) Voyez la note 4.

(8) Et quelque chose de noir entre les dents.

Cette expression, pour nous tout-à-fait inintelligible, revient souvent dans les chants serviens, mais surtout à l'occasion de Marko. Est-ce la bride qu'à la manière des Cosaques il tient ainsi entre les dents ? Sont-ce les courroies

de son bonnet retourné, qui reviennent ainsi pardevant? Est-ce enfin le mouchoir de soie noire au moyen duquel il assujétit son bonnet? nous l'ignorons complétement. Toutefois, comme cette singularité entre dans les habitudes de Marko, nous avons dû la conserver, tout en ne pouvant en donner l'explication.

(9) Disant ces mots, il sortit de la tente.

Il existe encore un chant sur le même sujet; les incidents sont différents, mais il y règne la même énergie sombre, la même tristesse, mêlée de fureur, et à un haut degré le sentiment de terreur qu'inspira si long-temps aux vainqueurs le héros poétique, image de la nation subjuguée, mais non soumise.

(10) Le tonnerre roule-t-il? ou la terre tremble-t-elle?

Forme d'introduction familière au poète servien. Schiller l'a employée plusieurs fois avec bonheur dans sa ballade du Dragon de l'île de Rhode, et Goëthe l'a précieusement conservée dans la touchante lamentation *de la femme d'Hassan-Aga*:

«Qu'y a-t-il de blanc là-bas sous la verte forêt?
Est-ce de la neige? ou sont-ce des cygnes?
Si c'était de la neige, elle fondrait,
Si c'étaient des cygnes, ils s'envoleraient;
Ce n'est pas de la neige, ce ne sont point des cygnes,
Ce sont les tentes d'Hassan-Aga, etc.»

Nous nous sommes abstenus de donner la traduction de ce morceau trop connu, que Goëthe, le premier qui ait attiré l'attention sur la muse servienne, a rendu célèbre, et que

madame Ernestine Panckoucke a traduit avec infiniment de grace.

(11) .....que de fuir honteusement.

Il est à remarquer combien la gloire de Milosch, tant de l'ancien que du moderne, tous deux natifs de Pozerje, apparaît plus belle et plus pure que celle des autres héros. Il règne dans les actes de l'ancien, surtout Milosch Obilitsch, un mélange de prudence, de sagesse, de modération, qui, joint à sa valeur naturelle, lui donne quelque chose de chevaleresque, et l'emporte même sur le héros chéri de la nation, Marko, dont la bravoure sauvage va quelquefois jusqu'à la férocité. Milosch ne veut point fuir devant Bogdan, quoiqu'il se sente le plus faible; seul, entre tous les courtisans du tzar, par son silence désapprobateur, et ensuite par son discours sage et mesuré, il ose s'opposer aux folles et ruineuses entreprises de son prince. Quand Marko en fureur menace Leka, son hôte, sans défense, Milosch le protége au péril de sa vie. Le bon sens, le courage et la générosité de Milosch sont fréquemment mentionnés dans les poésies serviennes; et l'immense assentiment de la nation, qui a placé le dernier Milosch Obilitsch à la tête de son gouvernement, est peut-être dû autant à son respect pour ses vertus traditionnelles et héréditaires, qu'aux généreux efforts et aux sacrifices de toute espèce que le prince Milosch s'est imposés pour assurer la liberté de son pays.

(12) Depuis que je sers le tzar de Stamboul.

Les Serviens modernes, depuis que le Grand-Seigneur s'est substitué à la place de leurs souverains naturels, le nomment tout simplement *tzar*, quelquefois aussi le tzar ottoman. Le titre de sultan est rarement employé par eux. *Kjessar* est

le nom qu'ils donnent à l'empereur d'Allemagne; ils disent plutôt encore *empereur* de Vienne.

(13) Voyez la note 3.

(14) Tu viendrais aussitôt à mon secours.

Nous avons extrait ce dernier morceau du *Danitza*, recueil publié par Wuk Stéphanowitz; il ne faisait pas partie des *Volckslieder* de madame Thérèse Jacobs.

(15) Mais où est donc l'étui de tes couteaux?

Voyez la Wila secourable, page 36.

(16) Que les ennemis n'en éprouvassent une odieuse joie.

Il y a diverses traditions sur la mort de Marko, dont quelques-unes se rapprochent plus de la vérité historique. Celle-ci le fait succomber dans une bataille que livrèrent les Turcs, près du village de Kovini, au chef walaque Mirtzchêta; les autres prétendent qu'il se noya, avec son scharatz, dans un marais, près de Krajna, non loin du Danube. On montre encore, près de ce marais, les ruines d'une vieille église, qui fut, dit-on, bâtie sur son tombeau. D'autres traditions enfin, et auxquelles celle-ci a quelque rapport, nous montrent le vaillant fils de roi, épuisé de sang, et réduit au désespoir après cette même bataille entre les Turcs et les Walaques, implorant la miséricorde de Dieu, qui, touché de pitié pour tant de douleurs, fait transporter miraculeusement le héros blessé dans une grotte de la montagne où il guérit, et où il vit encore jusqu'à ce jour. On ignore seulement dans quel lieu s'est passé ce miracle;

car Dieu a scellé lui-même la caverne qui renferme Marko, et celui-ci ne doit reparaître qu'au jour du jugement. Voyez l'Introduction, premier volume, page 45.

(17) Convié par message et par flacon.

Avec les lettres d'invitation, on envoie d'ordinaire un flacon plein de vin, duquel l'invité doit boire un coup à la santé de celui qui donne le festin.

(18) ..... autres choses que des pierres?

Façon de parler proverbiale; l'église de Tawanitza existe encore, quoique la contrée ait subi le joug turc.

(19) A son tour s'avance le duc Stéphan.

Grossier anachronisme. Stéphan n'obtint ce titre, et l'Herzégowine celui de duché, que de l'empereur Frédéric III, en 1440; et la bataille du champ du Merle (en servien *Kossowo*, et *Amselfeld* suivant le traducteur allemand), cette bataille célèbre n'eut lieu qu'en 1389.

(20) Que je puisse prendre en témoignage.

Voyez la note 18 du premier volume.

(21) Lui verse dans la bouche quelques gouttes de vin.

Pritscheschtjewati, donner la communion. Dans les usages de l'église grecque, le prêtre puise dans le calice, avec une petite cuillère, le vin consacré, et le verse lui-même dans la

bouche du communiant. Le poète a choisi ce mot (communier), non-seulement pour exprimer la manière dont la jeune fille cherche à ranimer les blessés, mais pour y rattacher l'idée de l'office religieux qu'elle accomplit en leur offrant la dernière communion.

(22) Un manteau arrondi était sur ses épaules.

Asdija, improprement un manteau, une sorte de surtout dont on ne peut déterminer la forme, et dont il est fait mention fréquemment dans ces poésies, ce qui annoncerait un usage assez général. Il est vraisemblable que c'est l'espèce de vêtement que l'on voit dans les peintures grecques du moyen âge. Le mot *kolasta* en est l'adjectif ordinaire; il dérive de *kolo* (roue), et la terminaison *asta* indique un rapport avec une quantité d'objets du même genre.

(23) O vierge! reçois ce bracelet d'or!

Koprena. D'après le dictionnaire, ce mot signifie *cercle* ou *anneau;* d'après l'opinion de quelques Serviens, c'est un bracelet, suivant d'autres une agrafe; enfin d'autres personnes pensent que la *koprena* comme la *stchelenka* est un ornement de tête en forme de diadème, et orné d'or et de pierreries.

(24) Ceux de Basilisch de Jérusalem.

Les quatre patriarches grecs sont ceux de Constantinople, Jérusalem, Antioche et Alexandrie; celui d'Ipeck, en Servie, qui n'a jamais été que temporaire, n'existe plus aujourd'hui. Il paraît, au surplus, que le poète servien cite les quatre pa-

triarches grecs sans les bien connaître; pour lui, celui d'Ipeck est le premier; mais celui qu'il désigne sous le nom de *Wassiljenski* ou *Basilschisch*, ne peut être que le *Zarigrader* ou patriarche de Constantinople.

(25) . . . . assiste les Serviens à l'heure du danger.

Stanko de Zernobar (marais noir), craignant la punition de plusieurs crimes dont il s'était rendu coupable, s'enfuit chez les Heydouques, ou voleurs des montagnes, et encourut ainsi la mort civile. George Petrowitz l'avait déclaré inhabile à recueillir ses héritages, et à exercer aucun emploi. La circonstance dont ce chant fait mention lui valut sa grace.

(26) Méchant Turc! gouverneur Mehmed.

Paturizo, falsifié, de mauvais aloi. La plupart des Bosniaques mahométans ne comprennent point la langue turque, et ils ont la prétention d'être regardés comme de vrais Turcs; prétention qui leur est souvent reprochée par ceux-ci, aussi bien que par les Serviens.

(27) Comme le Turc se maudit lui-même!

Mehmed revint en effet dans le Matschwa, et il y trouva la mort. Il tomba sous le sabre de Milosch de Pozerje. Voyez la bataille de Mischar.

(28) Aussi long-temps que le soleil brillera sur Salatsch!

Cet admirable poëme fut chanté devant et à la table du héros lui-même, Tschupitsch Stojan, par un vieillard aveugle, nommé Philippe, qui reçut en récompense un cheval de

course. Tschupitsch avait été, par suite de cette bataille, nommé, par George-le-Noir, waiwode du Matcshwa, dans le temps que les deux autres waiwodes, dont il est ici question, étaient chez lui pour chercher encore une fois à soulever toute la frontière orientale contre l'oppression des Turcs. Quand le héros entendit chanter ses hauts faits et la part qu'il avait prise dans cette mémorable affaire, il ne dédaigna point de rectifier le chanteur et d'ajouter ses propres observations au poétique récit : ainsi, à l'occasion de la bataille générale, il dit que s'il avait saccagé les Turcs avec cette ardeur sauvage, c'est qu'il était excité par l'horrible crainte que les Turcs, revenant de leur stupeur, et voyant le petit nombre de leurs ennemis, ne s'emparassent de lui tout vivant. Il raconta également que, dans sa rencontre avec Mehmed, celui-ci, prêt à être saisi par lui dans sa fuite, lui arracha sa lance avec une incroyable adresse, et lui échappa, en lui criant : As-tu une ame? et ne vois-tu pas que Dieu a conduit tout ceci?... (*Voyez* Das Hormaysrche Archiv, 1818, Marzstück). L'annuaire de Vienne (xxx^e^ cahier, 1825. Serbisch. Volkslieder) contient ce jugement sur notre héros. « *Tschupitch* veut dire *tête hérissée ;* il avait en effet l'air rude et sauvage : du reste c'était un jovial et généreux compagnon, un peu glorieux peut-être, mais en effet très-brave. » Stojan est mort depuis plusieurs années.

(29) ..... de son district.

Naija, district (ce mot est turc). Quoique l'administration turque partage la Servie en quatre *sandshakat* ou provinces, une géographie nationale divise cette contrée en dix-sept *naija* ou districts, dont chacun se compose de quelques knèschina, dénomination qui répond à celle de chefs-lieux d'arrondisse-

ment. Ainsi le naija de Schabatz renferme les knèschina de Matschwa, de Pozerje ou Pozerina, et de Tawnawa; celui de Sworník comprend ceux de Jadar, Radjewina, Sembria, etc. A leur tour ces chefs-lieux se sous-divisent encore en plusieurs parties (telles que nos communes); ces portions de districts, extrêmement bornées, se nomment *srès*, mot qui signifie *fragment*, partie d'un tout. George-le-Noir avait attaché à chaque knèschina un waiwode (chef d'armée), qui en même temps était Stareschin (autorité supérieure), comme lui l'était pour toute la Servie. Dans chaque srès résidait un buljubascha (capitaine). Les bornes imposées à ces notes ne nous permettent point de donner au complet ces détails statistiques : on peut à ce sujet consulter le dictionnaire de Wuk.

(30) ..... le nazillard Walaque?

Le célèbre Janko Katitsch, qui, avant la guerre, n'était qu'un colporteur de Macédoine, vivait, ainsi que Luko, à Choczym, en Bessarabie, sous la protection de la Russie. Le mot Zinzar est un sobriquet, appliqué par les Serviens aux Walaques de Macédoine, parce que ceux-ci prononcent *z* où leurs frères du nord du Danube, ou leurs voisins les Serviens prononcent *tsch*. Par exemple, ils disent *zinz*, au lieu de *tschinsch*, cinq; *zinzar* est devenu le substantif du verbe *zinzt* (qui dit *zinz*). D'après l'opinion des historiens lettrés de Walachie, les *Zinzares* sont ainsi nommés, parce qu'ils descendent de la famille de Cincinnatus. *Voyez* Hormayrsches Archiv., etc., Marzstück, 1818).

(31) ..... Il porte le sabre de Kulin.

Le sabre de Kulin était déja une occasion de guerre suffisante pour le héros turc; mais, suivant les traditions ser-

viennes, des droits de famille étaient attachés à la possession de cette arme. Les parents de Kulin proposèrent à Milosch de le racheter contre son poids de ducats; Milosch refusa l'or, et demanda en échange la liberté de tous les prisonniers qui avaient été emmenés en esclavage par les Turcs. La famille de Kulin ne pouvant remplir cette condition, Milosch garda le sabre. Après la mort de ce chef, l'arme célèbre tomba, par la faute du frère de Milosch, entre les mains des Turcs.

Au surplus, Milosch succomba dans une expédition entreprise contre les brigands qui désolaient son territoire. Il fut tué d'un coup de feu par le chef de la bande, Prélo, qui, forcé de se défendre, ne pouvait se résoudre à tourner ses armes contre un héros aussi vénéré que l'était Milosch.

(32) Puisse le Mauvais l'atteindre!

C'est ainsi que les Serviens désignent le diable, dont ils ne prononcent presque jamais le nom.

(33) Que les Raïzens m'ont arraché!

Misérables; terme de mépris fréquemment employé par les Turcs, pour désigner les Serviens.

(34) .....Te faire gagner ton pain.

L'original dit: *honorer ton pain*, c'est-à-dire mériter ce que tu as mangé jusqu'à présent pour rien.

(35) ..... du fleuve aux froides ondes.

M. Wuk, l'auteur du recueil de ces [illegible]ats populaires,

fait ici cette remarque : « On s'apercevra facilement, à cette erreur géographique, que ce chant a été composé par un chantre aveugle ; car la Schtira coule jusqu'à Losnitza du sud au nord, tourne autour de la forteresse, et prend ensuite son cours droit vers l'ouest. »

FIN DES NOTES.

RENSEIGNEMENTS

GÉOGRAPHIQUES.

Amselfeld (champ du Merle), en servien *Kossowo*, grande plaine entre deux chaînes de montagnes, dans le district de Nowi, à l'extrémité sud de la Servie; elle est très-fertile, peuplée de villes et de villages, et traversée par la Sinitza. Plus d'une bataille a rendu ce lieu célèbre. Non loin de Pristina, un immense amas de pierres indique la place où périt Amurat I^er^; et dans l'église de Samodresha, située dans les environs, on voit le tombeau de Milosch Obilitsch. Une colline, appelée Nékodin, désigne le lieu où le roi Wukaschin égorgea le tzar Orosch.

Antivari, en servien *Bar*, ville fortifiée sur les côtes de l'Albanie.

Athos, montagne de la Macédoine occidentale, vis-à-vis de Lemnos; elle est nommée vulgairement la montagne *sainte*, parce qu'elle a vingt-huit monastères, et qu'elle donne asile à plus de six mille moines ou solitaires. Ce sont les seuls chrétiens qui,

dans tout l'empire turc, jouissent de l'usage des cloches. L'un de ces couvents est la résidence d'un aga.

Berda, contrée montagneuse à l'ouest du Monténégro.

Bijeljina, ville dans la partie nord du district de Swornik, entre la Sawa et la Drina.

Bjelopawlitsch, nom de race et de contrée au Monténégro.

Bojana, fleuve poissonneux de l'Albanie, sur les bords duquel s'élève *Scutari;* il joint le lac Labéatis avec la mer Adriatique.

Bossut, fleuve de Sirmie, qui se jette dans la Sawa. Le village qui est situé à son embouchure porte le même nom *Bossut.*

Bratonoschitsch, nom de race et d'un canton du Monténégro.

Buda, four. La forme slave de ce mot est Budim.

Chilindar, célèbre monastère du mont Athos, fondé par le schupan Némanja, et richement doté par lui et ses successeurs. Il fut pendant quelque temps la demeure de saint Sawo.

Derwenta, forteresse en Bosnie, sur le fleuve Bojana, et non loin des frontières.

Detschan, monastère en Métochie, fondé par le roi Étienne Urosch, père de Duschan, lequel prit de là le nom patronymique de Detschanique. Ce monastère fut consacré à l'archange saint Michel, par ce roi, en reconnaissance de la guérison de sa cécité; guérison qu'il attribua à la puissante intervention de l'archange. Duschan est enterré à la droite du maître-autel.

Djakowitza, ville de Métochie.

Dobrawa, fleuve dans le district de Schabatz.

Doljani, ville de Macédoine où se tenait jadis une grande foire. Voyez le dictionnaire de Wuk.

Drekalaowitsch, nom de race et de canton au Monténégro; c'est celui de la famille Scheremetjeff, domiciliée en Allemagne, et du comte russe de ce nom, célèbre par sa fortune. Lors de l'asservissement de ces contrées par les Turcs, grand nombre de familles distinguées émigrèrent en Russie. Dans toute la langue slave, il ne se trouve pas de racine pour le mot *scheremetjeff*.

Drenowatz, fleuve et village dans le Matschwa.

Dukadjin, chef-lieu sur la Drina, en Albanie, entre Scutari et Prisren.

Dulcigno, place forte en Albanie, sur les bords de l'Adriatique.

Glamotsch, village septentrional de l'Herzégowine, et château fort, d'après les chants populaires.

Goraschda, ville sur la frontière orientale de l'Herzégowine.

Gratschanitza, monastère non loin de Pristina; plusieurs chefs-lieux dans la Bosnie, entre la Drina et la Bosna, portent ce même nom.

Imoschki, chef-lieu en Dalmatie, aux frontières de l'Herzégowine.

Ipeck, ville du nord-est de l'Albanie, siége d'un évêché, et pendant quelque temps celui d'un patriarche.

Jadar, rivière qui tombe dans la Drina, entre le Zer et la montagne Gutschever; ce qui fait que le pays d'alentour porte le même nom. Il y a aussi en Bosnie une rivière qui s'appelle la *Noire Jadar*.

Jedren, nom servien d'Andrinople.

Karanowatz, ville de Servie, sur la rive droite de la Morawa.

Kitog, grande forêt du Matschwa (voyez ce nom), entre la Drina et la forteresse de Schabatz.

Klinjenje, village du Matschwa.

Kolaschin, forteresse dans l'Herzégowine.

Korita, forêts de l'Herzégowine : vraisemblablement elles forment deux parties différentes, et c'est ce que font entendre les poésies populaires, quand elles signalent la *plane* Korita, et la *rocheuse*, la *pierreuse* Korita.

Kossowo, nom servien de l'Amselfeld. Voyez ce mot.

Kotari, vraisemblablement *Cataro*, ville et château situé sur une montagne, dans la partie vénitienne de l'Albanie, et sur le golfe de ce nom. Le territoire environnant, qui est un comté, porte le même nom.

Kranja, proprement dit *frontière*, sans autre désignation, la partie du pays qui touche à la Croatie et à la Dalmatie autrichienne. Suivant M. Pouqueville, les côtes septentrionales de l'Albanie se nomment aussi *Kranja*. Les Turcs qui habitent cette contrée passent pour être les plus méchants de tous; de là vient que dans les chants serviens on dit adjectivement *Ljuta-Kranja*, la mauvaise, l'odieuse frontière.

Kruschedol, village, vaste et riche monastère sur le Fruschkagora en Sirmie, que l'évêque Maxime, le petit-fils de George Brankowitz, fonda en 1509. Là on conserve encore l'histoire de sa vie, ainsi qu'une quantité de légendes merveilleuses. On y montre la main du saint évêque, et beaucoup d'autres reliques.

Kruschewatz, ville et ruines sur la Morawa, et jadis la résidence du tzar Lazar.

Kupinowo (ou Kupinik, hongrois Kewipen), village et château de Sirmie, qui fut assigné pour résidence au despote Iwan, par Mathias Corvinus.

Kutsch, contrée montagneuse du Monténégro, près de la Ressawa. Il y a aussi une montagne appelée *Kutschajer Planina*. Une partie du Pinde porte le nom de *Kutscha*. Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*.

Kutschanik, partie du mont Hémus.

Laura, voyez *Studenitza*.

Lika, district de Croatie.

Lim, rivière entre le sud de la Servie et l'Herzégowine; elle se jette dans la Drina.

Ljeschnitza, petite ville entre les districts de Swornik et de Schabatz.

Losnitza, petite et forte ville au pied du Gutschewer, montagne de Jadar.

Maritza (l'Hébrus), grand fleuve de la Romélie, qui prend sa source dans l'Hémus, et se jette dans l'Archipel.

Matschwa, principauté entre la forêt montagneuse de Zer et les eaux de la Drina et de la Sawa. C'est un pays plat, même dans les parties de forêts qui l'ombragent, très-renommé par la fertilité de son territoire et la beauté de ses bestiaux : toutefois, excepté les villages qui bordent les deux rivières, le pays manque d'eaux courantes. Le Matschwa était la contrée la plus riche de toute la Servie; en 1804, elle fut entièrement dévastée par la guerre, le pillage et l'incendie. Stojan Tschupitsch fut, durant ces guerres, nommé commandant par George Petrowitz, appelé aussi Czerni-George ou le Noir. (Voyez la bataille de Salatsch, et la note 24.) La tradition rapporte que lorsque Milosch Obilitsch vint à la bataille du champ d'Amsel, le roi Lazar lui demanda : « Milosch, où sont tes Matschwanais! » Milosch répondit : « Ils sont demeurés en arrière pour battre en grange et semer. » Alors le prince dit avec colère : « Eh bien, puissent-ils, avec l'aide de Dieu, battre, et qu'il ne leur en reste que les épines! et ce qu'ils ont semé, puissent les Turcs le moissonner! »

Métochie, partie sud-est de la Servie.

Miljeschewka, et aussi *Miloschewa*, couvent de l'Herzégowine, situé sur un rocher escarpé, et bâti par saint Sawa. C'est là qu'il est enterré, ainsi que le roi Étienne IV.

Mitchar, village et plaine sur la Sawa, à une lieue de Schabatz.

Mitrowitz, nom d'une ville de Sirmie, et d'une autre sur la plaine d'Amsel.

Monténégro, en servien *Zernagora, montagnes noires;* chaîne de montagnes sur la frontière de la Dalmatie albanaise. Une partie de ses habitants est sous la domination turque, l'autre sous celle de l'Autriche. Ils parlent servien, professent la religion grecque, et se distinguent par un caractère belliqueux, indépendant, et des passions violentes. M. Pouqueville, dans son *Voyage en Grèce*, 1820, les qualifie de *peuplade féroce et sans honneur*, et leurs villes, de *retraites inhospitalières*. Un autre voyageur les traite plus favorablement. Voyez le *Voyage politique et historique au Monténégro*, par M. Vialla, Paris, 1820.

Mostar, ville marchande et considérable dans l'Herzégowine, sur la Narenta.

Newessinja, village et plaine de l'Herzégowine.

Nissa, forte ville sur les frontières de la Bulgarie servienne.

Nowi, nom de plusieurs villes. Dans le chant des noces d'Hajkuna, il paraît être question de *Nowi-le-Vieux* sur l'*Una*, en Bosnie.

Nowi-Pasar, ville forte sur le Raschka, dans la Servie sud-ouest; elle était la résidence des Némanjitsche : aujourd'hui, c'est le siége d'un évêché.

Ongulie ou *Ondjulie*. Je n'ai pu m'assurer quelle province turque le chanteur voulait désigner par ce mot.

Paradschnitza, lieu situé au confluent de la Drina et de la Sawa. Il était entièrement désert, et personne n'en avait entendu parler jusqu'à ces derniers temps, où les *fils nus de la Drina*, sorte de partisans, s'y étant établis, ils y créèrent une petite ville. *Voyez* le vocabulaire de Wuk.

Piwa, fleuve, monastère et contrée de l'Herzégowine.

Podgoriza, petite ville bâtie des ruines de Dioclée, sur les frontières de l'Herzégowine albanaise, au sud-ouest de Cattaro.

Pozerina, voyez *Pozerja*. Ce lieu ne fut pas seulement le lieu natal de Milosch Obilitsch, mais encore de Milosch Stoïtschwitz. C'est une des résidences du knès de Schabatz.

Pozerja ou *Pozerje*, contrée environnant le mont Zer, entre la Sawa et la Drina; elle est riche en monuments historiques, et offre matière à des traditions variées. Milosch Obilitsch naquit à Pozerja. On y montre encore les ruines de son château, près desquelles est le prétendu tombeau de sa sœur, laquelle vint au monde, d'une manière extraordinaire, avec une monstrueuse tête d'homme. Des légendes merveilleuses se lient au souvenir des ruines du château de Stojan, qui se trouvent sur la montagne un peu plus loin et vers le nord.

Prilip, ville mal bâtie, mais importante par son commerce; elle est située dans une plaine vaste et fertile de la Macédoine servienne, à l'ouest d'Ochrida. D'après les renseignements serviens, elle appartient au territoire d'Amselfeld. Les géographes la placent plus au nord. Le tzar Duschan bâtit dans Prilip un palais. Cette ville était la résidence de Marko, fils de roi; et l'on voit encore dans les environs le *Marko Kraljewitsche Palenka*, le château fort de Marko. Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*, 1820.

Prisren (sur les cartes de Reichard et de Stierler, *Perserim*), ville au sud de la Servie; elle fut souvent la résidence des souverains, et en particulier

celle de Duschan. Elle est aujourd'hui le siége d'un évêque catholique.

Raschka, sur les cartes communément nommé *Oraschka*, rivière du sud-ouest de la Servie, qui se jette dans la Morawa.

Rawanitza, beau monastère, édifié par le tzar Lazare, sur la Ressawa, et détruit en 1435 par les Turcs. Il y a aussi sur le Fruschkagora, en Sirmie, un autre monastère de ce nom.

Ressawa, l'un des dix-sept districts ou naije de Servie. Le torrent qui le traverse porte le même nom.

Les colonnes de Saint-George, en servien *Ghiurghiewi stupi*, rochers escarpés, peu éloignés de Nowi-Pasar, et sur lesquels s'élève le monastère de Saint-George. Les images des Némanjitsch y sont représentées.

Salasch, plaine du Matschwa.

Sapotchani, monastère situé à la source du Raschka. Les murs de son église sont couverts de peintures. Il fut bâti par Étienne Milutin.

Sarajewo (Bosnaseraï), grande ville de commerce et florissante, en Bosnie, sur la rivière Miljatzka.

Schabatz, forte place de Servie, sur la rive droite de la Sawa. Tout le district porte le même nom.

Schabljak, chef-lieu au nord de Scutari, non loin du lac Labéatis.

Schistcha, monastère sur la Morawa, et fondé par saint Sawa.

Sébéniko, ville maritime de Dalmatie, belle et bien bâtie, jadis sous la domination des Vénitiens, et maintenant sous celle de l'Autriche.

Semberia, partie du district de Swornik. C'est l'angle que forment la Sawa et la Drina.

Sémendria, en servien *Smérédiwo*, forteresse de Servie sur le Danube.

Skupi (Skoplja), ville de Macédoine, qui fut, pendant quelque temps, la résidence de Duschan.

Skutari, ville considérable sur la Bojana, au nord de l'Albanie. En servien *Scadar*.

Srébernitza, ville sur la Drina, entre Iwornik et Wischegrad.

Stambul, Constantinople.

Studénitza, monastère avec une église magnifi-

que, et toute revêtue de marbre, situé au nord de Nowi-Pasar. Némanja y porta l'habit de moine, et ses os y furent transportés du monastère de Chilindar. C'est de là qu'il se nomme aussi la Laura de Saint-Simon (nom de religion de Némanja), ou la *Laura* servienne. (J'ignore la signification de ce dernier mot).

Swornik (prononcez l'*s* comme un *z*), forte ville, située sur la rive gauche de la Drina, à une journée de marche de la Sawa. Suivant la tradition, elle fut bâtie par un certain Zwonimir, 800 ans avant la naissance du Christ.

Tawnawa, canton du district de Schabatz, et une rivière du même nom.

Titschar, plaine autour de Losnitza.

Troljitza (Trinité), nom d'un monastère de l'Herzégowine, et d'un autre dans le district de Swornik, en Bosnie.

Trawnik, ville de Bosnie au sud-est de Sarajewo.

Trussina, forêt montagneuse dans l'Herzégowine.

Ubinja, ville sur les frontières de la Bosnie dalmate.

Ushitza, petite mais forte ville de Servie.

Widin, forteresse importante, située sur le Danube, en Bulgarie.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

Description d'une noce servienne..... Page 1

TROISIÈME PARTIE.

LES AVENTURES DE MARKO, FILS DE ROI.

Marko choisi pour arbitre..... 23
Marko, fils de roi, et la Wila..... 32
La Wila secourable..... 36
Le mariage de Marko, fils de roi..... 40
La belle orgueilleuse..... 50
Marko, fils de roi, et le More..... 70
Marko, fils de roi, reconnaît le sabre de son père..... 85
Marko et les Turcs..... 90
Marko, fils de roi, et le prince Wutscha..... 95
La fille du roi more..... 105
Bogdan-le-Colérique..... 109
Le combat de Marko et de Mussa..... 113
La mort de Marko, fils de roi..... 124

Dojtschin le malade..... 130

LÉGENDES.

Simon-le-Bâtard..... 141
Les Saints en colère..... 148

Saint Nicolas..... Pag. 151
Saint Sawa..... 153

QUATRIÈME PARTIE.

CHANTS GUERRIERS, ANCIENS ET MODERNES.

La fondation de l'église de Rawanitza..... 155

LA BATAILLE D'AMSEL.

PREMIER RÉCIT.

Religieux apprêts..... 160

DEUXIÈME RÉCIT.

Les corbeaux messagers..... 164

AUTRE RÉCIT.

La Tzarine et le Waiwode..... 172

TROISIÈME RÉCIT.

La jeune fille sur le champ de bataille..... 175

QUATRIÈME RÉCIT.

La tête de Lazare retrouvée..... 180

La bataille de Salatschfeld..... 183
Le knès Iwan..... 200
La bataille de Mischar..... 210
La mort de Mého Orugdschitsch..... 217
Le siége de Losnitza..... 230
Notes..... 253
Renseignements géographiques..... 265

FIN DE LA TABLE.

3 2044 051 721 124